Tab. t. XXXVI_18

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

V.

58 3849

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE Mme D'IVRY A SA FILLE,

PAR Mlle M. DE B******.

DÉDIÉ A S. A. I. ET R. MADAME MÈRE.

HISTOIRE MODERNE.

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

PN 86 E2

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Introduction à l'histoire moderne, et fin du règne d'Auguste.

Avant de commencer l'histoire moderne, ma chère Aline, et de suivre ainsi notre petit Cours d'histoire universelle, il convient, je crois, de récapituler un peu la marche que nous avons faite ensemble, et de tâcher de classer nos idées sur l'histoire ancienne, afin que les faits, les époques principales se conservent dans notre mémoire et s'y gravent avec ordre.

Il est diverses méthodes pour étudier l'histoire avec fruit : la meilleure est, sans doute, celle qui présente les moyens d'éviter la confusion, qui ne résulte que trop souvent de la lecture d'un grand

nombre de volumes. Pour se préserver de ce fâcheux inconvénient, il est bon de se former une espèce de tableau des *temps de l'histoire* que l'on a parcourue; il faut les classer dans sa tête, de manière à s'en faire une idée nette, et s'attacher à retenir les dates les plus importantes.

On a maintenant beaucoup plus de facilité qu'autrefois pour éviter la confusion des temps; chose importante dans l'étude de l'histoire! Nos savans modernes, qui ont singulièrement perfectionné les sciences exactes, et qui se sont sur-tout attachés à présenter des méthodes de classification tout-à-fait inconnues aux anciens, n'ont pas manqué de porter leur attention sur l'histoire.

Cette science si essentielle, cette branche importante de la littérature, malheureusement trop négligée dans la plupart des éducations, méritait bien de fixer les regards. Mais, si diverses méthodes ont été établies pour l'étudier, si plusieurs systèmes ont été créés, quelques-uns ont présenté de grandes difficultés. La plus grande, la plus embarrassante de toutes, venait de la presque impossibilité d'accorder les auteurs anciens, et sur-tout les auteurs sacrés, avec nos historiens

modernes. Dans ce siècle, où l'on ne veut rien admettre de douteux, où l'on a tout soumis aux preuves et aux calculs mathématiques, on rejette la plupart des faits de l'histoire ancienne. Ceux dont on n'a pu trouver des preuves bien convainquantes, des preuves absolument sans réplique, sont regardés, par nos philosophes, comme tout-à-fait illusoires et relégués parmi les fables.

Que dirait, par exemple, mon Aline, en entendant révoquer en doute non-seulement quelques circonstances de la vie de Cyrus, mais son existence même? Quoi! diriez-vous, on peut douter que ce grand roi, dont Xénophon nous a transmis le règne, ce héros dont il s'est plu à peindre les belles qualités, ait réellement existé? Oui, mon amie, on veut en douter, on veut le regarder comme un héros de roman, qui n'existe véritablement que dans l'imagination de son auteur.

Ceux qui, non contens de rejeter les faits fabuleux de Xénophon, et à plus forte raison ceux d'Hérodote, nient jusqu'à l'existence du héros de la Cyropédie, fondent leur opinion sur ce que Cyrus n'a laissé aucun monument qui atteste son règne, et sa puissance qu'on prétend

avoir été si grande. Par le même motif, vous sentez qu'on doute bien plus encore de l'existence de quelques rois de Perse, et de ceux de l'Assyrie, qui n'ont point figuré dans l'histoire d'une manière bien marquante.

On va même jusqu'à révoquer en doute toute l'histoire des anciens rois d'Egypte. Vous entendrez, dans le monde, quelques personnes soutenir qu'il n'y a point d'histoire d'Egypte, c'est-à-dire, qu'on n'a que des notions très-incertaines sur les Egyptiens jusques aux temps des successeurs d'Alexandre. Ce n'est point par le défaut de monumens qu'on s'exprime ainsi sur l'Egypte, puisque, dans les ruines de ce beau pays, dans les débris imposans de sa grandeur passée, on retrouve encore quelques restes des édifices qu'on croit avoir été élevés par ses premiers rois. En contemplant non-seulement les ruines des superbes palais, mais encore celles des fameuses pyramides et de ces édifices consacrés à l'utilité publique, il est difficile de présumer que de simples particuliers en aient pu faire la dépense; et quelque fabuleuses que soient quelques-unes des circonstances du règne de Sésostris, et des autres grands rois de l'Egypte, il me

paraît plus sage encore, plus vraisemblable d'admettre leur existence, que de rester dans une entière incertitude, et je dirai même dans l'ignorance de tout ce qui s'est passé dans ces temps reculés.

Aussi me serais-je bien gardée d'offrir à mon Aline les observations que je viens de lui présenter avant d'avoir franchi avec elle tous ces temps obscurs, et cependant essentiels à connaître, pour avoir sur l'histoire des notions complètes. J'aurais craint que sa paresse ne s'autorisât de l'incertitude qui les environne, pour dire avec ceux qui veulent rester ignorans, qu'il est inutile de les étudier puisque ce sont des fables. Cette assertion sert souvent d'excuse; elle est le véritable cachet de l'ignorance. On rencontre beaucoup de gens qui se plaisent à la répéter sans en connaître la valeur, et sans se donner la peine d'approfondir si elle est juste. Rien de plus commode, de plus facile, en effet, que de tout rejeter sans examen, et pour ne point passer pour crédule, ne croire qu'à ce qui s'est passé presque sous nos yeux. Cependant, si l'on veut réfléchir que les faits mêmes qui se passent dans le siècle où nous vivons trouvent des contradicteurs, et qu'on est rarement d'ac-

cord sur les circonstances, l'on ne peut s'étonner de trouver quelque disparité dans les auteurs anciens. Nous en trouvons même dans les temps modernes; et quand on révoque l'histoire des premiers rois d'Egypte, à cause du peu de suite qu'elle présente, je dis moi que toute imparfaite qu'elle est, il est essentiel de la connaître, et qu'en se rappelant toutes les dévastations de la guerre, et la perte irréparable de la bibliothèque d'Alexandrie, on doit encore s'estimer fort heureux d'avoir conservé quelques parcelles historiques devenues très-précieuses par le concours d'une suite de circonstances malheureuses.

Ce qui nous reste, par exemple, des lois et des mœurs des Egyptiens; ce qu'on sait de la sagesse de leur gouvernement, est assurément fort intéressant; et quand aux faits merveilleux, s'il en est que la saine raison doit rejeter, il en est d'autres sur lesquels on peut rester dans le doute sans être taxés de crédulité. Ne voyons-nous pas en ce siècle mille choses qui doivent nous rendre moins prompts à révoquer ce qui passe les bornes ordinaires du génie? Ne sommes-nous pas tous les jours dans le cas de reconnaître qu'il est des être privilégiés qui semblent

destinés à nous prouver la réalité de ceux qu'on croit maintenant n'être que les heureux fruits d'une imagination fertile? Peut-être sans la découverte de l'imprimerie et les nombreux monumens qui sont autant de trophées de ses victoires, qui tous portent l'empreinte de la gloire de son règne, verrait-on un jour nos arrières-neveux, ou plutôt leurs descendans, douter de l'existence du héros qui nous gouverne, comme on voit aujourd'hui les philosophes douter de celle de Cyrus. Tout ce qui surpasse l'idée qu'on s'est formée par la comparaison des temps modernes, du degré de puissance où peut atteindre un seul homme; des révolutions qu'il peut amener dans les états; de tous les changemens enfin qu'il peut opérer par les seuls efforts d'un génie trop vaste et trop grand dans ses conceptions, pour être compris par le vulgaire, doit sans doute l'étonner et lui paraître surnaturel. On aime mieux supposer fabuleux ce que l'on ne conçoit pas, que de s'exposer à passer pour crédule en admettant ce qui n'est point prouvé: et comment trouver les preuves des événemens très-anciens? comment trouver celles des époques les plus célèbres, en commençant par rejeter l'attestation des

auteurs qui nous les ont transmis? Les anciens avaient bien moins de moyens que nous pour faire passer à la postérité le souvenir des événemens; ils n'avaient point le secours des arts, qui nous préservent de la crainte de retomber jamais dans une entière barbarie; et les fléaux qui ravagèrent leurs états durent nécessairement anéantir la plus grande partie des monumens que leurs conquérans avaient élevés, et par conséquent les plus fortes preuves de leur existence.

En vous présentant ces réflexions, ma chère Aline, je suis loin de vouloir vous porter à croire aveuglément les rapports souvent exagérés des anciens historiens; mon intention est seulement de vous préserver de cet esprit de doute si nuisible aux véritables connaissances. Evitons, ma chère amie, l'un et l'autre excès; faisons toujours usage de notre raison; jugeons quelquefois nous-mêmes; mais en même temps défions-nous de notre propension à ne croire que ce que notre éducation, nos idées habituelles nous font paraître possible. Rappelons-nous, ma chère Aline, que malgré les découvertes de nos savans, et principalement des naturalistes, il reste à la nature des secrets impénétrables! Et si

l'homme qui l'étudie est forcé de reconnaître qu'il est un voile que l'Eternel semble s'être réservé de soulever, pourquoi refuser de reconnaître de même qu'il est des vérités obscures contre lesquelles notre faible raison vient se briser; et qu'insuffisante pour les pénétrer, elle n'a d'autre ressource que de se soumettre. Réduite à se borner à n'en connaître qu'une partie, elle doit encore s'estimer heureuse de trouver quelques indices qui la guident et l'éclairent dans les sentiers obscurs. C'est ainsi, ma chère Aline, que je considère comme un fanal précieux les fragmens même incertains sur les peuples anciens. J'aime à pouvoir les suivre dans leurs viscissitudes, à me faire une idée de leur origine et des accroissemens de leur puissance; je préfère mille fois en croire un auteur qui m'offre sur ce sujet des notions un peu vraisemblables, à admettre les doutes philosophiques qui me font tout rejeter, et ne présentent à mon esprit que des incertitudes. Rarement on gagne à les recevoir, presque toujours l'on y perd. Les sciences exactes sont les seules qui n'admettant rien sans preuves, sont soumises à une rectitude, à une exactitude si précise, qu'il est toujours possible d'en

rectifier les moindres erreurs, et qu'elles laissent le champ libre aux minutieux observateurs qui ajoutent quelquefois à leur perfection. Mais il est aussi dangereux qu'inutile de porter sur l'histoire ce coup - d'œil scrutateur qui ne tend qu'à détruire sans remplacer. Gardons - nous donc, ma chère amie, d'un trop scrupuleux examen sur les faits anciens; contentons-nous de les connaître et de pouvoir les classer avec ordre, afin de mieux nous les rappeler.

Je vous ai déjà dit que nous avions aux modernes l'obligation de différentes méthodes pour aider et faciliter la mémoire. L'une des plus heureusement conçue, est à mon avis celle que M. Lesage a suivie dans son Atlas historique. Elle présente un bien grand avantage; celui de pouvoir parcourir d'un seul coup - d'œil tous les temps, toutes les époques de l'histoire ancienne ou moderne. Bien supérieur à toutes les tablettes chronologiques, l'ouvrage de M. Lesage offre tout ce qu'on peut chercher dans ces sortes de livres; et il le présente dans un seul tableau, dans un tableau divisé par colonnes ou chaque peuple trouve sa place, et rappelle celle qu'il occuppa dans l'histoire. Rien de plus fa-

vorable, rien de plus ingénieux que cet Atlas historique pour éviter la confusion des temps, et bien classer dans la tête les révolutions des siècles, et les rapports des nations entr'elles, ainsi que le moment où leur puissance commence à s'élever, et successivement leur accroissement et leur chute. Le seul défaut de cet ouvrage est son extrême cherté, qui l'empêche d'être à la portée de tout le monde. Et l'on doit s'en affliger, car il serait infiniment utile pour étudier l'histoire, et même la lire avec fruit.

Je suis si convaincue des grands avantages qu'on peut en tirer, que je vous engage très-fort, ma chère Aline, à prier madame d'Orville de vous en faire le cadeau, ou au moins celui des quatre cartes qui se vendent séparément. Elles vous suffiront pour le petit cours d'histoire que nous faisons ensemble.

En revoyant par exemple le tableau général de l'histoire ancienne, vous vous remettrez tout de suite dans la tête les époques qu'il est essentiel de retenir; et si vous l'étudiez attentivement, vous ne tarderez pas à être familiarisée avec tous les siècles. En lisant le précis sommaire qui accompagne les tableaux, vous pour-

rez vous apercevoir que M. Lesage pense que l'étude de cet Atlas historique doit précéder la lecture de l'histoire. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, au moins pour les personnes qui, comme mon Aline, ont besoin d'être trompées sur la longueur du chemin qu'elles ont à parcourir ; il me semble qu'il est bon de ne pas leur en faire contempler toute l'étendue, afin de ne point effrayer, et risquer d'arrêter, dès l'entrée de leur course, les esprits légers et naturellement ennemis de l'étude. Ce n'est qu'à ceux qui en connaissent déjà les avantages qu'on peut se permettre de présenter des moyens qui doivent sans doute faciliter leurs progrès, mais qui au premier abord leur montrent des sentiers plus arides. Ces tableaux, j'en suis sûre, eussent été pour vous sans intérêt il y a quelques mois ; vous n'y eussiez vu que des dates qui ne parlaient point à votre esprit ; et tels bien faits que soient les petits précis, vous n'en eussiez point senti le mérite. Mais maintenant qu'ils suffiront pour vous rappeler ce que vous avez vu plus en détail, j'aime à croire que vous éprouverez certain plaisir à les retrouver, et que l'étude des tableaux vous sera facile et agréable. Oui, à présent que nous avons

parcouru ensemble plus de la moitié de la course, je ne crains plus de vous voir rester en chemin, et je vous engage au contraire à regarder en arrière, à suivre méthodiquement les sentiers qui vous sont déjà connus, et à jouir enfin du plaisir de vous trouver en pays de connaissance, pour vous animer à arriver plus promptement, et sur-tout plus savamment, au but que nous nous sommes proposé.

Il pourra arriver que vous ne me trouviez pas toujours d'accord sur les dates avec M. Lesage; cela dépend des auteurs que j'ai suivis, qui, sur quelques points, ont une opinion différente de la sienne. Mais comme je vous l'ai dit précédemment, sur les faits très-anciens, il suffit d'avoir à peu près l'idée du temps; et la date précise n'est pas très-importante, parce qu'il est infiniment difficile d'accorder les auteurs entr'eux.

La division adoptée par M. Lesage de trois époques principales pour l'histoire ancienne, se rapportera d'ailleurs assez bien avec la division que j'ai suivie pour l'histoire d'Egypte: les temps *incertains*, les temps *fabuleux* et les temps *historiques*, vous rappelleront les trois dénominations qui reviennent à celles-là,

et vous ne trouverez qu'une légère différence entre les deux dernières époques.

La troisième époque, dite des temps *vrais* ou *historiques*, mérite une attention plus particulière, puisqu'elle est celle qui donne les commencemens de l'histoire avec une autorité satisfaisante. Repassez donc attentivement, ma chère Aline, les huit siècles qu'elle renferme ; ils vous offriront ce que nous avons de plus certain sur l'histoire ancienne, et vous conduiront depuis la fondation de Rome jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. C'est assez vous dire que cette époque vous présentera les révolutions successives des empires et l'établissement de la grande puissance des Romains. Je vous l'ai suffisamment détaillée ; je vous en ai dit assez pour qu'une légère indication vous en remette toute la suite dans la mémoire, et je me plais à penser que vous ne négligerez point ce sûr moyen de tirer un véritable avantage du petit cours que nous avons fait ensemble.

Je vais donc poursuivre la tâche que je me suis imposée, et qui déjà me paraît moins pénible, puisque je vous vois disposée à en recueillir tout le fruit. Oui, mon Aline, je l'espère, va maintenant me

suivre d'un pas rapide; et fière d'avoir devers elle un tableau qui lui serve de guide, elle n'attendra pas que je l'invite à le consulter, et d'elle-même elle le prendra pour lire mes lettres avec plus d'avantage, et redresser même les erreurs qui pourraient m'échapper.

Dans les dix-huit siècles que renferme l'histoire moderne, nous allons d'abord contempler la grandeur de l'empire romain, que nous verrons successivement décroître, et enfin s'anéantir totalement dans le cinquième, sous Romulus Augustulus, qui donna occasion de remarquer que comme son nom était le diminutif de celui du premier empereur romain, il avait été aussi en tout point le diminutif de la puissance d'Auguste, puisqu'en lui s'éteignit l'empire d'Occident, et que des démembremens de cet empire s'élevèrent ceux qui sont aujourd'hui les prépondérans de l'Europe.

Le beau siècle d'Auguste, dont nous n'avons encore vu que les commencemens, est principalement célèbre dans l'histoire des lettres: les chants immortels de Virgile, d'Horace, de Tibulle, d'Ovide et d'autres non moins fameux, firent la gloire et le triomphe de la littérature romaine. Comme à cette époque

Rome était la reine de l'univers, elle était considérée comme l'arbitre du goût, et sa littérature devint celle de toute la terre. On pourrait s'étonner de la foule de grands hommes qui parurent dans cette période, où fleurirent tant de génies divers, si l'on ne remarquait qu'en général les grandes crises politiques donnent l'essor aux esprits, et font éclore des génies sublimes qui n'eussent peut-être point paru sans les circonstances qui les mirent en jeu.

Sous les Trajan, Antoine et Marc-Aurèle, on créa moins que sous Auguste, mais l'on perfectionna davantage. Le siècle de ces empereurs fut celui de la félicité du genre humain, la gloire de la civilisation, le vrai triomphe de l'établissement social. C'est alors qu'on vit cent vingt millions d'hommes gouvernés par des princes qui, semblables à des divinités bienfaisantes, n'usaient de leur puissance que pour faire le bonheur de leurs peuples, les faire jouir de l'abondance et de la paix, et faire fleurir les lettres et les arts, dont ils faisaient leurs délices.

Quel dommage, ma chère Aline, de voir succéder à ces temps heureux l'anarchie militaire qui contribua beaucoup

à amener la décadence de l'empire romain. Le partage qui eut lieu ensuite entre les enfans de Constantin, en accéléra la chute, et les invasions des barbares vinrent combler le désordre, et pour ainsi dire anéantir les lettres et les arts. Ce n'est qu'au quinzième siècle que nous les verrons reprendre entièrement le dessus. La superstition qui succéda à la barbarie, arrêta long-temps les progrès des sciences; elle retint sous le joug les esprits et même les arts, qui ne furent véritablement encouragés que dans le beau siècle de Léon X.

Félicitons-nous, ma chère amie, d'être maintenant délivrés de toutes les entraves qui firent gémir nos ancêtres, et les tinrent long-temps dans l'ignorance. Jouissons des heureuses découvertes d'un siècle éclairé, et pour en mieux goûter les avantages, hâtons-nous de reprendre l'histoire suivie et détaillée des temps qui nous restent à étudier.

Nous avons vu que la clémence d'Auguste fit oublier le triumvirat et les proscriptions d'Octave. Nous avons déjà dit quelque chose du règne de ce prince, qui, après avoir en peu de temps pacifié l'univers, ferma solennellement le temple de Janus, qui ne l'avait été que

deux fois depuis la fondation de Rome.

Dans tout le cours du règne d'Auguste, l'empire n'éprouva que deux désastres qui tous deux vinrent de la part des Germains. Le premier, fut la défaite de Lollius qui déshonora l'armée romaine, plus encore qu'elle ne l'affaiblit; le second, celle de Varus, qui fut pour l'Etat une plaie mortelle; car trois légions entières, le général, les lieutenans et les troupes auxiliaires furent passées au fil de l'épée. En apprenant cette sanglante défaite, Auguste parut craindre qu'elle n'occasionnât une révolte dans Rome; il fit placer de nouveaux corps-de-garde dans la ville, prit les plus grandes précautions pour prévenir les émeutes populaires, et fit vœu de célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter, si, par sa protection, la république recouvrait son ancienne splendeur. On avait autrefois eu recours à ce même expédient dans la guerre des Cimbres et dans celle des Marses. Ce malheur avait tellement consterné Auguste, que, pendant plusieurs mois, il laissa croître sa barbe et ses cheveux, quelquefois même il se frappait la tête contre les murs de son palais, et s'écriait avec amertume : *O Varus, rends-moi*

mes légions ! Il regarda toujours depuis comme un jour sinistre celui où arriva ce désastre.

Auguste fit beaucoup de nouveaux établissemens et des réformes dans la discipline militaire ; il fit revivre en plusieurs occasions les coutumes anciennes, et se montra très-sévère envers ceux qui cherchaient à se dispenser du service.

Il feignit plusieurs fois de vouloir se démettre de l'empire, et l'on prétend qu'il eut deux fois la pensée de rétablir dans Rome le gouvernement républicain. D'abord, après la défaite de Marc-Antoine, il songea à rendre la liberté aux Romains. Ensuite, dans une longue maladie, il fit venir dans son palais les sénateurs et les magistrats, et leur remit les registres de l'empire ; mais considérant qu'il y aurait du danger pour lui de rentrer dans une vie privée, et que Rome ne serait pas plus fortunée sous une aristocratie, il conserva la puissance suprême.

Il n'est pas bien prouvé qu'Auguste ait eu véritablement le dessein d'affranchir sa patrie, et que, dépourvu d'ambition, il n'ait conservé l'autorité que pour le plus grand avantage de l'Etat ;

mais les auteurs contemporains rendent, en général, justice à la droiture de son intention. On convient qu'il s'occupa constamment de faire le bien, et il consigna dans un édit solennel son désir de mériter le titre de *restaurateur de Rome*, et d'affermir l'empire sur les bases qu'il lui avait données.

Sous la république, Rome n'était point décorée d'une manière qui répondit à sa puissance; elle était d'ailleurs exposée aux inondations du Tibre et à de fréquens incendies. Auguste l'embellit et la répara; aussi, disait-il, qu'il l'avait trouvée de *briques*, et qu'il la laissait de *marbre*.

Ce prince pourvut à la sûreté de la ville autant qu'il est possible à un législateur; sa prévoyance s'étendit jusque dans l'avenir, et il fit construire plusieurs édifices publics, dont les principaux furent un palais de justice, et des temples de Mars, d'Apollon et de Jupiter.

Il avait fait vœu de construire le temple de Mars dans le temps de la bataille de Philippes, et il décida qu'à l'avenir le sénat s'y assemblerait, lorsqu'il s'agirait de déclarer la guerre ou de décerner un triomphe. Le temple d'Apollon fut bâti dans un endroit du

Mont-Palatin qui avait été frappé de la foudre, et où les Aruspices avaient désigné que ce dieu voulait être adoré. Auguste y ajouta une galerie immense, où était placée une bibliothèque de livres grecs et latins; et sur la fin de sa vie, il y assemblait le sénat. Le temple de Jupiter tonnant, qu'il fit élever au capitole, fut dû à un accident qui arriva à ce prince dans la guerre contre les Cantables; la foudre, pendant la nuit, tomba auprès de sa litière, et tua, sans le blesser lui-même, un esclave qui portait devant lui un flambeau.

Auguste fit aussi ériger plusieurs monumens publics au nom de sa femme, de sa sœur et de ses neveux. Tels furent les palais de Lucius et de Caïus, les portiques de Livie et d'Octavie, et le théâtre de Marcellus. Il ne cessait d'exhorter les principaux citoyens d'orner Rome, de contribuer à l'embellir suivant leurs facultés, et c'est ainsi qu'on lui dût les superbes bâtimens et les édifices de tout genre qui s'élevèrent sous son règne.

Il s'occupa encore de la police intérieure, et fit les plus sages réglemens pour la conservation des mœurs; il honora la mémoire des grands hommes,

fit rétablir les monumens qui avaient été élevés à la gloire de ceux qui s'étaient illustrés dans les premiers temps de la république.

Il faisait observer les lois, et rendait lui-même la justice avec assiduité ; il réforma le luxe, créa des lois à cet égard, en fit de même pour le maintien des bonnes mœurs ; et, convaincu de l'utilité du mariage, il proscrivit le célibat. Il s'éleva contre lui beaucoup de clameurs au sujet de ce dernier objet ; les célibataires se plaignirent tellement, qu'il se vit forcé d'adoucir les peines portées contre eux.

Il rendit au sénat son ancien lustre, en le purgeant d'une multitude de sujets indignes. Les membres étaient au nombre de mille ; il les réduisit à six cents.

Auguste se fit gloire de rétablir de même les assemblées du peuple dans leur ancienne splendeur ; il multiplia les peines décernées par les lois contre la brigue des candidats ; et pour prévenir les désirs intéressés des deux tribus qui lui appartenaient, le jour des comices, il faisait distribuer, à chacun des citoyens, une somme d'argent de son propre trésor.

Très-jaloux de conserver la majesté du peuple romain, en l'empêchant de se mélanger avec les étrangers et les esclaves, Auguste n'accorda que fort rarement le droit de bourgeoisie, et limita la puissance d'affranchir les esclaves.

Il se distingua de tous ses prédécesseurs par la magnificence et la variété des spectacles; il donna quatre fois des jeux en son nom, et vingt-trois fois au nom des magistrats absens, ou dont la fortune était épuisée. Il faisait de temps en temps construire des théâtres dans les rues, et l'on y jouait des farces dans les langues de toutes les nations. Les grands spectacles se donnaient non-seulement dans la place publique et dans l'amphithéâtre, mais encore dans le cirque et dans des enceintes particulières. Tant de soins de ses plaisirs, rendaient agréable au peuple romain la domination d'Auguste. Ce prince veillait d'ailleurs à ce qu'aucun désordre ne vint troubler les jeux qu'il donnait au public. Dans les spectacles du cirque, il y avait des courses d'hommes et de chariots, et des luttes de gladiateurs contre des bêtes féroces; quelquefois même la jeune noblesse de

Rome ne dédaignait pas de grossir le nombre des athlètes.

Les jeux troyens étaient ceux qui plaisaient le plus à Auguste ; aussi il les donna fréquemment. Les enfans de naissance y étaient partagés en divers escadrons ; et il attachait un grand prix à ces anciens exercices, parce qu'ils prouvaient l'excellente éducation de la jeune noblesse. Un nommé Asprenas ayant fait dans ses joutes une chute qui le blessa dangereusement, il lui fit présent d'un collier d'or, et lui permit à lui et à ses descendans de porter le nom de *Torquatus*.

Les jeux troyens, ma chère Aline, qui ont précédé de beaucoup l'établissement de la chevalerie, me paraissent avoir donné l'idée des tournois ; peut-être en ont-ils été l'origine ; et, sous ce rapport, ils méritent une attention plus particulière. Au surplus, ces spectacles dangereux furent abolis sous Auguste, après qu'il fut arrivé un accident au neveu du célèbre Asurius-Pollion, qui se plaignit si amèrement, que l'empereur cessa de donner ces sortes de jeux.

Je ne finirais point, ma chère amie, si je voulais vous rapporter les lois et les usages qu'Auguste établit pour la police

des spectacles, dont il s'occupa singulièrement, il vaut mieux vous entretenir de sa conduite à l'égard des rois étrangers. Vainqueur généreux, Auguste rendit à leurs souverains légitimes presque tous les états dont il avait fait la conquête, ou il en fit don à des princes étrangers. Il n'en réunit enfin qu'un très-petit nombre à l'empire; et quant aux rois alliés, il s'étudia à les unir entr'eux par de nouvelles alliances. Charmé de les faire vivre en paix, ou d'entretenir la concorde, on le vit attentif à veiller sur l'ensemble du vaste état qu'il gouvernait, portant son attention sur toutes les parties. Quand un souverain était trop jeune ou incapable de gouverner, il lui choisissait un tuteur, et fit même quelquefois élever à sa cour avec ses propres enfans ceux des monarques étrangers.

Sa clémence ne fut pas moins admirable; il accorda la vie à plusieurs de ses ennemis déclarés, et leur permit même d'exercer dans Rome les premières magistratures. Deux plébéïens, Novatus et Cassius, qui tous deux l'avaient outragé, l'un par un libelle diffamatoire, l'autre en osant annoncer l'intention de l'assassiner, ne furent punis que par une amende pécuniaire, et le plus coupable

par un exil peu rigoureux. Auguste marquait la plus grande modération envers ceux qui parlaient mal de lui; et Tibère, son fils adoptif, dont le caractère emporté supportait moins facilement les injures, ayant blâmé la trop grande bonté de l'empereur, celui-ci lui écrivit : « Modère la fougue de ta jeunesse, mon cher Tibère, et ne sois point indigné d'entendre quelqu'un dire du mal de moi; contentons-nous de faire en sorte que personne ne puisse nous en faire.

On peut encore louer Auguste d'avoir eu la sagesse de ne point faire élever des temples en son nom, quoique les proconsuls mêmes se fussent quelquefois permis d'en ériger sous leur propre nom. Auguste plus puissant, fut cependant plus modeste dans ses vœux; il n'érigea aucun monument où le nom de Rome ne fût mêlé avec le sien, et il fit fondre toutes les statues d'argent qu'on lui avait dressées; il en consacra le produit à faire des trophées d'or pour le temple d'Apollon-Palatin.

Il eut toujours en horreur le nom de maître, et ne pouvait souffrir qu'on le lui donnât, le regardant comme une injure flétrissante. Dans un spectacle où il présidait, un acteur s'étant écrié : *O*

le juste, ô le bon maître ! Le peuple par ses transports en fit l'application à Auguste, qui s'en indigna, et témoigna son mécontentement de cette flatterie indécente. Dès le lendemain il publia un édit où il fit de vifs reproches : et depuis il interdit aux jeunes princes de sa maison cet espèce d'hommage, soit qu'ils parlassent sérieusement, soit que ce ne fût qu'une formule de caresse.

Il est temps de vous parler de la famille et des enfans de ce grand prince. Auguste fut bon fils et bon frère, son respect, sa tendresse pour sa mère ne se démentirent jamais, de même que son attachement pour sa sœur Octavie, qui se soutint même après sa mort; car il lui fit rendre les plus grands honneurs ainsi qu'à sa mère.

Auguste fut marié plusieurs fois; il le fut, étant encore très-jeune, avec la fille de Servilius - Isauricus; depuis, lors de son triumvirat, il épousa Claudia, belle-fille de Marc - Antoine; une querelle avec Fulvia, mère de Claudia, le porta à répudier cette épouse, et peu après il donna sa main à Scribonia, veuve de deux consulaires.

Julie fut le fruit de cette union; mais la perversité de Scribonia engagea Au-

guste à se divorcer encore, et ce fut après s'être séparé de cette troisième femme, qu'il épousa Livie, qu'il enleva à Tibérius-Néron. Cette princesse fut la seule personne qui captiva le cœur de ce prince, et il l'aima jusqu'à sa mort avec la même vivacité.

Auguste n'eut point d'enfans de Livie, et ce fut ce qui le porta, par la suite, à adopter Tibère, dont Livie était grosse lorsqu'il l'épousa. Sa fille Julie avait d'abord été mariée à Marcellus, fils d'Octavie. Après la mort de ce jeune prince, Auguste donna sa fille à Agrippa. Ce mariage ne fut pas plus heureux que le premier; ce gendre estimable de l'empereur vécut peu; il lui donna cependant trois petits-fils, Caïus, Lucius et Agrippa, et deux petites-filles, Julie et Agrippine, dont l'une fut mariée à Paulus, fils du censeur, et l'autre à Germanicus, fils de sa sœur. Auguste adopta les deux aînés, les fit émanciper, les admit de bonne heure au gouvernement de l'empire; et après les avoir désignés consuls, leur confia le gouvernement des provinces et le commandement des armées. Il prit un soin particulier de l'éducation des filles, et ne dédaigna point d'apprendre lui-même à ses petits-

fils les premiers principes de belles-lettres et divers exercices du corps. Auguste marquait à ses petits-fils la plus grande tendresse et une confiance entière; il fondait sur eux les plus belles espérances lorsqu'ils lui furent enlevés successivement. L'inconduite de Julie venait de forcer l'empereur d'exiler sa fille, pour voiler son opprobre; et comme s'il eût dû ressentir à la fois les coups les plus sensibles, il perdit dans l'intervalle de dix-huit mois les deux aînés de ses petits-fils : Caïus périt en Lycie, et Lucius à Marseille. Il lui restait Agrippa, il l'adopta solennellement avec Tibère; mais bientôt il eut à se plaindre du caractère sauvage et intraitable du premier de ses fils adoptifs; alors il le déshérita et le bannit à Surrente.

Vous voyez, ma chère Aline, que les chagrins de famille assiégèrent la vieillesse d'Auguste; il fut moins sensible à la mort de ses enfans qu'à leur opprobre, et ceci ne doit point étonner. Il apprit le sort funeste de Caïus et de Lucius sans se livrer au désespoir; mais les désordres scandaleux de sa fille, on peut dire même ses crimes, le plongèrent dans une morne stupeur; il parut balancer s'il ferait mourir celle qui le dés-

honorait, et par un principe de honte, il se sépara plusieurs jours de la compagnie des hommes.

Cette Julie, dont la conduite affligea si vivement son père, est soupçonnée d'avoir fait mourir de chagrin son époux Agrippa, qui l'aimait et gémissait sur ses désordres sans pouvoir les arrêter. Tibère qu'elle épousa ensuite, fut moins malheureux avec elle, parce qu'il ouvrit les yeux de l'empereur sur sa fille, et éclaira tellement ses démarches, qu'après s'être convaincu de tous ses torts, Auguste, si long-temps tendre père, condamna Julie à un exil éternel. Les instances réitérées de ses amis, celles même du peuple romain, ne purent le porter à lui pardonner.

Il eut la même rigueur pour Agrippa: comme ce jeune homme, loin de devenir plus traitable, multipliait de jour en jour ses transports de férocité, il le relégua dans une île, et environna sa maison d'une enceinte de soldats; il porta la précaution jusqu'à exiger un sénatus-consulte pour éterniser l'exil de ce prince.

Qu'il est cruel, ma chère Aline, qu'il est douloureux pour un père, et plus encore pour un souverain, de devoir

prendre de semblables précautions pour prévenir de plus grands maux! Aussi Auguste s'affligeait - il souvent d'être forcé de montrer tant sévérité. Toutes les fois qu'on parlait devant lui de sa famille, il s'écriait en soupirant : *Plût aux dieux immortels qu'ils m'eussent fait vivre sans femme et mourir sans enfans!*

Auguste était difficile en amitié; mais il ne la trahissait jamais; il était même indulgent et savait pardonner des torts à ses amis. Il était de même bon maître; ses domestiques et ses affranchis trouvaient en lui un heureux mélange de sévérité et de douceur; il savait les contenir dans leurs devoirs, les punir lorsqu'ils s'en écartaient; mais il leur témoignait beaucoup d'égards, de considération et même d'amitié, lorsqu'ils se montraient dignes de sa confiance.

La jeunesse de ce prince ne fut point exempte de quelques erreurs; sa mémoire n'est pas sans tâche, et les plus fortes se rapportent à ces temps affreux de proscriptions dont je vous ai parlé dans ma dernière. Il passe d'ailleurs pour n'avoir pas été exempt d'avarice; on lui reproche particulièrement sa manie pour rassembler à grands frais les

vases les plus précieux de Corinthe, et sa passion pour les jeux de hasard. On prétend même qu'il mit à prix la tête de quelques citoyens, parce qu'ils possédaient un grand nombre de ces vases d'airain et d'autres meubles de Corinthe qu'il était jaloux de se procurer.

Cette accusation est peut-être hasardée; mais si son goût, ou sa manie pour les objets rares, n'est point à l'abri du blâme, il faut convenir qu'il était d'ailleurs ennemi du luxe; car, il marquait la plus grande aversion pour le faste des maisons et même des ameublemens. Ceux de son palais étaient de la plus grande simplicité. Sa petite-fille, Julie, ayant fait élever à grands frais une superbe maison, il la fit raser jusqu'aux fondemens. Toutes les siennes étaient moins riches que commodes; on y voyait fort peu de tableaux et de statues; mais beaucoup d'allées et de bosquets. C'était dans ses jardins qu'il se plaisait sur la fin de sa vie; il donnait même ses audiences dans ceux de Préneste et de Tibur, où il avait fait élever, dans la dernière ville, un fameux temple d'Hercule, sous les portiques duquel il aimait à rendre justice à ses sujets, qu'il écou-

tait toujours volontiers et particulièrement en se promenant.

La frugalité d'Auguste est encore renommée, il la portait à un point extrême. Ce prince mangeait peu et n'était point délicat; il mangeait avec délice le pain des esclaves; les petits poissons, le fromage de lait de vache et les figues, dans toutes les saisons, étaient sa nourriture la plus ordinaire. Dans un voyage il ne mangea autre chose que du pain et des dattes de palmier. Il dîna un jour avec une once de pain et quelques grappes de raisin aigre. Ses repas étaient habituellement si peu importans, qu'il les prenait presque toujours seul, et mangeait quand il avait faim sans attendre que sa table fut servie; il s'ensuivait qu'il se trouvait sans appétit au milieu des plus beaux services, et que sa famille jouissait peu de sa présence dans le moment des repas.

J'ai déjà dit qu'il se plût à encourager les lettres; il les cultiva lui-même, et s'attacha particulièrement à l'éloquence; il avait même composé quelques ouvrages en prose, mais il se contenta de les lire à ses amis et ne les rendit jamais publics.

Je ne finirai point sur ce règne si je

voulais vous en rapporter tous les détails intéressans ; vous retracer les présages qu'on dit avoir précédé la naissance d'Auguste, ceux qui annoncèrent ensuite qu'elle devait être sa gloire, sa puissance et les prodiges qui présagèrent la mort de ce grand prince. C'est dans l'histoire même qu'il faut chercher tous ces détails si vous en êtes curieuse ; mais je pense que ceux relatifs aux lettres et aux arts présentent encore un plus grand intérêt ; je regrette que les bornes que je me suis prescrites ne me permettent point de m'étendre sur ce sujet, je me contente de vous les indiquer comme dignes de votre attention.

Auguste mourut * d'une maladie dont il paraît avoir senti quelque temps les atteintes ; l'on n'est pas sans soupçon qu'on ait hâté la fin de ses jours ; Livie en fut accusée. Elle passe pour s'en être rendue coupable afin de l'empêcher de rétracter l'adoption qu'il avait faite de son fils Tibère.

On s'accorde au moins assez généralement à croire que ce furent les importunités de Livie qui décidèrent Auguste à adopter Tibère, son beau-fils, et à le

* L'an 14 de Jésus-Christ.

désigner pour son successeur ; il parut plus d'une fois s'en repentir. Plusieurs auteurs ont même dit qu'en réfléchissant sur l'âpreté du caractère de Tibère, il ne s'en consolait qu'en pensant combien le peuple romain aurait d'occasion de le regretter sous un tel successeur.

Livie conserva, au surplus, son ascendant sur son époux jusqu'au dernier moment de sa vie, Auguste mourut en la serrant dans ses bras, et en l'engageant à se souvenir du tendre attachement qu'il lui avait toujours porté.

Ce prince institua par son testament Tibère et Livie ses principaux héritiers, n'appela à sa succession, qu'à leur défaut, Drusus-Germanicus et ses trois fils ; il légua au peuple romain quarante millions de sesterces, et ne fit mention des deux Julies, sa fille et sa petite-fille, que pour défendre qu'on réunit leurs cendres avec la sienne dans le même tombeau.

Ainsi son dernier acte en fut un d'exhérédation contre la seule fille qu'il eut ; jugez combien elle devait être coupable pour qu'il étendit son ressentiment jusques après sa mort.

Je finis par cette réflexion qui prouve à quel point les désordres, l'inconduite

des enfans peut aliéner la tendresse paternelle, et je me plais à croire que mon Aline n'aura pas besoin de se rappeler un tel exemple pour se conserver toujours digne de mon amour.

LETTRE II.

Tableau du règne de Tibère et de celui de Caligula.

Je vais aujourd'hui, ma chère Aline, vous présenter un tableau bien différent de celui de ma dernière lettre; le règne du cruel Tibère ne sera que le précurseur des plus grandes cruautés de ses successeurs; ma plume va gémir de devoir vous tracer l'odieuse tyrannie des Néron, Calligula, Domitien, etc. La vérité de l'histoire me fait une loi de vous peindre leur attrocité; mais ma sensibilité m'en fait une autre de parcourir de tels règnes comme si je marchais sur des charbons ardens, c'est-à-dire, en courant.

Si l'ancienneté de l'origine, l'illustration des ancêtres donnait des vertus, personne n'eût dû en posséder plus que Tibère; il descendait de la maison Claudienne, qui prétendait être issue de Tatius, collègue de Romulus. Cette maison fut honorée de vingt-huit consulats, de

cinq dictatures, de sept censures et d'autant de triomphes. Vous devez encore vous souvenir des Appius-Claudius, également célèbres et par les services qu'ils rendirent à la république et par leurs luttes contre les tribuns du peuple, et enfin par les excès du décemvir de ce nom. Les Appius-Claudius avaient en général une fierté extrême, et paraissent n'avoir rien fait à demi; leurs crimes ou leurs vertus furent portés à l'excès (1).

On ne vit qu'un seul Claudius dégé-

(1) On remarque même, parmi les femmes de cette maison, un égal mélange de crimes et de vertus. Claudia, cette vestale qui dégagea d'un banc de sable un vaisseau échoué dans le Tibre, en adressant cette prière à la mère des dieux, dont le vaisseau portait la statue : *Fais que ce navire me suive, s'il est vrai, comme mon cœur me l'assure, que je n'ai jamais porté atteinte à ma chasteté.* Cette Claudia, si sûre de sa vertu, si confiante aux miracles des dieux, était de cette illustre maison.

Une autre dame romaine, de ce même nom, fut accusée devant le peuple d'un nouveau crime de lèze-majesté; ce fut celui d'avoir prononcé hautement cette imprécation, par l'impatience de voir son char arrêté par une foule immense : « Plût « aux dieux que Pulcher, mon frère, revînt à la « vie, et perdît une seconde bataille navale, il y « aurait moins de peuple ici »!

nérer de la fierté de ses ancêtres, en se faisant adopter par un plébéïen, et ce fut sa haine contre Cicéron qui le porta à prendre ce parti pour parvenir à le faire exiler.

Tibère tirait son origine de cette maison du côté paternel et du côté maternel; il avait donc une double dose de la fierté des Claudius, et promit de bonne heure de ne point dégénérer de la fermeté de ses ancêtres, et même de l'éloquence qui avait distingué les premiers Appius. Il prononça à l'âge de neuf ans, dans la tribune aux harangues, l'oraison funèbre de son père. Son enfance avait été exposée à beaucoup de traverses, il s'était vu plusieurs fois en danger de périr et passa ses premières années hors de Rome; peu après son retour dans cette ville, ce jeune prince fut adopté, par testament, par le sénateur Gallius. Tibère recueillit cet héritage qui était considérable; mais il refusa de porter le nom du testateur, parce qu'il avait épousé un parti contraire à celui d'Auguste; et, malgré sa jeunesse, Tibère prononça et soutint constamment son intention contraire au désir de Gallius.

Lorsque Tibère s'approcha du trône, en épousant la fille d'Auguste, il fut

obligé de se séparer d'Agrippine, sa première épouse, avec qui il vivait en bonne intelligence et dont le caractère sympathisait mieux avec le sien que celui de Julie. Ce second mariage fut purement une affaire de politique et le fit gémir long-temps.

On peut présumer, comme je vous l'ai dit dans ma dernière, que Tibère contribua beaucoup à l'exil de Julie ; mais il eut l'adresse de dissimuler long-temps la haine qu'il lui portait, et sut se conserver bien avec son beau-père dans des circonstances qui eussent dû l'éloigner de lui.

Quelques exploits militaires commencèrent la réputation de ce prince. Il fit ses premières campagnes contre les Cantabres, peuple de l'Espagne qui habitait une partie de la Biscaye et du royaume des Asturies. Quelque temps après avoir combattu les Cantabres, sous le titre de tribun militaire, Tibère conduisit une armée romaine en Orient, rendit à Tigrane son royaume d'Arménie ; et du haut de son tribunal lui ceignit de sa main le diadème. C'est alors, c'est dans cette même campagne que Tibère eut la gloire de recouvrer les étendards que les Parthes avaient autrefois enlevés à Crassus.

Après ces exploits, il gouverna pendant un an la Gaule chevelue, fit cesser les discordes de ses princes, et réprima les incursions des barbares. Il sortit de cette province pour porter la guerre chez divers peuples; étant entré en Rhétie (1) et en Vindelicie, il subjugua quelques nations qui habitaient les Alpes. Il soumit la Pannonie (2), les Breuciens et les Dalmates; et dans la guerre de Germanie, il conduisit en Gaule quarante mille hommes qui s'étaient donnés à lui, et leur assigna un territoire à cultiver sur les bords du Rhin où ils s'établirent. Tant d'exploits valurent à ce prince les honneurs de l'ovation, et il entra dans Rome en triomphateur.

Auguste lui permit aussi d'entrer dans la magistrature avant l'âge prescrit par les lois, et il exerça presque sans intervalle la questure, la préture et le consu-

(1) La Rhétie est le pays des Grisons; la Vindélicie comprenait une partie du territoire de Constance, de la Souabe, du duché de Neustrie et de la Bavière.

(2) La Pannonie renfermait une partie de l'Autriche, de la basse Hongrie, de l'Esclavonie et de la Servie.

La situation du pays des Breuciens reste une énigme pour les géographes.

lat. Il rentra ensuite pour quelque temps dans une condition privée ; et après avoir été consul une seconde fois, et avoir exercé cinq ans la puissance tribunitienne, il résolut tout à coup de se retirer des affaires et de vivre dans la retraite.

On ne sait si ce fut les chagrins que lui causaient la conduite de sa femme, ou la jalousie de se voir en concurrence avec les enfans adoptifs de l'empereur, qui le portèrent à vouloir se retirer pour faire sentir à la république le prix de ses services ; mais enfin, prétextant la satiété des honneurs et l'amour du repos, il ne se laissa fléchir ni par les prières de sa mère, ni par les instances de son beau-père ; et laissant sa femme et son fils à Rome, il se rendit à Rhodes.

Il y vécut en homme privé, et ne fit usage qu'une seule fois de la puissance tribunitienne qui lui avait été confiée : ce fut à l'occasion d'une querelle vive qu'il eut à l'académie avec un professeur : trouvant que celui-ci lui avait manqué dans la chaleur de la dispute, Tibère retourna sur-le-champ chez lui, revint avec des licteurs, fit citer à son tribunal le professeur téméraire, et ordonna qu'on le conduisit en prison.

Ce fut vers ce même temps que les désordres de Julie forcèrent Auguste à user de son autorité, et lui firent prendre le parti de l'exiler et de la répudier au nom de son mari. Tibère fut ravi de voir prononcer son divorce. Cependant par bienséance il crut devoir écrire à l'empereur pour le fléchir en faveur de sa fille. Il renouvela même plusieurs fois ses prières, et se félicita de leur peu de succès.

Lorsque le temps de son tribunat fut expiré, il parut s'ennuyer dans sa retraite, et demanda la permission de revenir à Rome. Auguste lui répondit avec aigreur qu'il devait oublier une famille qu'il avait quittée avec tant d'empressement.

Dès-lors Tibère demeura à Rhodes en espèce d'exil, et ce fut avec peine qu'il obtint, par le crédit de sa mère, le titre de lieutenant d'Auguste. De ce moment il chercha à voiler la honte de son exil en vivant dans la mollesse. Il désespérait de sa fortune, lorsque la mort de Caïus et celle de Lucius vinrent rehausser ses espérances, et le rapprocher du trône. Adopté par Auguste avec Agrippa, Tibère se vit en même temps obligé d'adopter, de son côté, Germanicus son ne-

veu, et on lui rendit aussitôt tous les honneurs qui convenaient à son rang, surtout lorsque l'abdication et l'exil d'Agrippa eurent fait de lui l'héritier présomptif de l'empire.

Il reprit les armes; se distingua en diverses occasions, et particulièrement dans la révolte de l'Illyrie; il vainquit tous les peuples de cette immense contrée, qui s'étendait entre l'Italie, la Thrace et la Macédoine, bornée d'un autre côté par le Danube et le golfe de la mer Adriatique. Ses succès eurent d'autant plus d'éclat, que ce fut vers ce même temps qu'arriva la défaite de Varus; et comme on était convaincu que les Germains se seraient réunis aux Pannoniens, si Tibère n'avait pas conquis l'Illyrie, on décerna à ce prince le triomphe avec des honneurs extraordinaires. Quelques sénateurs furent d'avis de lui donner le surnom de *Pannonien*, *d'invincible*, et même de *pieux*; mais Auguste s'opposa à tous ces titres, et les assura que Tibère serait content de celui qu'il lui laisserait après sa mort.

Ce prince continua de prouver ses talens guerriers dans ses campagnes de Germanie. Ses vertus militaires contribuèrent sans doute beaucoup à détermi-

ner Auguste à le désigner son successeur. Il est à croire qu'elles balancèrent les défauts qu'il apercevait dans son caractère.

Tibère fut arrêté au milieu de ses conquêtes; rappelé à Rome par la maladie de l'empereur, il revint de l'Illyrie pour recevoir ses derniers soupirs.

Plus occupé de s'assurer sa succession que de donner des larmes à la mort de son bienfaiteur, Tibère ne fit connaître qu'Auguste était expiré qu'après avoir fait périr le jeune Agrippa. Redoutant la concurrence de ce dernier fils de Julie, qui pouvait revendiquer ses droits à la couronne, et trouver des soutiens de son adoption, le digne fils de Livie ordonna au tribun militaire chargé de la garde d'Agrippa de lui lire son arrêt, et de l'exécuter au même instant.

Cet ordre sanguinaire fut rempli : et lorsque le meurtrier vint dire à Tibère qu'il avait exécuté ses ordres, celui-ci nia en avoir donné à ce sujet, et dit que le sénat jugerait ce meurtre et en punirait l'auteur.

C'est ainsi que ce politique rusé travailla à désarmer l'envie au commencement de son règne, et son attentat fut bientôt enseveli dans l'oubli.

Tibère agit en souverain aussitôt après la mort d'Auguste; il prit des gardes et s'environna de l'appanage de la suprême puissance. Cependant, par une modestie pleine d'impudence, il s'obstina longtemps à refuser l'empire. Tantôt il blâmait les instances de ses amis, tantôt par des réponses ambiguës et son adroite perplexité il tenait en suspens les sénateurs qui embrassaient ses genoux pour l'engager à se rendre. Il y eut même quelques membres du sénat qui perdirent patience, et l'on entendit une voix s'écrier : *Qu'il accepte l'empire ou qu'il se désiste.* Un sénateur osa lui dire : *Que les autres tardaient à exécuter ce qu'ils avaient promis ; mais que pour lui il tardait à promettre ce qu'il exécutait d'avance.* Tibère accepta enfin la puissance impériale, mais en se plaignant de la servitude onéreuse où on le jetait ; il donna même à entendre qu'il n'acceptait ce fardeau honorable que pour un temps. *Jusqu'à ce que*, dit-il, *arrive le moment où vous trouviez légitime d'accorder quelque repos à ma vieillesse.*

Quelques troubles s'élevèrent au commencement de son règne. Un esclave d'Agrippa, nommé Clément, arma pour venger la mort de son maître. D'un autre

côté, Scribonius Libo, homme d'une naissance distinguée, formait secrètement un parti. Dans ce même temps les troupes se soulevèrent en Illyrie et en Germanie. Les deux armées demandaient des priviléges extraordinaires ; quelques légions s'opposaient même à l'avénement d'un prince qu'elles n'avaient point créé, et pressaient vivement Germanicus, alors leur général, de prendre en main les rênes du gouvernement ; mais ce grand homme résista avec courage à toutes leurs instances.

Tibère fut très-effrayé de ce dernier soulèvement. Pour conjurer le péril, il remontra au sénat qu'un seul homme ne pouvait suffire pour tenir le gouvernail, et pria le sénat de ne lui confier que la partie de l'administration qu'elle le jugerait digne de remplir. Il feignit aussi une grande maladie, afin que Germanicus attendit avec plus de patience la succession qui lui était destinée, ou du moins qu'il pouvait se flatter de partager. L'émeute des légions s'appaisa, et l'empereur fit si bien par ses artifices, que Clément tomba entre ses mains. Pour Libo, il se contenta de lui faire des reproches en plein sénat ; mais ce ne fut que deux ans après la conspiration, car

il n'osait commettre de violence au commencement de son règne. Il se contenta dans l'intervalle de prendre des précautions pour la sûreté de sa personne.

Quand il se vit délivré de toute crainte, il s'étudia à paraître civil et affable. On lui déféra des honneurs extraordinaires; mais il n'en accepta qu'un petit nombre, et ceux qui pouvaient le rendre moins odieux. L'anniversaire de sa naissance s'étant rencontré avec les jeux plébéïens du cirque, à peine voulut-il permettre qu'on ajoutât à la pompe des exercices un char à deux chevaux; il défendit qu'on lui élevât des temples, et qu'on lui consacrât des prêtres et des flamines pour ses statues. Il refusa aussi le titre d'empereur, le surnom de père de la patrie, et une couronne civique au vestibule de sa maison; il ne prit même jamais le nom d'Auguste, quoiqu'il fût héréditaire dans sa maison, si ce n'est dans les lettres qu'il écrivait aux princes et aux monarques étrangers; enfin il n'exerça que trois consulats, et encore il s'en démit avant que le temps de ces magistratures fût expiré.

Ce prince marquait un grand éloignement pour la flatterie, et il affectait de ne marquer aucun ressentiment contre

ceux qui parlaient mal de lui, ou qui publiaient contre lui et les siens des libelles diffamatoires ; il répétait souvent que : *Dans une ville libre la langue et les pensées devaient l'être aussi.*

Sa conduite était remplie de douceur et de modération ; il traitait tous les membres du sénat avec un respect et des égards si grands, qu'il semblait se mettre au-dessous de chacun d'eux.

Il rétablit dans Rome une ombre de liberté en conservant aux sénateurs et aux magistrats leur pouvoir primitif et leur ancienne majesté ; il renvoyait au sénat toutes les affaires publiques ou particulières qu'on portait à son tribunal.

Tout en se montrant si modéré dans les commencemens de son règne, Tibère s'empara peu à peu du pouvoir souverain ; et d'abord il sembla ne l'exercer que pour l'intérêt public ; il fit des lois et des réglemens utiles, réforma le luxe, donna l'exemple de la frugalité, et fit de sages réglemens pour les mœurs publiques ; mais lui-même s'abandonna bientôt aux plus affreux excès. Vous n'avez encore vu que les beaux jours, les beaux momens de son règne ; je vais vous présenter le revers de la médaille.

Parvenu à l'empire, Tibère passa deux

ans entiers sans sortir de Rome. Dans la suite il ne s'en absenta que rarement, et pour peu de jours. Cependant il se proposait sans cesse de visiter les provinces de l'empire et les armées. Tous les ans il faisait faire les préparatifs de son départ, rassemblant les chariots de transport, tirant des provisions des colonies, et permettant au peuple de faire des vœux pour son voyage et pour son heureux retour. Comme il ne partait jamais, la lenteur à exécuter ses projets lui fit donner le surnom plaisant de *Callipide*, ce qui voulait dire qu'il courait toujours et n'avançait jamais d'un pas.

Germanicus étant mort en Syrie, et Drusus à Rome, Tibère, privé de ses deux fils, se retira en Campanie, où il fut en danger de périr. Soupant à Terracine, dans une salle taillée dans le roc, quelques rochers s'écroulèrent sur lui. La plupart des convives et des esclaves furent écrasés, et Tibère, contre toute attente, sortit sans blessure.

Plût au ciel qu'il eût été moins heureux, et qu'enseveli sous les décombres, il n'eût point tourmenté le genre humain.

Après avoir parcouru la Campanie, dédié un capitole à Padoue et un temple d'Auguste à Nole, Tibère se retira à

Caprée, qu'il a rendue célèbre par son séjour. Cette île lui plaisait d'autant plus, qu'elle était presque inaccessible ; on n'y pouvait aborder que par un petit défilé environné de toutes parts par une mer profonde et des rochers qui en défendaient l'entrée. Tibère s'y croyait plus en sûreté qu'à Rome, et se refusa aux instances du peuple romain, qui le conjurait de revenir dans sa capitale.

Il ne s'en rapprocha un moment que pour donner les ordres pour réparer le désastre de Fidènes, où vingt mille hommes avaient péri par la chute d'un amphithéâtre.

De retour à Caprée, il abandonna entièrement l'administration des affaires, cessa de remplir les places vacantes dans la magistrature, et ne changea ni les officiers militaires, ni les gouverneurs des provinces. Aussi l'Espagne et la Syrie se trouvèrent plusieurs années sans proconsuls, l'Arménie fut subjuguée par les Parthes, la Marsie fut pillée par les Daces et les Sarmates, et les Gaules ravagées par les Germains ; tous ces attentats restèrent impunis à la honte et au danger de l'empire.

Eloigné des regards des Romains, et dégagé de toute contrainte, Tibère se

livrait dans Caprée aux plaisirs les plus licencieux. Ce fut dans cet asile qu'il laissa déborder le torrent des vices dont il avait long-temps contenu le cours.

Il ne me conviendrait point de vous tracer le tableau de ses désordres; qu'il vous suffise de savoir qu'ils furent portés à l'extrême, et que sa passion pour le vin ne fit qu'augmenter. Elle lui avait cependant déjà valu les brocards du peuple romain. Les excès auxquels il s'abandonna l'abrutirent tout-à-fait, et contribuèrent sans doute beaucoup à le porter aux actes de férocité qui déshonorèrent les dernières années de sa vie.

Libéral envers ses amis, envers les compagnons de ses débauches, Tibère flétrit la fin de son règne par diverses espèces d'extorsions. Voulant contraindre l'augure Lentulus, citoyen très-opulent, à le faire son héritier, il le persécuta avec tant de violence, qu'il le fit mourir de chagrin. On l'accuse aussi d'avoir fait condamner Lépida, dame de grande distinction, sous le faux prétexte d'avoir voulu empoisonner son mari, mort vingt ans auparavant. Afin d'acquérir quelques droits pour confisquer les biens de plusieurs seigneurs des Gaules, de l'Espagne, de la Syrie et de la Grèce, il

leur suscita diverses accusations odieuses; il y en eut même contre qui l'on procéda avec tant d'impudence, qu'on ne leur objecta autre chose, sinon qu'ils possédaient en argent une partie de leurs patrimoines. Il ravit à des particuliers et à des villes entières leurs anciens priviléges, sur-tout le droit d'exploiter des mines, et de lever des impositions. La plus grande injustice qu'il commit fut envers Vanone, roi des Parthes. Ce prince, chassé de ses états, s'était réfugié à Antioche avec ses trésors, et s'était mis sous la protection de l'empire. Tibère, par une perfidie digne de lui, le fit assassiner, et s'empara de ses richesses.

Sa férocité s'étendit jusque sur sa famille. Drusus, son frère, avait été sa première victime. Il n'en usa pas mieux envers sa femme, Julie; il ajouta beaucoup à la rigueur de son exil, la priva de sa part dans l'héritage d'Auguste, et finit même par lui retrancher la pension alimentaire qui lui avait été laissée.

Il eut aussi des mauvais procédés pour sa mère. Choqué de voir Livie, à qui il devait l'empire, vouloir partager avec lui les rênes du gouvernement, il évitait de se rencontrer avec elle. Il fuyait sa

présence le plus qu'il pouvait, et fit éclater son indignation contre le sénat pour avoir, dans un acte public, ajouté à ses titres celui de *fils d'Auguste et de Livie*. Jamais il ne voulut permettre qu'on nommât cette princesse *la mère de la patrie*, ni qu'elle reçut publiquement aucun honneur extraordinaire.

De la froideur Tibère passa à la haine pour sa mère; il la ménagea si peu en plus d'une occasion, que Livie, indignée de ses procédés, tira d'un lieu consacré à la mémoire d'Auguste, d'anciens mémoires de ce prince sur la dureté du caractère de son beau-fils, et les lut devant lui. Celui-ci ne pardonna jamais à sa mère d'avoir gardé si long-temps ces mémoires, et de les avoir lus avec tant d'aigreur; le ressentiment qu'il en conçut fut, dit-on, une des principales causes de sa retraite. Pendant trois ans qui s'écoulèrent entre son départ pour Caprée et la mort de Livie, il ne la vit qu'une seule fois, et ne témoigna aucune sensibilité pour sa maladie ni pour sa mort. Il tarda même si long-temps à lui rendre les derniers devoirs, que son corps était déjà en corruption quand il parut. Il défendit alors qu'on fit son apothéose, et n'eut aucun égard pour son

testament. Il persécuta tous ses amis, et les personnes même qu'elle avait chargées du soin de ses funérailles.

Il ne fut pas meilleur père qu'il n'avait été bon fils; il n'eut point une tendresse vraiment paternelle ni pour son fils Drusus, ni pour Germanicus, qu'il avait adopté. La mort du premier l'affecta peu, celle du second le réjouit. Jaloux de la gloire de Germanicus, il condamnait ses exploits et ses victoires comme inutiles, ou même comme fatales au repos de la république. On le soupçonne fortement d'avoir causé la mort de ce grand homme. Le peuple de Rome en fut persuadé, et fit éclater son indignation à ce sujet.

Agrippine, la veuve de Germanicus, exhala aussi avec liberté son ressentiment; et craignant pour elle-même, elle parut dès-lors toujours en défiance des mauvais desseins de Tibère. On la vit dans un repas refuser un fruit que l'empereur lui présentait de sa main. Ce refus, qui fut considéré comme une preuve qu'elle le soupçonnait de vouloir l'empoisonner, devint un prétexte aux persécutions de Tibère. Il la calomnia, la fit accuser d'un projet de révolte, et la relégua dans l'île de Pandatoure. Le sen-

turion chargé de la garde de cette princesse, essuya de la part de l'empereur des reproches si amèrs de ses égards pour sa prisonnière, qu'il devint le plus cruel des gardiens. Il osa frapper cette malheureuse princesse, lui meurtrir le visage, et fut même, dit-on, jusqu'à lui arracher un œil. Agrippine, ne pouvant supporter de tels outrages, voulut se laisser mourir de faim; mais ses gardes, par ordre du tyran, lui ouvraient la bouche, et lui faisaient prendre par force de la nourriture. Cependant elle mourut de faim; et l'infâme Tibère flétrit encore sa mémoire, et voulut faire mettre le jour de sa naissance au nombre des jours malheureux.

Les fils de Germanicus ne furent pas mieux traités que sa veuve. Après la mort de ses enfans, Tibère avait recommandé au sénat ses petits-fils, Néron, Drusus et Caïus, fils de Germanicus, et Tibère, fils de Drusus; mais ayant appris qu'on avait fait au commencement de l'année des vœux pour leur conservation, il ne déguisa plus la haine qu'il leur portait, et les exposa à tous les traits de la calomnie. Il employa même divers artifices, afin de les engager à dire du mal de lui, et de trouver un prétexte

pour les perdre. Le complot réussit, et les jeunes princes furent déclarés ennemis de la patrie, et condamnés à mourir de faim. Néron périt dans l'île Pontia, et Drusus dans une cave du palais impérial. On assure que cet infortuné fut si vivement pressé par la faim qui le dévorait, qu'il en vint jusqu'à manger la bourre de son matelas.

Quelle horreur, ma chère Aline, quel comble de barbarie nous présente le règne de ce Tibère, dont je ne vous esquisse qu'une très-faible partie. Ma plume se refuse à tracer les rafinemens de sa cruauté, qui s'étendit jusque sur ses anciens amis, ses ministres, ses favoris et même sur leurs enfans, quoiqu'ils ne l'eussent nullement offensé!

Ce barbare, ce monstre, horreur de la nature! dans les dernières années de son règne, ne passa aucun jour sans ordonner quelque exécution, même ceux consacrés à la religion; cet affreux Tibère mourut cependant tranquillement dans son lit.

Il vécut jusqu'à soixante-dix-huit ans, après en avoir régné vingt-trois, et mourut l'an 37 de Jésus-Christ, d'une maladie qu'il chercha à dissimuler le plus qu'il lui fut possible, afin de ne point

donner aux petits-fils qui lui restaient l'espoir de lui succéder sitôt.

Ce fut Caïus, dernier fils de Germanicus, qui hérita de l'empire; il est même quelques auteurs qui prétendent qu'on hâta la fin de Tibère: les uns disent qu'on lui donna un poison lent, d'autres qu'on l'étouffa sous ses oreillers à la suite d'un évanouissement. Si ce fait est vrai, on peut dire qu'en se rendant coupable de sa mort, ceux qui le gardaient firent un crime nécessaire pour sauver leurs jours et ceux de Caïus, qui n'avait échappé que par le plus grand bonheur aux piéges qui lui avaient été tendus par l'empereur.

A la première nouvelle de la mort de Tibère, tout le peuple fit éclater ses transports de joie; les uns disaient qu'il fallait jeter dans le Tibre le corps du tyran, les autres priaient la terre et les dieux Mânes de n'accorder à son ombre d'autre place que celle des plus grands scélérats. Tels furent les vœux qui accompagnèrent les obsèques de Tibère. Il ne se faisait point illusion de la haine qu'il inspirait, et sur la fin de sa vie il était odieux à lui-même. C'est la digne fin d'un mauvais prince, de supporter avec peine le poids d'une existence

qui fait le désespoir du genre humain.

Cependant Tibère, tout odieux qu'il s'est rendu, n'était pas sans amour pour les lettres ; mais elles ne purent adoucir son caractère féroce. Ce prince passe pour avoir été fort versé dans la littérature grecque et latine ; mais il avait un penchant décidé pour les minuties et se plaisait à embarrasser les savans, et sur-tout les grammairiens, plus qu'à leur faire des questions véritablement utiles aux sciences.

On a dit de lui, avec assez de vérité, qu'il fut un de ces scélérats réfléchis qui se repaissent de la substance des peuples, et qui ne s'étudient à paraître modérés, que pour se jouer impunément de la vie des hommes. Toute sa conduite paraît avoir été basée sur ces odieux principes. Artificieux par instinct et par système, capable de tout feindre afin d'avoir droit de tout oser, il fut le plus dangereux des tyrans.

Je vous présente ces réflexions, ma chère Aline, afin que vous puissiez faire de vous-même la comparaisson des autres tyrans de Rome avec Tibère. Quelque douloureux qu'il soit pour l'humanité d'en contempler les oppresseurs, il est bon de savoir faire la différence des

motifs qui les dirigent ; et la méchanceté, froidement calculée et réfléchie, est mille fois plus affreuse que celle qui est le résultat de la fougue des passions et de l'emportement de la jeunesse.

Caïus-César, qui dut à une plaisanterie des soldats le surnom de Caligula, va nous offrir un exemple des derniers effets.

Ce jeune prince fut élevé dans les camps et mérita de bonne heure l'attachement des soldats ; il lui donnèrent une grande preuve de celui qu'ils lui portaient, en se calmant par sa seule présence, dans le temps où ils étaient révoltés et prêts à se livrer à tous les excès de la fureur. après la mort d'Auguste. La menace que leur fit Caïus de les abandonner et de se retirer dans une ville voisine, s'ils ne rentraient dans leurs devoirs, suffit pour appaiser la sédition.

Caligula accompagna son père dans son expédition en Syrie, il demeura ensuite chez sa mère ; et quand elle fut exilée, il resta auprès de Livie, son aïeule ; et à sa mort, quoiqu'il n'eut pas encore la robe virile, il prononça son oraison funèbre dans la tribune aux harangues.

Tibère l'appela près de lui quand il eut atteint l'âge de vingt ans. Ce fut dans la solitude de Caprée que le jeune prince, confiné dans la cour du tyran, environné de surveillans, dut se faire une étude de dissimuler ses pensées. Il eut l'adresse d'y parvenir, et sa complaisance pour son aïeul et ses courtisans était si grande, qu'on a dit : *Qu'il n'y eut jamais un meilleur valet ni un plus méchant maître.*

Que pouvait-on attendre d'un jeune prince familiarisé avec l'exemple de tous les vices? Il eût fallu que Caligula portât en lui le germe de toutes les vertus qu'on admira dans son père, qu'elles eussent déjà été développées, pour que l'empire du mauvais exemple ne lui fît pas d'impression, ou plutôt qu'en concevant une juste horreur, il s'appliquât à en fuir jusqu'à l'apparence. Mais malheureusement Caligula montra au contraire, dès sa jeunesse, une fougue de caractère qu'il ne pouvait modérer, et qui finit par l'entraîner vers l'infâmie et la férocité. Le théâtre, le chant et la danse formaient ses seules études, et Tibère, loin de lui donner de sages conseils, tolérait ses désordres, et peut-être même les excitait. Il n'avait pas tardé à lire dans l'ame

de Caligula, et il disait quelquefois : *La vie de Caïus deviendra un fléau pour lui-même et pour tout ce qui l'environne; je nourris un serpent pour Rome, et un nouveau Phaëton pour l'Univers.*

Les sombres défiances de Tibère ayant rendu sa cour déserte, et fait périr deux de ses héritiers légitimes, Caïus, qui dissimulait avec un art singulier les malheurs de sa maison et les craintes qu'il pouvait ressentir pour lui-même, se laissa flatter de l'espérance de succéder au vieux Tibère, et veuf de Junia, qu'il avait épousée étant encore très-jeune, il fit sa cour à Nevia, femme de Macron, commandant des cohortes prétoriennes, et s'engagea de l'épouser s'il parvenait à l'empire.

Nevia passe pour avoir intéressé son mari à faire réussir les prétentions de son amant, et on prétend qu'avec son secours il empoisonna Tibère.

Mais si ce dernier fait est incertain, il ne l'est pas que le commandant de la garde prétorienne contribua à faire préférer Caïus au fils de Drusus pour le gouvernement de l'empire : ce prince monta d'ailleurs sur le trône au gré du peuple romain, qui adorait en lui la mémoire de Germanicus, cher aux ci-

toyens et plus encore aux soldats ; Caligula s'entendit donner dès le premier moment de son avénement, les titres consacrés par le respect, et ceux plus flatteurs qui sont prodigués par l'amour.

On annulla une partie du testament de Tibère, qui donnait à Caligula un collègue, et on lui déféra dans toute son étendue la puissance suprême. Heureux s'il n'en eût usé que pour le bien! s'il se fût montré digne du vif attachement qu'on lui témoigna, du dévouement qui fut poussé si loin, que le jeune souverain étant tombé malade les premiers jours de son règne, on vit la multitude faire la garde autour de son palais, et quelques citoyens s'offrirent à combattre comme gladiateurs, pour fléchir les dieux et sauver leur prince ; il y en eut même qui firent afficher qu'ils étaient prêts à se dévouer pour lui. A la bienveillance des citoyens se joignit celle des étrangers ; Artaban, roi des Parthes, qui avait toujours haï et méprisé Tibère, rechercha de lui-même son successeur, et adora les aigles romaines et les images des Césars.

Caligula parut d'abord s'attacher à mériter ces tributs si flatteurs ; il doubla ses droits à l'amour et à la reconnais-

sance publique, par son empressement à aller lui-même recueillir les cendres de la famille de Germanicus. Après avoir fait célébrer les funérailles de Tibère, il se mit en mer au milieu d'une tempête et entra, avec respect, dans le monument où reposaient les cendres de sa mère et de ses frères, les mit dans une urne et les transporta à Ostie, où il fit élever un superbe monument. Il institua des sacrifices annuels en l'honneur des mânes de sa mère et de ses frères. Il établit des jeux du Cirque en l'honneur d'Agrippine, et voulut que, pendant la cérémonie, sa statue fut portée sur un char comme celle des dieux. Il donna au mois de septembre le nom de Germanicus, et obtint un sénatus-consulte qui déféra à Antonia, son aïeule, tous les honneurs qu'on avait autrefois accordés à Livie.

A ces preuves de son respect et de sa piété filiale et paternelle, Caligula ajouta de grandes marques de considération et d'attachement pour toutes les personnes de sa famille. Il prit pour collègue au consulat, Claude son oncle, qui n'était encore que chevalier romain. Le jour que Tibère, son frère d'adoption, prit la robe virile, il l'adopta pour fils et le

nomma prince de la jeunesse. Il voulut que les noms de ses sœurs fussent placés avec les siens dans les sermens, et qu'on mît à la tête des édits consulaires : *Pour la prospérité de Caïus et de ses sœurs.*

Pour gagner encore plus la faveur populaire, ce prince rappela les exilés et fit grâce à tous les criminels qui, sous le règne précédent, avaient encouru la disgrâce de Tibère. Il fit aussi quelques sages institutions et rendit aux magistrats, par ses lois, le libre usage de leur juridiction.

Il donna encore une preuve de sa prudence dans la revue qu'il fit des chevaliers, avec une sévérité mêlée d'indulgence; et quoique le tèstament de Tibère eût été annulé, il en paya les legs avec fidélité, et en fit de même de ceux de Livie, que son prédécesseur avait supprimés.

Il dédommagea, de plus, plusieurs particuliers des pertes que leur avaient causés quelques incendies, rétablit quelques princes dans leurs états, et leur fit restituer tout le revenu dont Tibère les avait dépouillés. C'est ainsi qu'il fit rendre à Antiochus, roi de Commagène, cent millions de sesterces que l'empire

lui avait confisqués. Attentif à récompenser tous les grands exemples de vertu, il fit donner une très-forte somme, quatre-vingt mille sesterces, à une femme affranchie, qui avait souffert les tortures les plus cruelles sans rien révéler qui put nuire à son patron. Une telle générosité, tant de belles actions attirèrent à ce prince de justes hommages ; on lui décerna, entre autres honneurs, un buste d'or, et il fut réglé que tous les ans le collége des prêtres le porterait en pompe au Capitole, suivi du sénat et d'un chœur de jeunes gens distingués de l'un et de l'autre sexe, qui chanteraient des hymnes à la louange du plus vertueux des Césars.

Quel dommage, ma chère Aline, que la suite de la conduite de Caligula n'ait point répondu à de si beaux commencemens ! qu'il est fâcheux que des actes de démence et des sacriléges, soient venus déshonorer un règne qui avait donné d'abord de si douces espérances. Parmi les fêtes brillantes, les combats de gladiateurs, les spectacles de tout genre que donna le jeune empereur pour célébrer son avénement, on avait pu remarquer quelques traits d'une folie fastueuse, tels que ses déguisemens bi-

zarres, et le pont qu'il fit construire sur la mer, pour réunir le port de Baïes et les digues de Pouzzolle. On croit que cette fantaisie, un peu coûteuse, lui fut inspirée par le désir d'imiter Xercès, et de donner aux peuples, qu'il se proposait de subjuguer, une grande idée de sa puissance par ce monument extraordinaire; mais quel qu'en fût le motif, il étonna et rien de plus. Le temple d'Auguste que Caligula conduisit à sa perfection, ainsi que le théâtre de Pompée, l'aqueduc de Tibur qu'il fit commencer et d'autres monumens dignes de mémoire, n'eussent pu inspirer que l'admiration, si la vanité ridicule de Caligula ne l'eût porté à s'ériger en Dieu.

Il poussa cette prétention jusqu'à faire apporter de Grèce toutes les statues des dieux qu'on y adorait, et en particulier celle de Jupiter-Olympien; il leur fit ôter la tête et y substitua la sienne.

Il se fit ériger un temple et érigea en son honneur un collége de prêtres et des sacrifices. Pour faire leur cour à l'empereur, les plus riches des courtisans achetaient à grand prix les nouvelles dignités sacerdotales: leurs basses adulations redoublèrent la folie de Cali-

gula ; on le vit entrer au Capitole dans le temple de Jupiter, lui parler à l'oreille, feindre de disputer avec lui, et le menacer de le renvoyer en Grèce. Il finit par prétendre que le dieu lui avait cédé la place, ou plutôt l'avait lui-même prié de venir habiter avec lui. Alors il joignit son palais au Capitole, et persuadé qu'il était un second Jupiter, Caïus ne voulut plus qu'on le crût petit-fils d'Agrippa, et bientôt il diffama ses ancêtres, pour se faire descendre des dieux.

Il ne conserva pas long-temps sa vénération pour son aïeule Antonia : après l'avoir tant honorée, il l'accabla de mépris et la fit mourir de chagrin.

Tibérius-Gémellus son frère était dans la plus grande sécurité, lorsqu'il lui envoya tout à coup un tribun militaire, qui le contraignit de se donner la mort.

Caligula força encore Silanus son beau-père à se couper la gorge avec un rasoir, et il prit pour ce double attentat les prétextes les plus frivoles.

Ces meurtres furent le prélude des cruautés de ce monstre, qui étendit ses fureurs sur toutes les classes de la société. Dès sa jeunesse, et même son enfance, il avait paru prendre plaisir à

assister au supplice des criminels ; et lorsqu'il donna l'essor à sa férocité, il la poussa au point de faire ouvrir les prisons, ranger dans une galerie tous les prisonniers, et sans s'informer de la qualité de leurs crimes, s'apercevant que deux d'entr'eux étaient chauves, il ordonna que d'un chauve à l'autre tous fussent livrés aux bêtes féroces. Ce barbare se plaisant à voir dévorer ces malheureux, eut encore l'atrocité de forcer les citoyens qui, dans le temps de sa maladie, s'étaient offerts de se dévouer pour lui, d'acquitter leur vœu. L'un fut obligé de combattre dans l'arêne avec les gladiateurs, et l'autre, qui était un courtisan, balançant à remplir son vœu, fut ceint de bandelettes par ordre de l'empereur, couronné de verveine comme une victime ; il fut livré aux enfans, promené dans les rues de Rome, et précipité du haut d'une terrasse.

Par de tels traits vous pouvez juger du reste, ma chère Aline ; toute la suite de ce règne ne fut plus qu'un tissu d'horreurs et de monstruosités. Le rang ne mettait point à l'abri des fureurs de Caligula ; il y eut des citoyens distingués qu'il défigura d'une manière ignominieuse, et qu'il condamna ensuite aux

mines ou aux réparations des grands chemins. D'autres furent renfermés dans des cages étroites, et quelques-uns furent sciés par le milieu du corps.

Les plus légers prétextes suffisaient pour être condamnés à ces affreux tourmens, ne fut-ce que le soupçon d'avoir critiqué son spectacle. Il contraignait les pères et les mères d'assister au supplice de leurs enfans, et ce monstre n'admettait aucun motif d'excuse.

Les mœurs de Caligula furent aussi dépravées que celles de son prédécesseur ; il donna dans tous les genres d'excès, et sa mémoire mérita d'être en horreur sous tous les rapports. Barbare même dans ses amours, il disait de la femme qu'il paraissait aimer : *Une si belle tête sera abattue quand je le voudrai.* Etonné lui-même de sa constance pour Césonia, il répétait de temps en temps *qu'il voulait appliquer cette femme à la question pour savoir d'elle ce qui la rendait si aimable.*

Sa prodigalité, ses dépenses insensées, dissipèrent en six mois le trésor amassé par Tibère ; et pour y suppléer, il eut recours à toutes sortes de rapines et fit couler des ruisseaux de sang. De dix en dix jours, il signait des sentences

de mort. Un jour qu'il venait d'envelopper quarante personnes, accusées de crimes différens, dans la même sentence, il fut réveiller Césonia pour lui compter ce bel exploit, et se vanter de la somme immense qu'il venait de gagner pendant qu'elle faisait sa méridienne.

Sa passion pour accumuler de l'or parvint enfin à un tel degré de délire, qu'on le voyait souvent marcher pieds nus sur des monceaux d'or, et quelquefois même il s'y roulait avec emportement.

Mais c'est trop long-temps nous arrêter sur ce frénétique cruel, qui n'eut pas même le mérite d'être guerrier; car son expédition des Gaules, dont il fit tant de bruit, se réduisit à ramasser des coquillages sur le bord de la mer, et ses prétendus triomphes ne furent que des fanfaronnades.

Son odieuse tyrannie finit par révolter tous les esprits. Après trois ans et dix mois d'un règne de sang, Caligula fut poignardé par Cassius Chéreus, son capitaine des gardes.

On doit lui savoir gré d'avoir délivré la terre d'un tel monstre, s'il est vrai, comme on l'assure, que ce tyran se proposait de couronner ses attentats par d'autres plus affreux encore, qu'il vou-

lait faire massacrer les citoyens les plus distingués de l'empire, et en transporter le siége à Alexandrie.

Il est difficile de calculer jusqu'où sa frénésie se serait portée s'il eût vécu plus long-temps; et la liste énorme des noms des personnes qui devaient être les victimes de sa fureur, ainsi que le coffre rempli des diverses sortes de poisons, qu'on trouva après lui, et que son successeur fit jeter dans la mer, rend probable ce qu'on a publié de ses intentions.

La seule excuse que donnent les historiens aux cruautés de Caligula, sont les accès de démence auquel il était sujet. Dès son enfance, il avait été atteint d'attaques d'épilepsie, qui finirent apparemment par déranger ses organes. Il s'apercevait lui-même du dérangement de son esprit, et l'on prétend qu'il songea plus d'une fois à choisir une retraite pour rétablir le désordre de son cerveau.

Il eût été à désirer qu'il l'eût fait, et que confiant sa puissance en des mains sages et prudentes, il n'eût repris les rênes de son empire que pour répondre à l'espoir qu'il avait donné en montant sur le trône; ses peuples eussent été

moins malheureux, et son nom eût passé à la postérité sous des rapports plus favorables.

S'il en était ainsi, il me serait plus doux de le peindre; et en présentant à mon Aline le tableau de ce règne, je ne gémirai point d'être forcée à lui offrir des traits aussi révoltans pour l'humanité, et de devoir par prudence lui taire une partie des actions de ce monstre qui ne méritait pas de voir le jour.

LETTRE III.

Règnes de Claude, de Néron et de Galba.

Au féroce Caligula succéda Claude, son oncle, surnommé l'*Imbécille*. Ce prince, frère de Germanicus, petit-fils de Livie, et fils de Drusus, avait été tourmenté dès sa plus tendre jeunesse de maladies cruelles et opiniâtres qui énervèrent également son corps et son esprit, et le rendirent si stupide, qu'il se trouva incapable d'exercer aucun emploi public ou particulier : long-temps même après être sorti de tutelle, on le laissa sous la dépendance d'un gouverneur.

Son imbécillité lui fut une sauvegarde sous le règne de Tibère, et vous avez vu, ma chère Aline, qu'à l'avénement de Caligula, il s'associa son oncle au consulat, pour se concilier, par toutes sortes de voies, la bienveillance universelle.

Le faible Claude, qui avait vainement

sollicité les honneurs de la magistrature sous le règne précédent, ne tarda pas à être le jouet du nouvel empereur, qui l'exposa à toutes sortes d'affronts. S'il se rendait un peu tard au souper de son neveu, on souffrait avec peine qu'il se mit à table, et on lui faisait faire tout le tour du salon avant de lui accorder une place. Lorsqu'il s'endormait après le repas, ce qui lui était fort ordinaire, on lui lançait des noyaux d'olives ou de dattes pour le réveiller; quelquefois même des bouffons lui donnaient des férules par ordre de Caligula.

Dans la suite, il courut des dangers pour sa vie, et n'évita la mort, par le plus grand des bonheurs, que pour être placé sur le trône par un événement extraordinaire. La liberté avec laquelle on avait coutume d'en user avec Claude, avait porté les assassins de Caligula à le faire sortir de l'appartement, sous prétexte que l'empereur voulait reposer. Retiré dans une salle peu éloignée, Claude entendit les cris de son neveu qu'on assassinait : saisi de frayeur, tremblant pour lui-même, il se cacha derrière une portière. Un soldat aperçut les extrémités de ses pieds; et levant la

portière, il découvrit le prince qui se jeta à genoux et demanda grâce, croyant qu'on voulait le faire mourir. Mais au contraire, ce soldat le salua du titre d'empereur, et le conduisit auprès de ses camarades. Ils étaient encore incertains qui ils élèveraient à l'empire ; et se laissant entraîner par le zèle du conducteur de Claude, ils se décidèrent pour ce prince, qu'on plaça alors sur une litière : il fut conduit au camp, et le lendemain proclamé empereur.

Ce prince était encore si saisi lorsqu'on le transporta au camp, qu'en voyant son air triste et consterné, ceux qui se rencontrèrent sur son passage imaginèrent qu'on le conduisait au supplice et pleurèrent sur son sort.

Lui-même avait moins d'espoir que de craintes, car les consuls, à la tête du sénat et des cohortes de la ville, s'étaient saisis de la place publique et du Capitole, déterminés à rétablir la forme républicaine de l'ancien gouvernement. Un tribun du peuple vint même au camp ordonner à Claude de se rendre au sénat pour donner son avis sur les intérêts présens de l'état ; il répondit qu'il était retenu par force et par nécessité. Le prince fut instruit quelques heures après

que le sénat mollissait et que la multitude demandait un empereur et désignait l'oncle de Caligula; il permit alors aux prétoriens qui l'environnaient, de lui prêter le serment de fidélité, et leur promit *quinze mille sesterces par tête :* ainsi il fut le premier empereur qui acheta à prix d'argent la fidélité des soldats.

La garde prétorienne fit la loi au sénat; il s'empressa de confirmer l'élection de Claude, qui, malgré la faiblesse de son esprit, fit d'abord chérir son empire par sa modération, sa déférence pour le sénat et son respect pour la justice.

Les Romains respiraient sous son règne; on achevait les édifices publics commencés sous ses prédécesseurs; et Claude s'acquit même quelque gloire dans son expédition de la Grande-Bretagne, où il fit rentrer dans le devoir quelques provinces révoltées. Fier de ce succès, il rentra dans Rome après six mois d'absence, et jouit des honneurs du triomphe avec le faste le plus imposant.

Messaline, épouse de Claude, figura dans cette cérémonie; elle suivit dans son char celui du triomphateur, aussi

bien que les généraux qui avaient mérité de semblables distinctions.

Tout imbécille qu'était Claude, il eût pu rendre son peuple heureux, s'il eût été bien entouré, ou si le ciel lui eût donné une épouse sage et prudente, capable de gouverner pour lui et de faire respecter son autorité. Mais malheureux en femmes, ce prince fut marié plusieurs fois, et toujours il le fut peu convenablement pour son bonheur. Des raisons politiques le forcèrent de répudier Emilia, sa première épouse; il se divorça de Plantia et de Pétina pour des crimes qui leur furent imputés; et la fameuse Messaline, qu'il épousa ensuite, le flétrit par son libertinage. Cette femme, l'horreur de son sexe, poussa l'impudence jusqu'à célébrer ses noces avec Silius du vivant de Claude, qui, fermant les yeux jusqu'alors sur son inconduite, ne fut éclairé qu'en apprenant les circonstances de cet inconcevable mariage, qu'on célébra publiquement : la dot même fut consignée entre les mains des auspices. Ce dernier trait souleva Claude. Craignant qu'une épouse si hardie n'en vînt jusqu'à le faire mourir, pour régner avec Silius, il prononça la sentence de mort de Messaline, qui fut exécutée dans sa maison

de plaisance, ou plutôt dans les jardins de Lucullus, où elle s'était retirée.

Le jour de son supplice, Claude déclara hautement que, puisqu'il était si malheureux dans ses mariages, il se proposait de rester dans le célibat. Mais les charmes, ou l'adresse d'Agrippine sa nièce, le firent bientôt changer de résolution. Jalouse de régner, voulant usurper le rang suprême, la fille de Germanicus feignit une si grande passion pour son oncle, que Claude en fut la dupe; et bientôt véritablement épris de sa belle et adroite nièce, il en fit sa cinquième épouse.

Fait pour être gouverné, ce prince fut dans la dépendance de ses femmes et de ses affranchis; et c'est moins à lui qu'à leurs mauvais conseils qu'il faut s'en prendre des vexations qui se firent sous son règne. Claude fut esclave sur le trône; il fut constamment le jouet et l'instrument des passions des autres. Il se commit des cruautés sous son nom; mais celles même qu'il autorisa, par crainte ou par faiblesse, furent tellement en lui l'effet de l'emportement du moment, et il en conservait si peu de mémoire, qu'il lui arriva souvent de s'étonner de ne pas voir ceux qui, par son ordre, avaient

été exécutés quelques jours avant. Ne se rappelant nullement d'avoir signé leur sentence, il envoyait chez eux, et quelquefois leur écrivait lui-même avec instance de venir le voir.

Jugez par de tels traits, ma chère Aline, combien il eût été facile de tirer parti de sa bonté d'ame, et même de la faiblesse de ses organes, pour lui faire rétracter les arrêts qu'il prononçait dans un moment de colère! Mais, au contraire, ce prince était environné de gens qui se plaisaient à exciter sa fureur contre leurs ennemis, qu'ils lui persuadaient être les siens; et les anciens courtisans de Caligula surent entraîner Claude à quelques-uns des excès qu'on reproche avec justice à son prédécesseur.

On a bien raison de dire que Dieu donne aux peuples, dans sa colère, des princes faibles et impuissans par eux-mêmes. De tels monarques sont quelquefois plus dangereux que les tyrans mêmes, parce que ceux-ci n'agissent que d'après leur unique volonté, au lieu que les autres obéissent aux passions haineuses de leurs favoris, et leur laissent un empire dont les malheureux sujets sont toujours victimes.

Claude lui-même fut celle d'Agrippine. Cette nièce ambitieuse qui, veuve à vingt-trois ans, et mère de Néron, qu'elle avait eu de Domitius-Ahenobardus, son premier mari, ne s'était remariée à un vieillard imbécille, que pour régner et faire ensuite régner son fils. Cette dernière entreprise paraissait difficile. Claude avait un fils, l'intéressant Britanuicus, fils de l'infâme Messaline, qui n'avait hérité de sa mère que ses charmes et ses grâces. Il avait des droits au trône et à la tendresse d'un père; mais l'adroite Agrippine sut l'écarter, parvint à faire adopter Néron, et à porter l'empereur à le désigner son successeur. Ces deux points obtenus, Claude, moins caressé, moins ménagé par son épouse, parut se repentir du tort qu'il avait fait à Britannicus. On prévint la réparation de son injustice envers son fils en l'empoisonnant.

Quelques auteurs prétendent que ce fut Agrippine qui prépara le poison et le présenta elle-même à l'empereur dans un plat de champignons, nourriture dont il était fort avide. On n'est point tout-à-fait d'accord sur les circonstances de sa mort; mais il paraît qu'on la cacha quelques jours, jusqu'à ce que tout fût

préparé, pour que le couronnement de Néron se fît sans obstacle.

On a chargé la mémoire d'Agrippine de tant d'autres crimes, que celui de l'empoisonnement de Claude n'étonne presque pas. Ce prince mourut l'an 54 de l'ère chrétienne, après treize ans de règne. Il était alors âgé de soixante-quatre ans.

Néron, ce monstre de cruautés, n'avait pas encore dix-huit ans lorsqu'il fut proclamé empereur; les grâces de la jeunesse brillaient par conséquent en lui; il avait reçu la plus belle éducation : sa mère lui avait donné pour précepteur le célèbre Sénèque, et pour gouverneur l'austère Burrhus.

Ces deux hommes estimables ne purent, malgré tous leurs soins, corriger le mauvais naturel de Néron. Fils d'un père cruel, d'un mauvais citoyen, il avait reçu le germe de tous les vices. L'éducation ne put lui donner des vertus; elle ne lui apprit qu'à modérer quelque temps ses passions.

Les cinq premières années de son règne il se laissa conduire; il écouta les conseils de ses sages instituteurs, et donna des espérances qu'il ne réalisa point.

Paraissant d'abord pénétré de reconnaissance pour sa mère, il lui laissait la plus grande autorité, et se plaisait à se montrer avec elle en public, et à l'honorer en toute occasion. Il annonça la louable intention de gouverner suivant le système d'Auguste ; il diminua ou même supprima les impôts onéreux, fit des générosités au peuple, accorda des pensions aux sénateurs peu fortunés, parut s'attacher à se signaler par son affabilité et sa douceur, en même temps que par sa bienfaisance : on crut même voir en lui des preuves de bonté et de sensibilité. Un jour qu'on lui présentait un arrêt de mort à signer : « Je voudrais, « dit-il, ne pas savoir écrire ». Un autre jour, le sénat, lui rendant grâce de sa justice, le félicitant de son heureuse administration, il dit modestement : « Je « tâcherai de mériter toujours vos suf- « frages ».

Ce prince était doué d'une mémoire si heureuse, qu'il saluait par leur nom tous les ordres de l'état, et adressait des paroles gracieuses à chacun des membres. Il permettait à la multitude d'assister à ses exercices, et prononçait volontiers en public des morceaux de déclamation ; son talent pour déclamer

devint même par la suite un goût trop dominant, puisqu'on le vit réciter des poëmes, non-seulement dans son palais, mais sur le théâtre, où il se faisait applaudir comme un acteur, au mépris de la dignité impériale.

Cet oubli de son rang n'eût été qu'un ridicule qu'on lui eût facilement pardonné, s'il n'eût mêlé de la cruauté jusque dans ses amusemens puérils; mais avant de vous entretenir des excès où sa vanité l'emporta, il faut que je vous dise quelque chose des fêtes qui eurent lieu à son avénement.

La pompe et la variété des spectacles qu'il donna en cette occasion dût être d'autant plus agréable au peuple, que, pendant toute la durée des fêtes, il fit jeter à la multitude une quantité prodigieuse de billets de lotterie, il y en eut jusqu'à mille en un jour, et quelques-uns des lots furent fort importans. Les uns consistaient en oiseaux rares, en portions de blé, étoffes précieuses, or, argent, bijoux, tableaux, esclaves, chevaux ; et dans les derniers jours on en vint jusqu'à donner des navires, des maisons et des terres.

Une telle prodigalité devait sans doute le rendre cher à ceux qui étaient favo-

risés par le sort ; mais pour les spectateurs bénévoles, les amateurs des spectacles brillans et fastueux, l'entrée magnifique de Tiridate à Rome dût avoir des charmes encore plus flatteurs. Ce roi d'Arménie, que des promesses séduisantes firent consentir à venir se donner en spectacle, et faire des soumissions indignes d'un monarque, vint recevoir de la main de Néron le diadème qu'il avait mis au pied de la statue de cet empereur. Vêtu de la robe de triomphateur, environné de drapeaux et d'aigles romaines, Néron assis dans la tribune aux harangues sur la chaise curule, dans toute la pompe dont il s'entoura pour cette cérémonie d'éclat, me paraît avoir l'air d'un véritable acteur, dont le rôle eut, selon moi, moins de noblesse que celui de Corbulon, son général, dont les armes victorieuses avaient soumis l'Arménie aux Romains. L'empereur eût eu plus de gloire à rendre la couronne à Tiridate, s'il ne la lui avait point fait acheter par une cérémonie humiliante ; l'apprêt qu'il mit à son apparente générosité, lui en ôta tout le mérite.

Mais à l'époque où Néron donnait à ses sujets, même à l'univers, le spectacle imposant dont je viens de vous parler, il

n'était plus ce jeune empereur dont les heureux commencemens promettaient un règne prospère, déjà il s'était souillé par des crimes atroces.

Des deux affranchis qui avaient gouverné Claude, Narcisse et Pallas, le premier était resté attaché aux intérêts de Britannicus; et comme il veillait sur les jours de ce jeune prince, on commença par se défaire de ce surveillant fidèle, qu'Agrippine força à se donner la mort.

Peu après Néron fit périr l'aimable Britannicus, qui, ayant résisté à une première dose de poison, reçut de la main de son frère, ou du moins à sa table même, dans les alimens qui lui furent présentés, un poison si actif, que l'infortuné tomba mort sur-le-champ. L'odieux Néron, déjà familiarisé avec le crime, ne laissa échapper aucun mouvement de remords; il contempla tranquillement sa victime, et dit avec le plus grand sang-froid, que ce n'était qu'une attaque d'épilepsie, maladie à laquelle Britannicus était sujet.

Après ce trait affreux, on est moins étonné de voir ce monstre pousser la barbarie jusqu'à immoler sa mère même. Quelques auteurs ont prétendu qu'Agrippine contribua par ses conseils au

meurtre de Britannicus; d'autres l'en justifient et disent au contraire qu'elle accabla Néron de reproches, et lui annonça que ce crime lui serait funeste. Ce qui paraît constant, c'est que ce fut vers le temps de la mort de Britannicus qu'on vit diminuer le crédit d'Agrippine; Néron ne tarda pas à lui retirer ses gardes et à la priver de la puissance qu'il lui avait confiée.

Il était dit-on blessé de la vigilance de sa mère et de ses remontrances continuelles. Sa passion pour une vile affranchie, pour Acté, qu'on prétend qu'il fut sur le point d'épouser lorsqu'il songea à répudier Octavie, sœur de Britannicus, fut sans doute l'objet qui mit du froid entre la mère et le fils. Le violent amour qu'il eut ensuite pour Poppée, qu'il ne tarda pas à faire succéder à la vertueuse Octavie, acheva de faire perdre à Agrippine tout son crédit; bientôt elle se vit chassée du palais impérial, et Néron se plut à l'accabler de chagrins. Il lui suscita des procès odieux; aposta des gens pour troubler son repos par des railleries piquantes et des injures. Les reproches, les menaces, les emportemens d'Agrippine outragée, finirent par effrayer tellement son cou-

pable fils, qu'il résolut de la faire mourir. Il eut, dit-on, trois fois recours au poison, mais sans succès, parce qu'elle était munie de préservatifs; alors ce monstre affreux lui tendit les piéges les plus perfides. Echappée à celui d'un plafond qui devait s'écrouler sur elle, Agrippine se vit en danger de périr sur mer par le moyen d'un vaisseau, dont les pièces préparées à cet effet, devaient se désunir lorsqu'elle serait éloignée du rivage. Pour parvenir à l'exécution de ce dernier dessein, Néron feint de vouloir se réconcilier avec sa mère, qui en marquait le plus grand désir; il l'invite à se rendre à Baïes pour y célébrer avec lui les fêtes de Minerve. Elle y vient avec confiance, reçoit de son fils de trompeuses caresses. Ce monstre la reconduit lui-même jusqu'au rivage, l'embarque sur le vaisseau préparé pour sa mort. Suivant son intention, il s'ouvre au milieu des eaux; mais par le plus grand bonheur, Agrippine échappe au péril en se sauvant à la nage. Néron, désespéré de ce mauvais succès, se venge en répandant le bruit que l'affranchi, que sa mère lui envoie pour lui apprendre qu'elle est échappée au danger, a voulu l'assassiner. Un poi-

gnard jeté près de lui sert de prétexte pour arrêter et faire enchaîner le fidèle serviteur d'Agrippine, et en même temps Néron ordonne le meurtre de sa mère, qu'il prétend avoir suborné des conjurés contre lui.

C'est ainsi que ce monstre odieux se défait d'une mère qui sacrifia tout pour le faire régner, et qui n'eut long-temps que de trop grandes complaisances pour ses vices. Ce qui révolte encore plus que le crime de Néron, c'est la bassesse du sénat, qui porta l'adulation jusqu'à féliciter le tyran d'avoir échappé aux prétendus piéges qu'il disait qu'Agrippine lui avait tendus.

Le croiriez-vous, ma chère Aline? On fit, au milieu du sénat, l'apologie de ce parricide; ce fut Sénèque, le philosophe Sénèque, qui la prononça et même complimenta Néron à ce sujet. Cette lâcheté indigne m'empêche de plaindre autant ce grand homme, qui bientôt fut lui-même victime de la barbarie de Néron.

Au surplus, malgré les applaudissemens du sénat, du peuple romain et des prétoriens, Néron trouva dans sa propre conscience la punition de son forfait; il ne put échapper aux remords

vengeurs qui le vinrent tourmenter après la mort de sa mère, et il avoua plusieurs fois que l'ombre d'Agrippine lui apparaissait pour lui reprocher son crime. Mais les terreurs qu'il ressentit ne suffirent point pour arrêter le cours de sa férocité. Burrhus, son gouverneur; Octavie, sa femme; Sénèque, son précepteur, et Poppée même, cette Poppée qu'il aima si passionnément! fut l'une des victimes de sa brutalité. Il la tua d'un coup de pied dans le ventre, lorsqu'elle était enceinte de son second enfant. Après de tels excès, on ne peut être surpris de toutes les autres cruautés de Néron; puisque tous ceux qui lui furent attachés éprouvèrent successivement sa barbarie, on ne peut s'étonner de voir sa tyrannie s'étendre sur les étrangers. Ils ne furent pas plus ménagés que sa famille; tout fléchit, tout trembla sous ses coups : le sénat en masse fut lui-même menacé. Il résolut d'exterminer la noblesse de Rome, et s'abandonna d'autant plus volontiers à ce projet, que la découverte de deux conspirations, où quelques grands avaient pris part, semblait lui offrir un prétexte légitime. Sa vengeance s'étendit jusque sur les enfans des condamnés;

tous furent bannis de Rome ou périrent par la faim, et quelques-uns par le poison.

Depuis cette époque fatale, il ne garda plus de règle ni de mesure dans ses assassinats; tout prétexte lui était légitime, et son caprice seul décidait. La faveur qu'il accordait quelquefois était de laisser aux condamnés le choix de leur mort, et de leur accorder une heure pour se préparer et se décider; s'ils tardaient trop, il leur envoyait ses médecins pour les *traiter*, c'est-à-dire pour leur ouvrir les veines.

Ce tyran, dont les jeux même portaient l'empreinte de sa cruauté, dont la passion effrénée pour la musique, la fureur pour les jeux du cirque, pour les spectacles enfin et les représentations de tout genre, était poussée si loin, que quand il chantait ou déclamait, il n'était permis à personne, même sous les prétextes les plus légitimes, de sortir du théâtre, dût-on y étouffer; et l'on vit des femmes accoucher au spectacle. On vit aussi quelques personnes, si excédées de l'ennui d'écouter et de louer l'empereur, que voyant les portes fermées, elles se laissèrent couler le long du mur et feignirent d'être tombées pour parvenir à s'échapper.

Il renouvela dans son voyage de Grèce les scènes qu'il avait données à Rome ; il fut disputer le prix à tous les jeux, et mit la plus grande importance à ses triomphes en ce genre. En vain on lui mandait que sa présence était nécessaire à Rome ; il ne voulut point y revenir qu'il n'eut parcouru toute la Grèce, qu'il n'eut été vainqueur à tous les jeux, et rentra dans sa capitale en triomphateur, chargé des couronnes qu'il avait été disputer aux athlètes, aux musiciens et aux conducteurs de chars. Plus glorieux, plus ambitieux d'une telle gloire que de faire quelque chose pour l'accroissement de l'empire, jamais ce prince ne s'occupa de ses véritables intérêts ; au contraire, il eut la pensée de tirer l'armée romaine de la Grande-Bretagne, et ne fut arrêté que par le respect pour la mémoire de son père qui s'était couvert de gloire dans cette île ; il se contenta de réduire en province romaine le royaume de Pont, de l'agrément de Polémon qui le gouvernait, et celui des Alpes après la mort de Cotys.

Il s'occupa de l'embellissement de Rome ; il voulut que la ville entière fut rebâtie sur un nouveau plan ; mais, par quel odieux moyen il fit disparaître

les anciens édifices dont le mauvais goût le choquait? Hélas! ce fut en embrasant cette capitale du monde. Il fit mettre le feu aux quatre coins de la ville, et considéra les progrès de l'incendie du haut de la tour de Mécène. Il ne pouvait se lasser, disait-il, d'admirer la beauté des flammes; et, prenant son habit de théâtre, il se mit à chanter le poëme de l'embrasement de Troie.

Ce monstre, qui jouissait délicieusement du désastre de sa patrie, des larmes et des cris des malheureux incendiés, ne méritait point de survivre à cet affreux moment; cependant il survécut à l'indignation qu'il dut exciter, et fit élever son *fameux palais d'or*, qui avait l'air d'une ville entière, sur les ruines des édifices qu'il avait fait détruire. Il exigea des contributions dans tout l'empire pour le rétablissement de Rome, et ruina ainsi la capitale et les provinces.

A une tyrannie si atroce se joignirent des fléaux auxquels Néron n'eut point de part: une peste affreuse, et de grands désastres dans la Grande-Bretagne, où deux villes furent saccagées, une défaite encore plus ignominieuse en Arménie, où les légions passèrent sous le

joug, vint combler les maux qui désolaient l'empire.

Seul auteur de l'incendie de Rome, Néron en accusa les chrétiens; ce fut le prétexte de leur persécution. Ils s'étaient jusqu'alors multipliés dans l'ombre et le silence; Néron les fit connaître en les persécutant, non-seulement dans Rome, mais dans toutes les provinces, et particulièrement dans les Gaules et la Belgique, où les chrétiens s'étaient principalement répandus.

Pendant que, par les ordres du sanguinaire Néron, le sang coulait à flots dans Rome et les provinces, ce prince s'abandonnait aux plus affreuses orgies, et ses débauches devenaient de plus en plus révoltantes.

Après avoir souffert sa tyrannie pendant près de quatorze ans, le monde se lassa d'obéir à un tel monstre : le premier signal de la révolte fut donné en Gaule par Vindex, qui gouvernait alors cette province en qualité de lieutenant de préteur. Ayant levé l'étendard de la révolte, ce propréteur fit proposer l'Empire à Galba, alors proconsul en Espagne, qui prit le titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

La nouvelle en fut à peine apportée

à Rome, que Néron, aussi lâche qu'il avait été cruel, jugeant de l'horreur qu'il devait inspirer par celle qu'il avait méritée, abandonna son palais, erra dans la campagne, ne trouvant, comme il le disait lui-même, ni ami ni ennemi; mais abandonné de tout le monde, et prêt à tomber entre les mains de ceux qui le poursuivaient, il finit par être son propre bourreau; ou plutôt, à l'aide de son secrétaire Epaphrodite, il se perça le sein d'un poignard, et délivra la terre d'un de ses plus grands monstres.

Ce fut l'an 68 de l'ère chrétienne que Néron s'égorgea à l'âge de trente-deux ans. En lui finit la famille de Jules-César, qui n'eut de digne rejeton que le seul Germanicus.

Rome était libre, si elle eût pu, si elle avait su l'être; Galba avait pris un titre modeste, et s'en serait peut-être contenté, si le sénat, allant au-devant de ses fers, ne se fût empressé de le proclamer empereur, en apprenant que les armées s'étaient déclarées pour lui, et que Néron était en fuite. Le même décret qui flétrit et proscrivit Néron, celui qui le déclara ennemi de la patrie, qui le condamna, suivant la rigueur des anciennes lois, à un supplice qu'il n'é-

vita que par une mort volontaire, fut le monument de la gloire et du triomphe de Galba. Il apprit que Rome l'appelait dans son sein, que le sénat courait au-devant de la servitude, et il l'apprit lorsqu'il était presqu'entièrement découragé, et prêt à renoncer à une entreprise dont le succès lui paraissait d'autant plus douteux, qu'il était âgé de soixante-treize ans.

Ceci vous étonnera, sans doute : est-ce à cet âge, direz-vous, est-ce un vieillard, pour ainsi dire sur le bord de sa tombe, qui peut songer à lever l'étendard de la révolte, à allumer la guerre civile ? Il semble en effet que, dans un âge aussi avancé, on doit plus songer au repos qu'aux projets ambitieux ; mais Marius nous a déjà prouvé que l'ambition peut se faire sentir jusque dans la vieillesse ; et tous les auteurs s'accordent à dire que celle de Galba ne se développa qu'avec les circonstances qui la firent naître.

Il est à remarquer, ma chère Aline, que les basses adulations du peuple romain envers le tyran qui l'opprimait, justifièrent, pour ainsi dire, les crimes de Néron. Ce peuple, bas et rampant, servilement asservi à ses caprices, était

incapable d'un effort généreux pour se délivrer de son oppression ; et ce fut dans les Gaules que, comme je vous l'ai déjà dit, tant d'horreurs trouvèrent enfin un vengeur.

Julius-Vindex, qui leva l'étendard de la révolte, était gaulois d'origine, il engagea Galba à se réunir à lui, pour venger le genre humain des attentats de Néron, et le fit par plusieurs motifs : d'abord il avait besoin d'un soutien puissant ; Galba l'était par sa place, par sa réputation de valeur bien établie, et par sa naissance qui était illustre.

Ceux qui croient aux présages ajoutent de plus, que, dès la première enfance de Galba, plusieurs s'étaient réunis pour annoncer sa grandeur future ; mais comme ils ne lui avaient promis l'empire que dans un âge très-avancé, Tibère, et ses successeurs Caligula, Claude, et même Néron, ne s'en étaient point inquiétés; tous trois l'avaient laissé vivre, et il avait été élevé dès sa jeunesse aux premières dignités de l'empire.

Doué d'une noble fierté, il fit toujours sa cour sans bassesse : après avoir exercé la préture, géré le consulat, et s'être distingué dans la Germanie et la Grande-Bretagne, et plus encore en Afrique, il

fut honoré du gouvernement de la province Tarragonaise. Depuis huit ans il gouvernait tranquillement cette province. Lorsqu'il apprit la révolte des Gaules, et que Vindex le sollicita de se joindre à lui, il balança un peu, et quelques auteurs prétendent qu'il ne se rendit aux instances de Vindex, que parce qu'il apprit que Néron l'avait mis au nombre des proscrits, et que ses lieutenans avaient déjà des ordres secrets de le mettre à mort. Si ce fait est vrai, il fut forcé par les circonstances, mais il courut des dangers dès le commencement de la ligue ; il manqua d'être assassiné par les émissaires du tyran. La mort de Vindex, qui survint ensuite, consterna Galba ; il se crut abandonné de tout le monde, et fut, dit-on, sur le point de se percer de son épée ; mais ses espérances furent bientôt relevées : il apprit la mort de Néron et la révolution qui s'était faite en sa faveur. Quittant alors le titre modeste de lieutenant du sénat, pour prendre celui de César, il se mit en route, revêtu d'une cotte d'armes, et résolu de ne quitter l'habit d'un guerrier que lorsqu'il aurait soumis tous ceux qui cherchaient encore à remuer l'empire.

Il remplit son dessein, secondé par le proconsul Virginius, qui commandait les légions de la Germanie, et qui eût pu beaucoup l'embarasser, s'il se fût déclaré contre lui, ou si, voulant agir pour lui-même, il eût profité de la bonne volonté de ses légions, qui étaient prêtes à le proclamer; mais, au contraire, réprimant, rejetant leurs vœux, il les tourna vers Galba, et força les deux armées à le reconnaître.

Othon, le mari de Poppée, qui commandait en Lusitanie, reconnut aussi Galba, et le nouvel empereur s'achemina vers eux, avec ces deux proconsuls, qu'il fut assez imprudent pour amener avec lui.

Le bruit de sa cruauté et de son avarice l'avait précédé dans la capitale; irrité de la lenteur avec laquelle quelques villes d'Espagne et des Gaules s'étaient rangées à son parti, il les avait punies en les chargeant d'impositions odieuses, quelquefois en rasant les murailles, et en ordonnant des exécutions qui répandirent au loin la terreur de son nom.

On était défavorablement prévenu contre Galba, lorsqu'il fit son entrée dans Rome, et on en prit encore une plus mauvaise idée, par la contrainte

dont il usa envers un ancien corps de matelots, que Néron avait fait monter au grade de soldats de marine, et qu'il voulut forcer de retourner à leur premier état : comme ces troupes indignées refusaient d'obéir, il envoya de la cavalerie pour les charger, et les fit décimer. Cette sévérité fut blâmée, ainsi que la faute qu'il fit de casser, par le conseil de ses affranchis, deux cohortes composées de germains, qui furent licenciées, sans qu'on leur donnât en dédommagement aucune récompense.

Galba ne fut point plus généreux envers la garde prétorienne, et répondit à ceux qui lui conseillaient de faire quelques largesses aux troupes : « Je « choisis, je commande les soldats, je « ne les achète pas ».

Cette réponse, sans doute, était noble et fière, mais elle indisposa un corps redoutable qui, depuis qu'il avait porté Claude à l'empire, se croyait en droit de faire les empereurs, ou du moins d'être récompensé par eux.

On criait de toutes parts contre l'avarice de Galba, et on en citait des traits qui ne sont pas bien avérés ; mais l'opinion publique était tellement prononcée à ce sujet, que la première fois que

Galba se montra au spectacle, la multitude lui fit l'application piquante d'un couplet qui commence ainsi : *Voici le vieil avare qui vient de sa métairie.* Quand l'acteur prononça ces vers, le peuple les répéta en chorus, et acheva le couplet, sans nul respect pour la présence de l'empereur.

Galba déploya en général plus de talent pour s'élever à l'empire, que pour s'y maintenir ; cependant, il se conduisit en grand prince, en plus d'une occasion ; mais Rome fut plus choquée de ses vices, qu'empressée de rendre justice à ses vertus ; et la faiblesse qu'il eut de se laisser gouverner par ses favoris, que le peuple appelait ses trois pédagogues, et qui étaient d'assez mauvais citoyens, acheva de lui faire perdre l'estime et la confiance des Romains.

L'armée de Germanie, qui souffrait impatiemment de se voir privée des récompenses qu'elle attendait, après avoir si bien servi l'empereur contre Vindex et les Gaulois, recueillant tous les griefs qui s'élevaient contre Galba, envoya des députés aux prétoriens, pour leur déclarer que cet empereur leur déplaisait, et que c'était à eux à en choisir un autre qui eut le suffrage de toutes les armées.

En apprenant ce soulèvement, Galba s'aperçut qu'il avait perdu toute considération, et il l'attribua moins à sa vieillesse qu'au malheur qu'il avait d'être sans héritier. Il jeta alors les yeux sur Pison, jeune homme d'une naissance distinguée, qu'il avait toujours beaucoup aimé; il crut conjurer le danger qui le menaçait en l'adoptant solennellement. Il le tira de la foule des courtisans, le conduisit au camp des prétoriens; et après avoir harangué ses soldats, il leur présenta Pison comme son fils adoptif, et celui qu'il choisissait pour son successeur; mais il ne fit en cette occasion aucune largesse, et ce fut ce qui facilita à Othon les moyens de le détrôner six jours après.

Othon avait été jusqu'alors l'un des plus grands courtisans de Galba; il se flattait que le choix de son adoption tomberait sur lui, et travaillait depuis quelque temps à s'attacher les chefs des cohortes prétoriennes; plusieurs étaient déjà dans ses intérêts. Lorsqu'il vit toutes ses mesures renversées par l'adoption de Pison, il se livra au désir de la vengeance; et profitant de l'affection que les prétoriens lui portaient, il se fit par eux proclamer empereur, cinq jours après que Pison eût été adopté.

Ses projets furent si secrets, il sut si bien prendre ses mesures, que Galba ne se méfia nullement de ses desseins. Othon vint encore lui faire sa cour le matin du jour même où il devait le détrôner : il le quitta sous prétexte d'affaire, et fut joindre les conjurés qui, rassemblés à la colonne Milliaire, le conduisirent au camp, où il fut salué et proclamé empereur.

Au comble de ses vœux, le perfide Othon se hâta d'envoyer des satellites pour égorger Galba et Pison, qui, étant sans défiance, ne furent pas difficiles à vaincre.

On doit même admirer la grandeur d'ame que montra Galba dans ce fâcheux moment; il apprit en même temps et la révolte du camp et la proclamation d'Othon. Un des envoyés de ce perfide se présente à lui, prétendant avoir tué l'usurpateur. Qui vous en a donné l'ordre? demanda Galba avec noblesse. Au même instant les cavaliers chargés de l'assassiner tombent sur lui, et les siens l'abandonnent. Aux premiers coups que lui portent les assassins, il s'écrie : « Que faites-vous mes amis? N'êtes-vous pas à moi, ne suis-je pas à vous »? Il essaie ensuite de tenter leur cupidité; mais en

vain il leur promet des largesses; ils l'égorgent sans pitié. D'autres auteurs prétendent qu'il tendit la gorge aux conjurés, et les exhorta à le frapper, puisqu'ils le jugeaient digne de mort.

Ce qui paraît bien étrange, c'est qu'aucun des spectateurs de cet attentat ne songea à défendre l'empereur; et que tous les gens de guerre qui étaient alors sur la place publique ne s'émeurent point pour voler à son secours; il n'y eut qu'une cohorte de Germains qui tenta de le secourir; mais ne connaissant point les rues, elle se détourna du chemin, et arriva trop tard pour le sauver. Galba fut massacré auprès du lac de Curtius, après sept mois et neuf jours de règne.

Sa mort précipitée fut au surplus un bonheur pour Rome. Elle épargna des flots de sang que la guerre civile aurait fait couler.

Galba et Pison, son fils adoptif, furent à peu près les seules victimes de cette révolution; mais la concurrence d'Othon et de Vitellius, dont je vous entretiendrai dans ma prochaine lettre, fut plus sanglante et plus funeste pour le malheureux peuple, dont on se disputait la souveraineté.

Hélas! ma chère Aline, nous voici de

nouveau au temps des guerres civiles ; nous allons voir les empereurs ne faire pour ainsi dire que paraître sur la scène, et plusieurs laisseront de cruelles traces de leurs règnes passagers ! Ils doivent rappeler aux peuples les malheurs et les dangers du pouvoir militaire. Ils sont une preuve bien sensible de l'abus des élections faites par les armées, qui, peu d'accord entr'elles, élevaient des maîtres différens, et donnaient plusieurs tyrans au lieu d'un.

LETTRE IV.

Othon et Vitellius.

PENDANT qu'Othon, victorieux de Galba, se rendait au sénat, et s'efforçant d'atténuer l'ingratitude et la perfidie de ses procédés, racontait qu'il avait été forcé par les prétoriens de se revêtir de la dignité impériale; et que prenant l'engagement de gouverner à la satisfaction de tout le monde, il recevait les hommages du sénat et les éloges de la multitude, une autre révolution se faisait en Germanie.

Les légions de ce pays, piquées de ne pas recevoir de réponse à la demande qu'elles avaient faite au sénat, aux prétoriens, et même au peuple de Rome, prêtèrent serment à Vitellius, à qui Galba avait eu la maladresse de confier le commandement et le gouvernement de cette province.

Les auteurs ne sont point d'accord sur la famille de Vitellius; les uns lui donnent une noble et ancienne extraction;

d'autres le font descendre d'un affranchi, qui fut l'artisan de la fortune de sa race Mais quels que fussent ses ancêtres, il paraît constant que le grand père de Gallus-Vitellius fut chevalier romain. Lucius, son père, se distingua à l'armée ; mais se déshonora par sa basse adulation pour Caligula, qu'il fut le premier à honorer comme une divinité. Son fils marcha sur ses traces ; élevé près de Tibère, dans le sérail de Caprée, il apprit de bonne heure à flatter les passions des princes et à se rendre leur vil complaisant. Son adresse à conduire un char le rendit le favori de Caligula ; et sa passion pour les jeux de hasard celui de Claude. Les mêmes motifs lui procurèrent la bienveillance de Néron, qui l'éleva aux plus hauts degrés de faveur.

Ce fut donc à force de ramper que Vitellius obtint successivement la faveur de trois empereurs, et se vit élever aux grands honneurs, et même au sacerdoce. Il se fit une réputation d'intégrité dans les charges civiles qu'il remplit hors de Rome ; mais on lui reproche d'avoir été moins délicat dans la capitale ; on l'accuse d'avoir dérobé les ornemens des temples et les offrandes des autels, et d'avoir, par un indigne artifice, substi-

tué de l'étain et du cuivre doré à l'or et à l'argent qu'il en avait enlevé. On l'accuse d'ailleurs de vices déshonorans.

Othon n'était guère plus pur, mais il avait sur Vitellius l'avantage d'une naissance illustre, et de descendre de parens vertueux. Au lieu de marcher sur leurs traces, il avait été le favori de Néron, le compagnon de toutes ses débauches ; il lui avait complaisamment cédé Poppée, que lui-même avait enlevée à son époux. Il était de plus noyé de dettes, amateur de luxe et de plaisirs ; il ne se soutenait que par des emprunts successifs. Pour parvenir à l'empire, il avait fait usage de toutes les ressources possibles pour se procurer de l'argent ; il n'avait laissé échapper aucune occasion de montrer sa générosité aux soldats de Galba. Lorsque celui-ci venait dîner chez Othon, ce qui lui arrivait assez souvent, l'adroit courtisan distribuait des pièces d'or à chaque prétorien qui était de garde, et savait saisir toutes les occasions d'obliger les gens de guerre ; c'est ainsi qu'il prépara sa grandeur.

Il paraît qu'on crut reconnaître en lui quelques traits de ressemblance avec Néron ; car parmi le flatteries dont les

plébéïens l'honorèrent à son avénement à l'empire, quelques-uns lui donnèrent le titre de Néron; il ne parut pas s'en offenser. On prétend même qu'il signa de ce nom les premiers actes de son règne; il permit aussi de relever les statues de ce prince détesté, et remit en place les intendans et les affranchis qu'il avait honorés de sa faveur.

Il ne jouit pas long-temps de son usurpation; sa tranquillité fut bientôt troublée par la nouvelle du serment de fidélité que les légions de Germanie venaient de prêter à Vitellius: il engagea alors le sénat à se hâter d'envoyer des députés pour notifier à cette armée l'élection d'un nouvel empereur, et lui persuader de conserver avec lui la concorde et la paix. Il députa de plus à son rival, lui offrit de partager l'empire avec lui, et d'épouser sa fille; mais sa timidité ne fit qu'accélérer la guerre.

Vitellius n'était plus jeune, il était au contraire âgé de soixante-dix ans, quand il entra en concurrence avec Othon; aussi passionné pour la bonne chère que celui-ci l'était pour le luxe, il faisait pour sa table des dépenses énormes, et il était devenu si excessivement gros, que se trouvant incapable de prendre lui-même

la conduite de la guerre, il en remit le soin à Fabius-Valens et Aliénus-Cécina, ses lieutenans.

A l'approche de l'armée de Vitellius, Othon eut une singulière preuve de l'affection que lui portaient les prétoriens, par le projet qu'ils firent de massacrer les sénateurs, qu'ils soupçonnaient apparemment de pencher pour son rival. Il avait ordonné un transport à des soldats de marine, ils l'exécutèrent pendant la nuit, ce qui parut suspect aux prétoriens ; soupçonnant une perfidie, ils se soulevèrent, toutes les cohortes se réunirent, et coururent au palais demander avec instance la tête de tous les sénateurs.

Othon était alors à table avec les principaux de Rome, et se livrait à la joie, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre, les portes de son palais sont forcées, les tribuns qui voulaient s'opposer à l'entrée des gardes prétoriennes, furent repoussés et quelques-uns furent tués. Couverts du sang de leurs chefs, les soldats s'élancent dans l'appartement de l'empereur, et vous pouvez juger, ma chère Aline, s'ils répandent la terreur parmi les convives d'Othon. Ils ne savent s'il est d'accord avec les prétoriens, s'il

ne leur a point tendu un piége en les invitant à souper, mais il dissipe bientôt leurs soupçons par son empressement à congédier ses trop fidèles soldats. Il leur dit que le transport d'armes se fait par ses ordres; quelques mots suffisent pour les calmer et les faire retourner tranquillement à leur poste; mais les malheureux sénateurs, qui, au nombre de plus de quatre-vingts, soupaient ce jour-là au palais, frémissent en entendant les cris des soldats qui demandent leur tête; l'empereur les rassure à peine en paraissant partager leur frayeur; inquiet lui-même pour leur sûreté, il leur conseille d'y pourvoir par la fuite; ils s'empressent de suivre cet avis, et se dépouillant des marques de leur dignité, ils s'éloignent par les issues secrètes du palais, pendant que les prétoriens pénètrent jusque dans la salle du festin. C'est dans Plutarque et dans Tacite qu'il faut lire les intéressans détails de cette journée d'alarme; c'est sous le pinceau de ces célèbres historiens que de tels faits inspirent un bien vif intérêt: avec quel art ils nous présentent et l'effroi des convives et celui de l'empereur lui-même; mais si Othon montra quelque faiblesse en ce moment, combien il la

répara le lendemain en se rendant au camp des prétoriens pour leur reprocher la violation de la discipline militaire, leur révolte contre les chefs qui voulaient la veille les retenir, et enfin l'excès de zèle qui les porta à demander la permission d'exterminer le sénat. « Que » ferait de plus Vitellius, leur dit-il; le » sénat! ce corps auguste qui me sou- » tient, et distingue mon parti de celui » de ce coupable gouverneur de Ger- » manie : il a pour lui des soldats; mais » nous avons le sénat, et ce nom suffit » pour rendre nos adversaires les enne- » mis de la patrie ».

Le discours adroit d'Othon fit d'autant plus d'impression, qu'il avait commencé par faire distribuer cinq mille sesterces aux soldats; cette générosité disposa tous les esprits à l'écouter et à l'applaudir; les prétoriens reconnurent leur faute, et livrèrent d'eux-mêmes deux coupables, auteurs du tumulte; ils furent conduits au supplice, et la sérénité rentra dans Rome, jusqu'à ce que la haine pour Vitellius y ramenât toutes les horreurs des guerres civiles.

Othon ouvrit la campagne avec beaucoup d'activité; il avait sur le parti de Vitellius l'avantage d'être abondamment

fourni de vivres ; l'Italie et Rome surtout lui offraient des trésors abondans, qui pouvaient l'aider à se soutenir longtemps contre son rival. Les lieutenans de Vitellius, maîtres de l'Espagne, de l'Aquitaine et de la Gaule narbonnaisaise, puisaient, de leur côté, dans ces provinces les moyens de soutenir la guerre ; les Gaules sur-tout éprouvèrent dans cette circonstance combien il était malheureux d'appartenir aux Romains : le pillage, le meurtre, le viol, toutes les horreurs que peut se permettre une soldatesque effrénée, tracèrent en caractères de sang le passage des armées de Vitellius. Il avait habitué ses soldats à la licence, et ses lieutenans ne tinrent point une discipline plus exacte dans leur marche ; eux-mêmes étaient avides de prendre, et n'en imposèrent point à la rapacité de leurs soldats. Jugez donc, ma chère Aline, combien furent malheureux les peuples qui se trouvèrent sur leur passage ; ils ruinèrent, ils dévastèrent tous les pays qu'ils traversèrent ; et malgré leur affreux pillage, ils éprouvèrent bientôt le manque de provisions.

Cécina franchit le premier les Alpes, et se rendit maître de tout le pays jus-

qu'au Pô ; Valens le rejoignit bientôt, et les deux armées, fortes de quatre-vingt mille hommes, s'avancèrent vers Rome.

Othon, qui venait de faire de nouvelles levées, avait rassemblé à peu près le même nombre d'hommes ; vainqueur dans plusieurs rencontres, et notamment dans trois escarmouches qui se livrèrent auprès des Alpes, autour de Plaisance et à Castoris, il eut la maladresse d'en croire l'ardeur de ses troupes, et de laisser livrer une bataille décisive, au lieu de profiter de la situation gênée des troupes de Vitellius, pressées par la disette, qui commençait à se faire vivement sentir. Pendant qu'Othon était encore à Brixellum, ses généraux livrèrent bataille à Bébriac, et furent entièrement défaits. Les troupes qui échappèrent au massacre, se soumirent à Vitellius, et lui prêtèrent serment de fidélité.

En apprenant cette nouvelle, Othon, désespéré, prit la résolution de se tuer ; quelques légions qui s'étaient sauvées du désastre, vinrent joindre l'empereur dans sa retraite, et voulurent l'engager à se mettre à leur tête, et à les mener à l'ennemi, jurant de ne point l'abandonner, et de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; mais le

généreux Othon répondit qu'il ne voulait point sacrifier tant de braves gens. Un combat de générosité s'éleva alors entre l'empereur et ses fidèles soldats; en vain ceux-ci supplièrent leur souverain de vivre, et de compter sur leurs efforts pour ramener la victoire sous ses étendards; il persévéra à croire qu'il ne ferait que d'impuissans et inutiles efforts; et par grandeur d'ame, il fit le sacrifice de sa vie à la tranquillité publique.

Après avoir fait les adieux les plus touchans aux troupes qui lui restaient attachées, les avoir exhortées à aller trouver le vainqueur, il fit toutes ses dispositions, et se poignarda lui-même. On raconte que prêt à commettre cette action, il apprit qu'il s'élevait dans le camp une espèce de révolte; il fut l'appaiser, rentra tranquillement, but un verre d'eau fraîche, se fit apporter deux poignards, qu'il essaya, en mit un sous le chevet de son lit; le lendemain il fut trouvé mort, et l'on jugea qu'il s'était tué d'un seul coup.

D'autres ajoutent à ces circonstances, qui prouvent toute sa sérénité en se perçant le cœur, le partage de son argent entre ses esclaves, et la résolution plus étrange, dans une telle détermina-

tion, d'*ajouter encore une nuit à sa vie.* On assure qu'il soupa et causa tranquillement avec ses amis, qu'il donna audience à tous ceux qui se présentèrent, qu'il dormit même très-paisiblement toute la nuit, et que ce ne fut qu'au point du jour qu'il se perça de son poignard au-dessous de la mamelle gauche. Le gémissement que la douleur lui arracha fit accourir ses officiers, qui le virent expirer. On l'ensevelit promptement, comme il l'avait ordonné, dans la crainte que Vitellius ne lui fît couper la tête pour en faire un trophée.

Vous pouvez penser que ses funérailles furent honorées des sincères regrets de ses soldats; plusieurs se tuèrent sur son bûcher, et dans le camp même de Bébriac, on lui dressa un monument simple, sans autre épitaphe que ces mots: *A la mémoire de Marc-Othon.* Il n'avait que trente-sept ans, et ne régna que trois mois.

Le dévouement d'Othon est sans doute digne d'admiration; dans les mœurs payennes sa mort mérite, selon moi, de plus grands éloges que celle des héros de l'antiquité qu'on a tant célébrés. Mais vous savez, ma chère Aline, que le christianisme a changé les idées sur ce point;

et comme le disait le capitaine des gardes d'Othon à cet empereur : « Il y a plus de « grandeur d'ame à soutenir les cala- « mités qu'à s'y soustraire par la mort ». Il est constant qu'il faut un plus grand courage pour vivre malheureux que pour se tuer. Cependant il faut convenir que dans la position d'Othon, il prit le plus sûr parti de délivrer les Romains des horreurs de la guerre civile, et de tous les malheurs que pouvait occasioner sa concurrence avec Vitellius. Ce fut donc l'humanité qui le conduisit au suicide ; mais un trait qui l'honore encore davantage, c'est sa conduite envers la mère, la femme et les enfans de son rival qui étaient restés à Rome. Avant de quitter sa capitale pour marcher contre Vitellius, devenu son ennemi, Othon, au lieu de suivre les exemples de ses prédécesseurs, de se défaire, ou au moins de s'assurer des ôtages chers à son rival, ne prit contre eux aucune précaution cruelle, et recommanda au contraire qu'on les traitât avec les plus grands égards.

Une circonstance assez singulière, et qui prouve combien le sénat savait facilement se plier aux événemens, c'est qu'on célébrait à Rome les fêtes de Cé-

rès lorsqu'on reçut la nouvelle de la défaite et de la mort d'Othon. On n'interrompit point les sacrifices, et l'on se contenta de substituer dans les vœux qu'on faisait pour le prince régnant, le nom de Vitellius à celui d'Othon.

Les troupes qui étaient restées à Brixellum marquèrent moins d'indifférence pour un changement de maître. Non contentes de pleurer Othon, d'honorer sa mémoire des plus sincères regrets; malgré la recommandation qu'il leur avait faite de se hâter d'aller trouver le vainqueur, ne purent se décider à se rendre ainsi à celui qui avait causé la mort de leur bon empereur. Ne voulant le reconnaître qu'à la dernière extrémité, elles furent offrir l'empire à Virginius-Rufus, alors consul : il refusa, et se déroba à leur empressement en s'échappant par une porte de derrière. Sa fuite les détermina enfin à se soumettre à Cécina, et à prêter serment à Vitellius. Les autres troupes éparses suivirent leur exemple; le calme se rétablit dans les armées; mais l'Italie fut livrée au pillage. Les vainqueurs, qui ne connaissaient ni l'ordre, ni la discipline, laissèrent une entière licence aux

soldats, et ils exercèrent de tous côtés les plus horribles vexations.

Non contens de mettre à contribution les villes par où ils passaient, ils mettaient les esclaves en liberté suivant leur caprice, frappaient, injuriaient les citoyens, et quelquefois même égorgeaient ceux qui osaient les contredire. Vitellius ne fit que plaisanter de leurs rapines et de leurs violences; il les encouragea par l'impunité.

De tels excès n'étaient point propres à faire aimer le nouvel empereur, aussi ne tarda-t-il point à être universellement haï. On ne peut s'en étonner, quand on sait que c'est lui qui tint cet odieux propos: *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* Ce fut à Bébriac, au milieu du champ de bataille, dont il avait défendu de débarrasser les cadavres, qu'il dit à ses officiers ces affreuses et révoltantes paroles.

Toute sa conduite répondit au surplus à l'idée qu'elles pouvaient donner de lui, et il paraît que sa famille le connaissait bien comme indigne du rang suprême, puisque sa mère, nommée Sextilia, au lieu de se réjouir de son élévation, s'en affligea vivement. Cette dame, qui s'était fait respecter par la

pureté de ses mœurs et par une conduite digne des anciennes romaines, en montra le caractère, en méprisant les honneurs dont son fils voulait la combler. On soupçonne Vitellius de l'avoir fait périr ; d'autres disent qu'elle s'empoisonna elle-même pour n'être point témoin des cruautés de son fils, qui ne tarda point à être en effet le tyran de sa patrie.

Il ne laissa point long-temps le peuple romain en suspens sur le modèle qu'il avait choisi parmi les Césars; il l'invita à se rendre au champ de Mars, où il fit faire un sacrifice aux mânes de Néron ; il donna ensuite un repas somptueux, et parut écouter avec la plus vive satisfaction une hymne composée par Néron lui-même, et digne d'un tel empereur.

La suite répondit à de si beaux commencemens ; Vitellius ne donna sa confiance qu'à de vils histrions, à des conducteurs de chars, et à ceux qui savaient raffiner sur les plaisirs de la table. La gourmandise et la cruauté étaient ses défauts principaux ; sa voracité était si grande, qu'insatiable de manger, il se faisait vomir pour se remettre à table de nouveau, et faisait ordinairement trois et même quelquefois quatre grands

repas. Ce qu'on raconte de son appétit est incroyable, et il ne l'est guère moins d'entendre dire que chacun des dîners qu'il allait prendre très-fréquemment chez ses courtisans leur coûtait au moins deux cent mille francs. Le festin le plus somptueux qu'on lui donna fut celui de son frère, le jour de son entrée à Rome; on y servit deux mille poissons et sept mille oiseaux des plus exquis. Son penchant à la cruauté était si violent, qu'il condamnait tout le monde à mort pour le moindre sujet. Ses anciens amis périrent successivement victimes de ses odieux artifices; il se faisait un jeu de les empoisonner et de leur présenter de sa main le fatal breuvage.

Il ne pardonna à aucun de ses créanciers, ni à ceux qui, lui ayant prêté de l'argent à intérêt, avaient réclamé leur paiement avec chaleur. Sa haine éclata particulièrement contre les astrologues: toutes les fois qu'on lui amenait quelques-uns de ces charlatans, il les condamnait à mort sans les entendre. Il est vrai qu'il leur avait ordonné de sortir de l'Italie, et qu'il avait paru un placard où les astrologues osaient s'élever contre l'ordonnance de l'empereur, et le menacer lui-même.

Dès le huitième mois de son empire, les légions de Mœsie et de Pannonie se soulevèrent contre lui ; il en fut de même des armées de Judée et de Syrie. Toutes ces troupes, lasses d'obéir à un maître moins semblable à un homme qu'à une bête brute, qui ne se souvenait qu'il était empereur que pour se livrer à tous les excès de l'intempérance, et qui ne connaissait aucun des devoirs de la raison et de l'humanité, tournèrent leurs regards vers un être plus digne de les commander.

Les légions d'Orient se soulevèrent les premières en faveur de Vespasien. Ce capitaine avait montré dès sa jeunesse les plus grands talens pour la guerre ; il les avait développés en passant par les emplois subalternes, et s'était fait sur-tout, en dernier lieu, une grande réputation en domptant les juifs rebelles. L'obscurité de sa naissance n'avait point donné occasion de penser qu'il pût prétendre à l'empire ; mais son mérite était si grand, que Licinius-Mucien, descendant de Mucius-Scévola, qui commandait quatre légions en Syrie, et qui jusqu'alors avait toujours jalousé Vespasien, reconnaissant qu'il était digne de régner, et que lui seul

pouvait rendre la paix et la tranquillité à sa patrie, fut le premier à le reconnaître empereur, et le fit proclamer dans tout son gouvernement. Quelques auteurs disent même que ce fut Mucien qui proposa l'empire à Vespasien ; mais avant la révolte qui le porta sur le trône, les légions d'Orient enviant à celles d'Espagne le droit de faire un empereur, s'étaient déjà à demi-soulevées lors de la proclamation d'Othon ; elles avaient dit hautement que leur général était plus digne de l'empire que le vieux Galba et le débauché Othon. Les ordres qui survinrent ensuite de proclamer Vitellius, excitèrent de nouveaux murmures ; et Vespasien, dont l'ambition était un peu excitée, délibéra, dit-on, trois jours entiers à les mettre à exécution. Il s'y décida cependant en réfléchissant que les légions d'Orient n'étaient point en état de lutter contre celles de l'Occident ; il avait d'ailleurs une partie de sa famille à Rome ; un frère, un de ses fils et son épouse pouvaient être les premières victimes de la vengeance de Vitellius. Retenu par de telles considérations, il se disposa à obéir aux ordres du sénat. Mais à peine les eût-il fait connaître, que les soldats et les officiers

s'écrient : *C'est vous que nous voulons ; c'est vous que nous proclamons empereur.*

Vespasien fait quelque résistance et finit par céder au vœu général ; il reçoit le serment de ses trois légions ; et bientôt après celles de Licinius-Mucien le proclament.

L'exécration qu'inspire Vitellius ne tarde pas à augmenter les partisans de son rival. Tibérius-Alexandre, gouverneur de l'Egypte, se laisse entraîner comme Mucien ; il reconnaît Vespasien.

La Cappadoce, la Phrygie, l'Arménie, tout l'Orient enfin lui porte bientôt son hommage.

Les légions de Syrie et de Judée demandent à grands cris qu'on les mène à Rome ; Vespasien cède à leur désir, à leur impatience de se mesurer contre les légions d'Occident ; il prie Mucien de marcher en Italie, et lui-même se transporte en Egypte, pour achever de s'assurer de ce pays, et sur-tout se rendre entièrement maître d'Alexandrie.

Pendant que Vitellius, se réveillant de son assoupissement, commence à s'alarmer des progrès de son rival, et à sentir la nécessité de gagner la bienveillance, fait de grandes largesses aux

troupes et au peuple, qu'il ordonne de nouvelles levées, promet de grandes récompenses à ceux qui s'enrôleront volontairement, Vespasien et son fils Titus s'attachent de nouveaux partisans par leurs vertus et par l'excellente discipline de leurs troupes.

Parmi ceux qui s'empressent de se joindre à Vespasien, on remarque Antonius-Primus, gaulois d'origine, qui commandait une légion dans la Mœsie. Invité seulement à se joindre à Mucien, il conçoit le hardi projet de marcher le premier contre Vitellius. A la tête de sa seule légion, il veut lui porter les premiers coups; et pendant que Mucien hésite et s'avance à pas lents, Antonius-Primus enflamme ses soldats, il les anime de son zèle. Tous jurent de marcher à Rome et de faire régner Vespasien. Il recrute, chemin faisant, grossit sa troupe de tous ceux qu'il trouve propres à porter les armes, et fait proclamer Vespasien dans tous les lieux qui sont sur son passage.

C'est alors que l'effroi s'empare véritablement de Vitellius; il rassemble à la hâte ses légions de Germanie; il en détache cinq qu'il envoie contre Antonius Primus, sous le commandement de Cécina.

Ces légions jadis si guerrières, endurcies à toutes les fatigues, s'étaient amollies dans la débauche et la licence; elles n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, et Cécina les conduit avec peine à la rencontre de l'ennemi. Frappé bientôt de la différence de la tenue des deux armées, le général de Vitellius désespère de vaincre; il préfère changer de parti, en fait la proposition à ses soldats; ils montrent les mêmes sentimens, et la réunion des deux armées est résolue.

Antonius-Primus est averti; c'est le lendemain matin que les troupes doivent se réunir; mais dans la nuit les soldats, touchés de repentir, se reprochent d'abandonner Vitellius, arrêtent leur général, nomment pour les commander un de leurs principaux officiers, et demandent à grands cris qu'il les mène contre l'ennemi.

Celui-ci les prévient; Antonius-Primus a vu leurs mouvemens; il se doute de leurs intentions, et tombe sur eux, avant qu'ils aient eu le temps de former leurs bataillons. Cette armée, surprise et désorganisée, est taillée en pièces. Quelques cohortes se sauvent dans Crémone; Antonius-Primus les y poursuit,

et livre aux flammes cette ville florissante, pour intimider celles qui seraient tentées de résister.

Cette défection, jointe à la maladie de Valens, qui n'est point en ce moment en état de commander, laisse Vitellius sans généraux. Il a bien envoyé son frère avec une flotte puissante où se trouvent les nouvelles levées, au-devant de ceux qui s'avancent par mer; mais se voyant à l'instant d'être vivement pressé sur terre, partout vaincu ou trahi, il se décida à traiter avec Flavius-Sabinus, frère de Vespasien.

Sabinus lui promet la vie sauve et une pension de cent millions de sesterces. A ces conditions, Vitellius consent à abdiquer; il se rend devant les degrés du palais, et là, en présence de ses soldats, il déclare qu'il abdique l'empire dont on l'avait revêtu malgré lui. Les prétoriens marquent une si grande opposition à cette intention, que sur leurs prières il se retire et diffère au lendemain la fin de cette cérémonie. Elle a lieu cependant. Revêtu d'un habit de deuil, il fit sa déclaration les larmes aux yeux; il signe l'acte authentique de sa renonciation à l'empire. Mais le peuple et les soldats se réunissent

pour lui reprocher sa faiblesse, l'exhortent à reprendre courage, et le rassurent par des offres de services.

Il en résulte la plus horrible trahison ; Sabinus, et le reste de la famille de Vespasien, était tranquille dans Rome. Le premier, qui était resté gouverneur de la ville, se reposait sur la foi du traité qu'il venait de conclure, lorsque Vitellius l'attaqua et le força de se réfugier dans le Capitole. Sabinus s'y défend vigoureusement, et députe à Antonius-Primus, qui n'était plus qu'à une journée de Rome, pour qu'il se hâte de venir à son secours; mais les partisans de Vitellius ne lui en laissent pas le temps; ils mettent le feu au Capitole. Le généreux Sabinus se sacrifie pour faire sauver Domitien, son neveu, sous des habits de prêtre. L'oncle est pris vivant ; et, malgré les prières de Vitellius, qui voulait, dit-on, le sauver, il fut conduit aux Gémonies, lieu où on exécutait les criminels, et indignement massacré.

Antonius vengea sa mort. Après plusieurs combats livrés aux troupes de Vitellius, ce gaulois, toujours vainqueur, disperse toutes les légions de Germanie, et réduit le rival de Vespa-

sien à n'avoir d'autre ressource que la fuite ou la mort.

Vitellius, bien différent d'Othon, ne peut se résoudre à quitter la vie ; il abandonne son palais, et sous un vil déguisement il va se réfugier dans la loge d'un esclave. On l'y découvre bientôt, et la populace indignée de tant de lâcheté, fait elle-même justice de cet empereur. En vain il demande qu'on attende l'arrivée de Vespasien pour décider de son sort ; on l'arrache de sa retraite, on le traîne la corde au cou dans les rues de Rome, sans que personne en prenne compassion ; au contraire, on se plaît à le couvrir de boue, on lui fait mille indignités, et l'on finit par le mettre en pièces et le jeter dans le Tibre.

C'est ainsi que périt Vitellius, à l'âge de soixante-dix ans, huit mois environ après Othon.

La mort de cet indigne empereur mit fin à la guerre civile; mais le jour même où il périt, Rome fut en proie au pillage des soldats d'Antonius; sous le prétexte de chercher les partisans de Vitellius, ils tuaient et pillaient sans distinction amis et ennemis.

Le jeune Domitien, qu'on venait de

proclamer César, était sans pouvoir pour arrêter le désordre ; déjà même il se faisait connaître pour fils d'empereur par les excès où il croyait pouvoir impunément s'abandonner.

Il eût été à desirer pour le bonheur du genre humain que ce jeune prince eût péri au lieu de son oncle Sabinus. Les Romains eussent senti plutôt les bienfaits d'un changement de maître.

Antonius-Primus qui eut la gloire de terminer la révolution avec les seules troupes que son industrie avait créées, eut aussi tout le rôle odieux de cette guerre. Ce fut lui qui fit périr Lucius-Vitellius, qui accourait avec ses troupes au secours de son frère. En apprenant sa mort il se rendit sans combattre ; mais il n'en fut pas moins tué par ordre d'Antonius, de même que le fils de Vitellius, enfant de six à sept ans, qui ne devait point inquiéter ; mais pour étouffer toute semence de discorde Primus le fit immoler.

Mucien arriva à Rome revêtu de toute l'autorité de Vespasien, muni de son anneau pour sceller en son nom tout ce qu'il jugerait convenable de faire. Il vint rétablir l'ordre et la tranquillité, et s'acquit encore de plus grands droits qu'An-

tonius à la reconnaissance publique.

Sa présence rendit le calme aux citoyens; il eut la douceur d'être le premier organe des bienfaits de son prince, et de faire grâce à ceux qui avaient pris le parti de son rival.

Partageons, ma chère Aline, ce beau droit de pardonner dont Mucien dût être si glorieux; et maintenant que nous voyons les Romains sous un joug moins pesant, reposons-nous un moment, et jouissons de la satisfaction de voir la capitale de l'empire dans l'attente de l'entrée triomphante de son nouvel empereur, précurseur de Titus, l'honneur et les délices du genre humain.

LETTRE V.

Retour sur les divers peuples dont l'histoire est restée en arrière pendant la durée des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Avant de vous donner la suite de l'histoire des empereurs, et de continuer celle de Vespasien depuis son avénement à l'empire, je pense, ma chère Aline, devoir un peu retourner sur mes pas, et vous dire quelque chose des autres peuples que nous avons laissés en arrière.

Rome mérite de nous occuper essentiellement. L'univers, pour ainsi dire, était asservi à son empire dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais il est bon cependant de jeter un regard sur les autres nations, afin de mieux saisir leurs rapports avec la métropole, et de conserver le souvenir des événemens qui méritent de nous intéresser.

Je vais donc vous esquisser rapidement ceux qui se passèrent dans le premier siècle. Parlons d'abord de ceux qui

ont quelque rapport avec l'établissement du christianisme.

Vous avez vu sous le règne d'Auguste la naissance de Jésus - Christ. Les mystères et les miracles de sa vie privée n'étant point de mon sujet, je me suis contentée de vous indiquer l'époque de sa mort sous Tibère. Ne pouvant me livrer au plaisir de vous rappeler des détails qui ne peuvent échapper à votre souvenir, je me borne à mentionner les faits les plus importans.

Je vous ai parlé du partage des états d'Hérode entre ses enfans, des troubles excités par le gouvernement tyrannique d'Archelaüs, désordres qui déterminèrent Auguste à réduire ses états en province romaine. Les Juifs, sous la domination des chevaliers romains, qui prenaient le titre de procurateurs, virent s'élever dans leur sein les diverses sectes des Pharisiens, des Publicains, et dans la suite celle des Zélateurs, qui attirèrent la ruine de Jérusalem et de toute la nation des Juifs.

L'Evangile vous fait connaître quels étaient les principaux points de division de ces sectes, de même qu'elle vous apprend que Ponce - Pilate, sous lequel Jésus-Christ fut crucifié, fut nommé par

Tibère, procurateur de la Judée. C'était un homme dominé par l'avarice ; il signala son administration par des rapines, des meurtres et des injustices criantes. Ce caractère que l'histoire lui donne, rend plausible la conduite qu'il tint lors de la mort de Jésus-Christ.

Jean-Baptiste, ce célèbre précurseur du Sauveur, commença à prêcher la pénitence dans la quinzième année du règne de Tibère, ce qui revenait à l'an vingt-sept de l'ère chrétienne. Vous savez qu'il travailla trois ans et demi à préparer la voie de celui dont il était le messager. Victime de son zèle et de la haine d'Hérodias, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir osé reprocher à Hérode-Antypas, prince de Galilée, son mariage incestueux avec cette femme qu'il avait enlevée à son frère Philippe, Jean Baptiste eut la tête tranchée.

Les miracles de Jésus-Christ, ses prédications, sa mort et sa résurrection établirent les premières bases de l'église qu'il devait élever sur les ruines de l'empire romain.

La descente du Saint - Esprit sur les apôtres fut l'un des effets les plus frappans des merveilles du Seigneur. De simples pécheurs, les disciples de Jésus-

Christ, devenus, comme le dit l'évangile, *pécheurs d'hommes*, parlant tout à coup diverses langues, se firent entendre aux Juifs de toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique. Ils les frappèrent d'étonnement, et en convertirent un grand nombre. Dès les premiers jours de leur prédication les apôtres confirmèrent, par des miracles sans nombre, la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient, et les conversions se multiplièrent tellement, qu'elles alarmèrent les sacrificateurs et le chef des Lévites. C'est alors que saint Pierre et saint Jean furent emprisonnés, et que le sanhédrin, c'est à-dire, le conseil souverain s'assembla pour les interroger, et leur demanda par quelle puissance ils avaient guéri un boiteux qui n'avait jamais marché. Leur fermeté, et l'évidence du miracle fait aux yeux de tous, les sauva de ce premier danger; la liberté leur fut rendue. Mais ayant recommencé leurs prédications, ils furent de nouveau emprisonnés par ordre du souverain pontif, et cette fois ils furent délivrés par un ange. Le nombre des fidèles croissait; ils vivaient en société, et les biens étaient en commun. Sept diacres furent nommés pour distribuer les aumônes et la nourriture des pauvres.

Etienne, le premier de ces diacres, fut lapidé, et il est considéré comme le premier martyr de la foi, quoique selon moi il ne doive être regardé que comme le second. La conversion de Saul, qui fut depuis nommé Paul, fut une heureuse conquête pour l'église naissante. Versé dans les lettres grecques, et aussi zélé pour la vérité qu'il l'avait été pour l'erreur, Saul converti, éclairé par la grâce, fut l'apôtre des nations, et répandit parmi les Gentils les premières semences de l'évangile.

Philippe, le second des diacres, alla prêcher à Samarie, puis à Gaza, et convertit un eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, qui venait de faire la conquête de la Basse-Egypte.

Saint Pierre vers ce même temps fondait l'église d'Antioche, et ce fut là que les fidèles commencèrent à s'appeler chrétiens.

L'empereur Tibère était mort, et Caïus - Caligula, son successeur, avait donné la couronne de Judée avec le titre de roi à Hérode-Agrippa, fils d'Aristobule, et petit-fils du vieil Hérode. Rentré ainsi en possession de la couronne de ses ancêtres, Hérode-Agrippa se vit l'objet de l'envie de son oncle. Hérode-

Antypas, qui n'était que tétrarque de la Galilée désirant obtenir comme son neveu le titre de roi, se rendit à Rome pour le solliciter ; mais au lieu d'être écouté, il fut relégué à Lyon, où il finit misérablement ses jours. Pilate, qui fut exilé à Vienne vers le même temps que le tétrarque de la Galilée l'était à Lyon, mourut la même année que lui, et aussi peu considéré.

Peu après saint Pierre vint à Rome, et y établit son siège, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, et il envoya quelques-uns de ses disciples fonder des églises dans l'Occident. Saint Paul entreprenait alors la conversion des Gentils, et bientôt on vit des chrétiens dans la plus grande partie des provinces qui composaient l'empire romain.

Ils furent assez tranquilles sous le règne de Claude. Les chrétiens devenaient nombreux à Rome, et les assemblées des fidèles, les *agapes*, ou repas de charité, se tenaient régulièrement ; ils priaient pour les empereurs et les magistrats ; l'on ne songeait point à les troubler.

Je ne suivrai point les succès des autres apôtres en Grèce, en Epire, en Mésopotamie, en Ethiopie, en Arménie,

en Arabie, et jusque chez les Scythes ; je me contenterai de vous dire qu'ils faisaient des prosélytes en tous lieux, et que les chrétiens se multipliaient considérablement, lorsque Néron s'avisa de les persécuter. Il est le premier des empereurs qui employa la puissance souveraine pour les proscrire. Je vous ai dit qu'après avoir fait mettre le feu dans divers quartiers de Rome, il fit retomber sur les chrétiens l'accusation de l'incendie. Ce fut un prétexte pour en arrêter un grand nombre, qu'on fit périr dans les plus horribles tourmens. Saint Pierre et saint Paul furent enveloppés dans cette persécution, et souffrirent le martyre le même jour, l'an soixante-sept de Jésus-Christ. Saint Paul, qui était citoyen romain, eut la tête tranchée, et saint Pierre, comme juif, fut mis en croix. Un an après Néron fut réduit à se donner la mort ; Galba, Othon et Vitellius, qui ne firent pour ainsi dire que paraître sur l'horizon, furent trop occupés d'autres soins pour faire grande attention aux chrétiens, qui respirèrent un peu. Le gouvernement de l'église de Rome était alors confié à saint Luc, qui eut pour successeur saint Clès ou Anaclès, qui fut remplacé par saint Clément.

Mais Dieu fit éclater sa vengeance contre les Juifs, qui furent maltraités de tous côtés. Les gouverneurs qu'on envoya dans la Judée, y exercèrent la plus cruelle tyrannie; la province fut inondée d'imposteurs et de brigands, et le sang des malheureux habitans coula à flots. Des prodiges sans nombre annoncèrent d'ailleurs la ruine de Jérusalem, et les Juifs ne firent que hâter leur perte en se révoltant contre les Romains. Le roi Agrippa le jeune voulut en vain retenir son peuple; il fut lui-même obligé de sortir de Jérusalem. Cestus-Gallus, gouverneur de Syrie, se chargea de venger son injure en même temps qu'il exerçait la vengeance des Romains. La Judée fut désolée, Joppé réduite en cendres, les habitans massacrés, et Jérusalem menacée du même sort, n'échappa que difficilement à la fureur du vainqueur. Un coup de désespoir sauva momentanément les habitans. Reprenant alors courage, les Juifs, animés par ce succès, chargèrent du commandement général Joseph, fils de Goridès, et le pontife Denanus, fils d'Anne. Eleazar, fils d'Ananie, qui était un des principaux auteurs de la révolte, fut nommé pour commander dans l'Idumée, et Joseph, fils de Mathias, dans la Galilée.

Ce fut cette révolte générale des Juifs que Vespasien eut la gloire d'appaiser. Il fut envoyé par Néron à la place de Cestius, et se mit à la tête des troupes de la Syrie. Ce nouveau général, secondé par son fils Titus, soumit toutes les villes de Galilée, et s'acquit dans cette guerre la réputation qui le conduisit peu après à l'empire.

Les détails de cette guerre de Judée, les efforts des zélateurs pour la soutenir, les affreuses cruautés qu'ils commirent, mériteraient une mention particulière, si j'avais le temps de m'arrêter à vous en parler. Je vous dirai seulement que ces sectaires, travaillant à s'entre-détruire, et recommençant toujours à se battre, ne purent être entièrement soumis avant la fin des troubles de Rome.

Lorsque Vespasien fut appelé à l'empire, il laissa à son fils Titus le soin de terminer ce qu'il avait heureusement commencé; et le jeune prince vint avec quatre légions, et les troupes auxiliaires des rois voisins, reprendre le siége de Jérusalem.

La famine et la peste se joignirent aux assiégeans pour combler les maux des habitans; et cependant leurs généraux s'opiniâtrèrent à ne point vouloir se

rendre. Titus essaya envers eux les voies de la douceur; il leur envoya Joseph l'historien, à qui Vespasien avait fait grâce lors de la prise de Jopatat qu'il défendait, se flattant qu'un homme de leur nation les déterminerait plus facilement à la soumission; mais ces obstinés, persévérant à tenir bon, malgré toutes les calamités, amenèrent l'incendie du temple de Jérusalem, et toutes les horreurs qui avaient été prédites dans les Ecritures. La ruine de la ville sainte arriva l'an 70 de Jésus-Christ, et fut suivie du massacre des habitans, qui passèrent tous sous le fer du vainqueur, sans distinction de sexe, d'âge ou de condition. On fait monter à plus de 1,300,000 les Juifs qui périrent dans cette guerre, soit par le fer, la peste ou la famine.

Quelle horreur, ma chère Aline; qu'une telle destruction! si elle n'était regardée comme la vengeance de la mort de Jésus-Christ, on ne pourrait assez s'étonner de voir les Juifs s'obstiner à se défendre ainsi jusqu'à leur entière extinction, et le sac de Jérusalem serait de même une tache à la mémoire de Titus, s'il n'avait été l'instrument dont Dieu voulait se servir pour punir son peuple.

C'est depuis cette malheureuse époque, que les Juifs errans devinrent, pour tous les autres peuples, un objet de mépris : la Judée fut entièrement dépeuplée, et l'on en vendit toutes les terres. Non content d'avoir fait passer la charrue sur le terrain du temple de Jérusalem, Vespasien ordonna encore la destruction de celui que les Juifs avaient à Héliopolis, afin que cette nation, inquiète et turbulente, ne put y faire de nouveaux rassemblemens, et se rendre encore dangereuse.

La marche des événemens semble nous rappeler naturellement au règne de Vespasien, et au superbe triomphe de la Judée, où le père et le fils figurèrent également comme triomphateurs, et s'environnèrent de toute la pompe orientale ; mais je dois encore, avant de poursuivre ce qui les concerne, dire quelque chose des autres peuples sur lesquels nous sommes restés en arrière.

Nous avons vu Agrippa venger, sous Auguste, l'ancienne défaite de Crassus et d'Antoine par les Parthes ; la soumission de Phraarte, leur roi, son empressement à renvoyer les drapeaux et les étendards dont les Parthes avaient paré leurs temples, le sauva de la fureur

du général d'Auguste : mais si la terreur qu'il inspirait fit prendre aux Parthes le parti de la soumission, ils n'en furent pas moins disposés, quelques années après, à prendre part aux troubles de l'Arménie. Les discordes intestines éclatèrent dans cette contrée, vers le même temps que l'exil de Julie, fille d'Auguste. Les Arméniens, ayant chassé Artavasde, leur roi, qu'Auguste leur avait donné après la mort de Tigrane, furent soutenus dans leur révolte par les Parthes, qui prirent les armes pour maintenir un autre Tigrane, que les révoltés avaient choisi pour leur souverain. Caïus fut alors envoyé dans l'Arménie, en qualité de proconsul, et il fit la guerre avec succès. Les Parthes ayant appris son arrivée en Syrie, se soumirent aux conditions qu'il plut à Auguste de leur imposer : Phraarte, leur roi, plia de nouveau sous l'autorité romaine, et Tigrane, abandonné à ses propres forces, ne put obtenir, malgré ses soumissions, la couronne d'Arménie. L'occasion était cependant favorable : Artavasde venait de mourir, mais Caïus le remplaça par Ariobarzane, mède d'origine, qu'il plaça sur le trône. Ce choix n'eut point encore l'approbation générale des Armé-

niens : un nommé Addus fit révolter la ville d'Artagera, l'une des places principales d'Arménie. Caïus en fit le siége ; et ce fut devant cette ville que le perfide Addus le blessa en trahison, d'un coup de poignard, qui, peu à près, causa la mort de ce petit-fils d'Auguste. Elle fut vengée par la destruction d'Artagera, que les légions prirent et ruinèrent.

Sous Tibère, on vit de nouveaux troubles dans l'Arménie, et même dans tout l'Orient. Ce prince, ayant fait mourir injustement Archelaüs, roi de Cappadoce, dont le seul crime était de ne lui avoir rendu aucuns devoirs, lorsqu'il vivait à Rhodes, dans un espèce d'exil, avait déclaré son royaume tributaire de l'empire. La mort d'Antiochus, roi de Comagène, et celle de Philopator, roi de Cilicie, causaient dans ces deux royaumes une dangereuse révolution. La Judée et la Syrie, surchargées d'impôts, menaçaient de se soulever ; et, d'un autre côté, les Parthes refusaient d'obéir à Vortone, qu'Auguste avait mis sur le trône, à leur prière, et ils avaient appelé Artabane, roi des Mèdes, qui était du sang des Arsacides. Tout se réunissait donc alors pour troubler ces provinces tributaires de l'empire. Vortone,

vaincu par son concurrent, se réfugia en Arménie, dont il espérait obtenir la couronne, après la mort d'Ariobarsane ; mais, par une politique timide, Tibère n'osa le faire déclarer le successeur de ce protégé de Rome, et Artabane plaça son fils Orodès sur le trône d'Arménie. Ainsi les descendans des Arsacides semblaient reprendre crédit et affermir leur puissance en Orient, mais de nouvelles révolutions vinrent bientôt renverser l'édifice de leur grandeur. Les succès de Germanicus dans l'Orient réduisirent en provinces romaines les royaumes de Cappadoce et de Comagène ; et Orodès, le nouveau roi d'Arménie, fut obligé de se retirer, et de céder la place à Zénon, fils de Polémon, qui, sous la protection des Romains, avait régné dans le Pont et une partie de la Cilicie. Germanicus écouta le vœu des peuples, en donnant la couronne à ce prince, et renouvela l'alliance des Romains avec les Parthes. Vonone fut alors abandonné, et forcé de renoncer à tout espoir de remonter sur le trône ; il fut relégué dans la Cilicie, où il était gardé à vue ; ayant voulu s'évader quelque temps après, il fut arrêté et tué par ceux qu'on lui avait donné pour gardiens.

On ne peut s'étonner du sort de ce prince, lorsqu'on se rappelle celui de Germanicus, et de tous les autres qui furent victimes de Tibère.

Dans la guerre d'Illyrie, dont Drusus, fils de cet empereur, fut chargé, on vit un exemple bien plus frappant de l'astucieuse politique de ce tyran : sous le spécieux prétexte de secourir Maroboduns, roi des Sereves, qui venait d'être battu par Arminius, cet habile et redoutable chef des Germains, qui ne put être vaincu que par Germanicus, Tibère envoya son fils à la tête des légions, moins pour faire la guerre, que pour fomenter la discorde, et afin de laisser les deux princes s'affaiblir et se détruire l'un par l'autre. Il attendit que Maroboduns fut tout à-fait accablé pour lui offrir de véritables secours. Il lui donna alors un asile à Ravenne, en Italie, où ce prince vécut dix-huit ans dans le repos. Flatté d'avoir détruit, sans tirer l'épée, un roi qui avait été très-puissant, Tibère ne songea plus qu'à se délivrer des inquiétudes que pouvait lui causer Arminius. Ce prince, que la perte de Maroboduns avait élevé au comble de la gloire, après avoir défendu avec le plus grand courage la liberté de la

Germanie contre toute la puissance des Romains, ébloui par sa prospérité, voulut devenir l'oppresseur de sa patrie, et tenta de l'assujétir à sa domination. Tibère profita de l'occasion pour soulever secrettement les Germains : inspirés par lui, et n'espérant pas dompter Arminius par la force, ils s'en défirent par une conspiration, où ses plus proches parens prirent part.

La trahison, comme vous le voyez, était également employée, dans ces temps malheureux, au dedans et au dehors de l'empire, et la détestable et artificieuse politique de Tibère s'étendait bien au-delà de l'enceinte de Rome.

Sur la fin de son règne, lorsqu'il eut mis le comble aux crimes qui le déshonorèrent, Artabane, roi des Parthes, loin d'imiter la lâcheté de ceux qui pliaient sous lui, osa lui écrire les lettres les plus outrageantes. Il ne craignit point de lui reprocher ouvertement ses parricides, ses cruautés, ses infâmies, et sa honteuse oisiveté; il lui donna le conseil d'appaiser, par une mort volontaire, la juste haine des Romains. Artabane eût pu bouleverser en Orient les affaires de l'empire, si, par son orgueil et sa cruauté, il n'eût, de son côté, soulevé ses sujets.

Ils envoyèrent une députation à Tibère, pour lui demander un autre roi: charmé de trouver cette occasion de se venger, ce prince leur envoya Phraarte, fils de celui dont j'ai parlé tout à l'heure, et que son père avait donné en ôtage à Auguste. Ce prince ne jouit pas de ce retour de fortune; il mourut en arrivant dans la Syrie. Alors Tibère nomma Tiridate, neveu de Phraarte, roi des Parthes, et il fit attaquer en même temps l'Arménie par Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie. Lucius-Vitellius, gouverneur de Syrie, eut ordre de seconder les efforts de ces deux princes; et Artabane, ayant été vaincu dans deux batailles, fut réduit à se sauver dans l'Hircanie. Tiridate fut ainsi établi sur le trône des Parthes; mais sa mauvaise conduite et sa perfidie envers ceux même qui l'avaient appelé, lui firent bientôt perdre sa couronne, et Artabane rentra en possession du royaume.

Ce fut ce même Artabane qui avait donné à Tibère tant de marques de mépris, qu'on vit s'empresser de rechercher l'amitié de Caligula son successeur.

Ce roi des Parthes eut plus d'un revers de fortune; sous le règne de Claude, il fut encore chassé du trône par ses sujets;

rétabli peu après par le secours d'Izate, roi de l'Adiane, il ne tarda guère à être assassiné par Gotarzès son frère. Cet ambitieux Gotarzès fit égorger en même temps l'épouse et le fils d'Artabane, espérant ainsi jouir avec plus de sûreté de son usurpation; mais sa cruauté révolta tous les esprits, et les Parthes appelèrent Bardane, ou Vardane, un autre de ses frères, qui vengea Artabane, et chassa son assassin dans l'Hircanie.

Cette province était, comme vous le voyez, le refuge des rois de Parthe détrônés.

Claude informé de ces mouvemens par Pharasmane, roi d'Ibérie, engagea Mithridate, frère de ce roi, à saisir cette occasion pour recouvrer le royaume d'Arménie qui lui avait été ôté. Appuyé du secours des Romains et des Ibériens, Mithridate se remit en possession de ses états, et Gotarzès, sortant de l'Hircanie, vint vers le même temps reprendre la couronne à Vardane. Ce prince habile et courageux fit cependant tous ses efforts pour la défendre; mais n'ayant point su se faire aimer de ses sujets, il fut trahi et tué par eux. Les Parthes ne se trouvèrent pas plus heureux en retombant sous la domination de Gotarzès;

toujours cruel et sanguinaire, il lassa encore la patience de ses sujets, qui députèrent secrètement à Rome pour demander à l'empereur Méherdate, fils de Vonone, et petit-fils de Phraarte : il était alors en ôtage à Rome. Claude céda aux désirs des Parthes ; il leur envoya ce prince, mais son entreprise fut malheureuse. Méherdate, vaincu par Gotarzès, tomba entre ses mains après la défaite de son armée ; et ce cruel, joignant le mépris à l'insulte, lui fit couper les oreilles et le laissa vivre.

Une révolution qui survint vers ce même temps dans l'Arménie, réveilla les prétentions des Parthes sur ce royaume. Mithridate y régnait tranquillement, et vivait en bonne intelligence avec Pharasmane son frère, dont il avait épousé la fille ; mais Rhadamiste, fils du roi d'Ibérie, jeune prince dévoré d'ambition, et impatient de succéder à son père, ne prenait point la peine de cacher ses vues audacieuses : Pharasmane craignait d'autant plus son fils, qu'il s'était fait aimer de la nation, et qu'il était doué d'une grande valeur. Pour se garantir de ses attentats, il lui inspira le dessein d'enlever l'Arménie à son oncle Mithridate. Rhadamiste saisit avidement cette

idée, et, de concert avec son père, il feignit de s'être brouillé avec lui pour n'avoir pu supporter l'humeur de sa belle-mère, et se retira auprès de son oncle Mithridate, qui le reçut comme son propre fils, et lui fit épouser sa fille Zénobie. Rhadamiste, indigne de tant de bonté, ne s'appliqua, pendant son séjour chez son oncle, qu'à gagner les principaux seigneurs de l'Arménie ; et lorsqu'il se fut formé un parti, il retourna chez son père, en faisant croire à Mithridate qu'il s'était réconcilié avec lui. Pharasmane, instruit des menées de son fils, chercha et trouva bientôt un prétexte pour déclarer la guerre à son frère ; et le malheureux Mithridate, surpris et trahi par ses principaux officiers, se vit réduit à s'enfermer dans un château où les Romains avaient une garnison commandée par Cœlius-Pollion. La place était forte, et Rhadamiste eût fait de vains efforts pour la prendre, si Pollion ne se fût laissé gagner par ses présens, et n'eût forcé Mithridate d'en sortir par un accommodement, dont la principale condition fût qu'il aurait la vie sauve. Rhadamiste lui donna les plus fortes assurances de tendresse et de respect ; il jura de n'employer contre lui

ni le fer ni le poison. Il emmena ensuite son oncle dans un bois voisin, où il avait préparé un sacrifice, pour confirmer, disait-il, leur accord en présence des dieux. Un usage particulier à cette contrée, était celui de lier ensemble les pouces des rois, qui faisaient quelques traités de paix ou d'alliance : on unissait étroitement les pouces de leur main droite, de manière à arrêter le cours du sang, après quoi ils se piquaient réciproquement l'extrémité des pouces ainsi unis, et suçaient l'un à l'autre le sang qui en sortait. C'était, selon eux, sceller les traités par le sang des parties contractantes. Rhadamiste fit un abus indigne de cette coutume et de la confiance de son oncle et son beau-père ; l'officier qui avait la commission de lier les pouces des princes, ayant feint de tomber, prit les genoux de Mithridate et le renversa par terre. Alors Rhadamiste le fit charger de chaînes, et bientôt reçut de son père l'ordre de le faire mourir ; mais pour ne point fausser le serment qu'il avait fait de ne se servir contre lui ni du fer ni du poison, il le fit étouffer, lui, sa femme, qui était sa propre sœur, et leurs enfans en bas âge.

Le gouverneur de Syrie pour les Ro-

mains, au lieu de punir une si noire perfidie, se contenta de faire sommer Pharasmane de rappeler son fils. Rhadamiste ne se pressa point d'obéir, et gagnant par ses présens l'intendant de Cappadoce, qui avait reçu ordre d'armer contre lui, il l'empêcha de songer à lui enlever le sceptre qu'il venait d'usurper, et fit même autoriser son couronnement par sa présence. Le gouverneur de Syrie crut devoir envoyer son lieutenant en Arménie, pour effacer une partie de la honte qui réjaillissait sur l'empire de la bassesse du lieutenant de Cappadoce. Mais Vologèse, alors roi des Parthes, fit beaucoup plus que les Romains; ces troubles l'excitant à entrer en Arménie, il en chassa Rhadamiste, et donna ce royaume à son frère Tiridate. La rigueur de l'hiver et des maladies qui survinrent obligèrent Vologèse à se retirer dans ses états. Rhadamiste rentra aussitôt en Arménie, et s'y fût peut-être rendu entièrement maître, s'il n'eût voulu traiter les peuples comme des sujets rebelles; tous se révoltèrent, et vinrent l'assiéger dans son palais; il fut obligé de prendre la fuite avec Zénobie, son épouse : cette princesse, qui était alors enceinte, ne put soutenir long-temps la fatigue du

cheval. Se voyant à l'instant d'être forcée de rester en chemin, et craignant de tomber entre les mains des ennemis, on prétend qu'elle conjura son mari de lui donner la mort pour la soustraire aux horreurs de la captivité. Ce prince barbare et jaloux, n'hésita pas à la satisfaire; il lui donna un coup de poignard et la jeta dans la rivière d'Araxe. Mais Zénobie ne fut pas blessée mortellement, et ses habits l'ayant soutenue quelque temps sur l'eau, elle fut aperçue par des bergers, qui la retirèrent de la rivière et pansèrent sa plaie. Elle leur dit son nom et sa triste aventure; ils en furent touchés, et la conduisirent à Tiridate, qui ordonna de la traiter en reine, et lui marqua les plus grands égards.

Rhadamiste ne pouvant se décider à renoncer à ses prétentions sur l'Arménie, fit long-temps la guerre à Tiridate avec divers succès; mais il forma en même temps un complot pour ôter à son père la couronne et la vie; sur le soupçon qu'il en eut, Pharasmane l'ayant fait arrêter, fit subir à ce fils dénaturé, à cet époux barbare, le juste châtiment de tous ses crimes.

Ce Tiridate, qui enleva la couronne

d'Arménie à Rhadamiste, est le même qui, sous le règne de Néron, fut vaincu et détrôné par Corbulon, le plus habile des généraux d'alors. Après de vains efforts pour se rétablir, Tiridate n'ayant pu y parvenir, quoiqu'il eût été secondé par son frère Vologèse, qui régnait toujours sur les Parthes, se détermina à faire des démarches auprès de Néron. Il en résulta l'humiliante cérémonie, dont j'ai fait mention en parlant de cet empereur : Tiridate vint se donner en spectacle à Rome, et reçut des mains de Néron sa couronne d'Arménie.

Il en jouit alors tranquillement, et lors des guerres civiles entre les successeurs de Néron, Tiridate, ainsi que Vologèse, son frère, prit parti pour Vespasien contre Vitellius.

Nous voici donc revenus à l'intéressante époque du règne de Vespasien. J'aurai pu vous dire quelque chose de la Grande-Bretagne, vous parler d'un de ses rois qui se distingua sous Néron ; mais l'histoire de cette contrée offre tant de confusion dans ces temps reculés, qu'il vaut mieux remettre à vous en entretenir quand nous pourrons la suivre avec un peu plus de suite. Qu'il vous suffise, en attendant, de savoir que les

peuples de la Grande-Bretagne, nouvellement soumis au joug des Romains, ne le supportèrent point très-tranquillement, et que les vexations des gouverneurs de ces provinces occasionèrent de fréquentes révoltes. Parmi celles qui méritèrent d'être distinguées des autres, on remarque le soulèvement qui eut lieu après la mort de Prasatagus, roi des Icéniens qui habitaient l'orient de l'Angleterre. Sa veuve Boudicca, irritée d'être traitée en esclave, ainsi que ses filles, entreprit de secouer un joug odieux; et se mettant à la tête des Bretons révoltés, elle montra une si grande valeur, elle anima tellement ses troupes, qu'elle embarrassa quelque temps les Romains; mais son armée finit par être défaite, et elle s'empoisonna pour ne pas tomber entre les mains des généraux de Néron.

Vous voyez, ma chère Aline, qu'il fut dans tous les temps des femmes guerrières, et que le courage n'est point le partage exclusif des hommes. Mais celui de notre sexe, dans la carrière des armes, tient aux circonstances malheureuses qui le font naître; et il n'est point à désirer d'en trouver dans l'histoire d'autres exemples que ceux qui prouvent

que nous savons, dans l'extrême malheur, trouver des forces contre l'oppression, et lutter même quelquefois avec avantage contre les tyrans qui abusent de notre faiblesse. Oui, il est grand, il est beau alors de vaincre la timidité qui nous est naturelle, pour relever le courage abattu de ceux qui baissent servilement un front humilié, et rampent en esclaves, au lieu de s'affranchir du joug qui les accable. Lorsqu'il ne faut qu'un généreux effort pour rompre des fers indignes, il est noble, il est glorieux à une femme d'en donner le valeureux exemple.

Nous en trouverons quelques-uns dans l'histoire même de notre pays; et mon Aline les lira sans doute avec un double intérêt. Mais c'est assez, pour aujourd'hui, d'avoir stimulé son attention sur ce sujet; je ne veux point les lui présenter par anticipation.

dit, distingué par sa valeur; elle le fit insensiblement parvenir au consulat; il avait même été envoyé en Afrique en qualité de proconsul. Il était dans la faveur de Néron, qu'il avait su captiver en faisant la cour à ses affranchis, lorsqu'il fut en danger de périr, pour avoir eu le malheur de s'endormir pendant que Néron jouait de la lyre. Deux fois, malgré sa vigilance de courtisan, ses jours furent exposés; et il encourut la disgrâce de l'empereur pour s'être ainsi assoupi.

La seconde fois qu'il commit ce crime impolitique, il eut beaucoup de peine à se le faire pardonner. C'était pendant le voyage de Néron en Grèce. Vespasien, qui l'avait accompagné, reçut ordre de s'éloigner; et, banni de la cour, il attendait d'un moment à l'autre sa condamnation, lorsque, contre son attente, il fut chargé de faire la guerre aux Juifs. Le besoin d'un général habile, et capable de conduire une expédition que l'opiniâtreté de ces peuples rendait très-difficile, détermina Néron à lui faire grâce. Cette guerre fut donc le salut de Vespasien.

Parvenu à l'empire, ainsi que vous l'avez vu, il montra toutes les qualités et

toutes les vertus qu'on peut désirer dans un souverain. On ne lui reproche qu'un seul défaut, c'est son amour pour l'argent, qui lui fit un peu multiplier les impôts. Mais la situation où ses prédécesseurs avaient réduit l'empire, put lui servir d'excuse; et il serait exempt de blâme, si l'on ne prétendait qu'il partagea quelquefois avec ses ministres, et même ses domestiques, les profits de sa protection. Ceci, au surplus, n'est pas bien prouvé; et peut-être est-ce l'une de ces calomnies dont on noircit la mémoire même des bons princes!

Aussitôt qu'il fut empereur, il s'appliqua à rendre à l'empire son ancienne grandeur; il mit tous ses soins à rétablir le bon ordre, à faire respecter les lois, à pourvoir au bien général et à celui des particuliers; il punit le crime, et il encouragea la vertu. Vespasien paraissait n'avoir d'autre but que de mériter et d'obtenir l'affection de son peuple; il rétablit la discipline dans les camps, réprima la licence du soldat dans les villes, et, dans sa juste sévérité, il n'épargna même point les troupes qui l'avaient porté à l'empire; quand elles opprimèrent les citoyens, il sut les punir et les contenir. Indulgent d'ailleurs pour ce

qui le concernait personnellement, il ne s'offensait point légèrement; il pardonna même à un philosophe cynique qui osa lui dire des injures en public, et se contenta de lui répondre : « Vous êtes un « vrai cynique ». Il se vengea noblement d'un homme qu'on lui présentait comme prétendant à l'empire ; il le nomma sur-le-champ au consulat, et dit en souriant : « Quand il sera revêtu de la puissance « souveraine, j'espère qu'il se souviendra « de ce trait d'amitié ».

Un trait qui l'honore encore plus, est sa conduite envers la fille de Vitellius. Loin de la persécuter, il la maria avantageusement, la dota, et lui donna un ameublement magnifique. Cette générosité envers la fille de son ennemi n'annonce point cette pente à l'avarice que lui reprochent quelques auteurs. Vespasien fit toujours un usage noble de ses revenus; il fit élever de superbes édifices publics, donna des fêtes magnifiques, secourut un grand nombre de pauvres sénateurs, et fit beaucoup de présens. Plusieurs villes détruites par des incendies, ou des tremblemens de terre, furent relevées par ses soins, et sortirent de leurs ruines plus brillantes qu'elles ne l'avaient jamais été.

Le Capitole, incendié sous Vitellius, fut rebâti par Vespasien. Ce fut l'un de ses premiers soins : avant même de partir d'Alexandrie, il avait donné des ordres pour rétablir cet édifice. La conduite de cet ouvrage avait été donnée à un chevalier romain de grande réputation; il se nommait Publius-Vestinus. Le préteur de Rome, Helvidius-Priscus, eut l'honneur de poser la première pierre en l'absence de l'empereur qu'il représentait. Vespasien, à son retour à Rome, pour faire avancer l'ouvrage, y mit lui-même la main; et, à son exemple, les principaux citoyens portèrent des matériaux; ce qui donna au peuple une grande ardeur pour terminer cette entreprise, qui fut achevée en très-peu de temps.

Mais cet Helvidius-Priscus, qui avait posé la première pierre du temple, était un stoïcien orgueilleux qui, ne pouvant souffrir de supérieur, se permit de déclamer insolemment contre l'empereur, et de décrier son gouvernement, quoique son autorité fût aussi douce, sa domination aussi modérée, que celle de ses prédécesseurs avait été cruelle et tyrannique. Vespasien souffrit longtemps l'insolence d'Helvidius-Priscus,

qui la porta au point de ne jamais lui donner le nom d'empereur. Il fut le seul de tous les Romains qui lui refusa ce titre lors de son entrée à Rome; il ne le salua que sous le nom de Vespasien; et dans tous les édits qu'il rendit étant préteur, il ne parla jamais au nom de l'empereur. Vespasien parut ne point s'en apercevoir; et cet orgueilleux philosophe porta l'audace jusqu'à célébrer des fêtes solennelles, où il rappela la mémoire de Brutus et de Cassius. Son hardiesse fut portée si loin, qu'il fut mis en justice, et ensuite renvoyé absous par Vespasien, contre l'avis de tous ses amis. Mais insensible à ce trait de clémence, ce farouche républicain persista à inspirer l'amour de la liberté et de la révolte. Envoyé en exil, il continua encore ses déclamations contre l'empereur; ce qui détermina enfin le sénat à le condamner à mort. Vespasien voulut encore lui faire grâce; mais l'on s'arrangea pour qu'elle n'arrivât qu'après l'exécution de la sentence.

Ce fut l'exemple d'Helvidius-Priscus qui encouragea d'autres stoïciens, et des cyniques, aussi fanatiques que lui, à tenir des discours séditieux pour soulever le peuple. Ils furent chassés de

Rome; mais l'exil ne put tout-à-fait les corriger : entr'autres, Démétrius qui, rencontrant Vespasien, depuis sa condamnation, ne daigna pas le saluer, et continua d'exhaler sa bile contre lui. L'empereur se contenta de dire : *Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir, mais je ne m'amuse pas à faire tuer les chiens qui aboient.*

La clémence de Vespasien serait entière, s'il l'eût étendue jusque sur Julius-Sabinus. Ce célèbre Gaulois, qui était de la ville de Langres, avait pris, du temps de Vitellius, le titre d'empereur dans les Gaules. Il fut défait; ses partisans, le voyant battu, l'abandonnèrent : se trouvant poursuivi par un parti resté fidèle aux Romains, Sabinus se réfugia dans une maison de campagne, où bientôt il mit le feu. On crut qu'il avait péri dans les flammes; son épouse elle-même pleura sa mort, et s'en affligea au point de vouloir le suivre au tombeau. Sabinus s'était retiré dans un souterrain avec deux affranchis fidèles, qui avaient seuls le secret de sa retraite. Instruit, par l'un d'eux, de la violence de la douleur d'Eponine, qui refusait toute nourriture, Sabinus s'empressa de calmer les regrets de cette épouse sensible; il lui fit

dire qu'il existait encore, lui apprit où il était retiré, mais lui fit recommander en même temps de feindre de le pleurer toujours. Eponine remplit les intentions de son mari; elle avait célébré ses funérailles; et jouant toujours le rôle d'une veuve désespérée, elle venait voir de nuit Sabinus : vivant dans la retraite, elle écarta facilement tout soupçon de l'existence de son époux. Comme elle l'aimait tendrement, et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être séparée de lui, elle prétextait de temps en temps des affaires qui la forçaient de s'absenter, et passait plusieurs jours de suite auprès de son cher Sabinus. Neuf années se passèrent de la sorte, pendant lesquelles Eponine eut deux enfans, qui naquirent et furent élevés dans le souterrain. Ses absences devenant insensiblement plus longues et plus fréquentes, excitèrent la curiosité; on la suivit, et l'on découvrit son secret. Quelques auteurs prétendent qu'avant qu'il fût connu, Eponine avait essayé d'obtenir la grâce de son mari par le crédit de quelques amis, et que Sabinus, déguisé, se rendit lui-même à Rome; mais son voyage ayant été inutile, il revint dans sa retraite avec le projet d'y passer le reste de ses jours. Il n'eut pas

même cette consolation : on l'arracha de son asile pour le conduire à Rome, avec sa femme et ses enfans. Eponine fut se jeter aux pieds de l'empereur, tenant entre ses bras les enfans qu'elle avait eus dans le souterrain. Vespasien fut ému de ce spectacle jusqu'à verser des larmes; mais cela ne l'empêcha pas de condamner à mort Sabinus et son épouse; les enfans seuls furent sauvés, et Vespasien prit soin de les faire élever.

Cet acte de sévérité est une tache qui ternit les belles actions de cet empereur : la politique, sans doute, lui dicta la condamnation de Sabinus; mais qu'il eût été noble à lui de se montrer au-dessus des vaines terreurs, et de pardonner un attentat qui n'avait point été dirigé contre lui. Il me semble qu'en le tirant des Gaules, en l'appelant à Rome, en lui donnant une place qui le mît en évidence, et en même temps dans le cas d'être surveillé, Vespasien n'aurait point eu à craindre que Sabinus entreprît de le supplanter : l'attacher à lui par les liens de la reconnaissance, était même le plus sûr moyen de contenir un homme de bien. Mais peut-être Vespasien fut-il excité à le faire périr, par la découverte d'une conspiration qui eut lieu vers ce

même temps : conspiration qui parut assez inquiétante, puisque Titus, si renommé par sa clémence, n'attendit pas que les conspirateurs fussent jugés; il fit tuer l'un des chefs dans le palais même, l'autre fut condamné par le sénat, et se coupa la gorge avec un rasoir. Ces deux chefs, qui se nommaient Cécina et Marcellus, avaient été comblés de bienfaits par l'empereur ; ils en abusèrent pour séduire une partie de sa garde prétorienne. Cependant Vespasien défendit qu'on fît des recherches pour connaître les autres conjurés, disant avec sa bonté ordinaire : « Je ne veux pas qu'on sache « combien j'ai d'ennemis ».

Que ceci est différent du trait que je viens de citer ! Mais il est probable qu'on lui fit craindre que le noyau des mécontens ne songeât à lui opposer Sabinus, et n'entreprit de se servir de son nom pour lui enlever l'empire. C'est ainsi que les raisons d'état rendent quelquefois cruel et même sanguinaire un prince naturellement bon.

Vespasien survécut peu à cette exécution ; mais avant de vous parler de sa mort, il faut vous dire quelque chose des exploits militaires qui illustrèrent son règne.

Je vous ai parlé de l'expédition de la Judée; j'ai même détaillé dans ma dernière quelques-uns des faits relatifs à la prise de Jérusalem. Il me reste à vous entretenir de la guerre contre les Bataves. Ces peuples, qui sont aujourd'hui les Hollandais, étaient moins les sujets des Romains que leurs alliés. Révoltés de ce qu'on avait voulu exiger d'eux au-delà des traités, ils mirent à leur tête un certain Claudius-Civilis, prince gaulois, à qui l'on donne une partie des grandes qualités d'Annibal. Comme lui, il était animé d'une forte haine contre les Romains, depuis, que sur un faux soupçon de trahison, il avait été mis aux fers et envoyé à Néron. Galba lui avait rendu la liberté sans pouvoir appaiser son ressentiment. Exposé à de nouveaux dangers sous Vitellius, il était très-disposé à se venger; et, profitant des dispositions des Bataves, il assembla une puissante armée. D'abord il avait paru combattre pour les intérêts de Vespasien, et lui fit même prêter serment par ses troupes; mais bientôt levant le masque, il annonça le dessein de rendre la liberté à sa patrie, ou plutôt de s'en faire le souverain. Il fut un moment redoutable; mais la di-

vision se mit dans ses troupes. Les Romains en profitèrent; et, après plusieurs combats, une bataille décisive acheva la défaite de son parti, et il fut trop heureux d'être compris dans le traité qui rétablit le calme et la paix dans tout l'Occident.

Excepté ces deux guerres importantes, et quelques autres sur les frontières éloignées, le règne de Vespasien se passa en paix. Celle de l'intérieur ne fut nullement troublée par la révolte des Garamantes, peuple d'Afrique, qu'on repoussa dans l'intérieur de leur pays. La guerre d'Angleterre, qui fut conduite par Julius-Agricola, général célèbre, n'influa pas davantage sur le bonheur de l'empire. Mais cette dernière eut les plus heureux effets relativement aux peuples bretons; Agricola les soumit encore plus par ses vertus que par ses armes; il les gouverna si sagement, qu'il leur ôta la volonté de se révolter. Il établit une discipline exacte; il leur donna l'exemple de l'ordre et de la bonne conduite. Agricola devait, dit-on, une partie des qualités qui le distinguèrent à l'éducation que lui avait donné sa mère, Julia-Agricola, dame d'un rare mérite, qui

l'avait élevé avec beaucoup de soin.

Mais revenons à Vespasien, qui mourut à l'âge de soixante-dix ans, dans la dixième année de son règne. Il vit approcher sa fin assez gaiement ; se sentant mourir, il dit : *Je sens que je deviens Dieu.* Allusion assez fine à la vanité de quelques-uns de ses prédécesseurs, et dont l'on croit que lui-même ne fut pas tout-à-fait exempt.

Il mourut l'an 79 de l'ère chrétienne, d'une maladie qui le tourmenta quelque temps, et qu'il aggrava par des eaux très-froides qu'il prit dans la Campanie. On remarque qu'il fut le seul des neuf empereurs qui l'avaient précédé, qui mourut d'une mort naturelle.

Titus, qui lui succéda, avait déjà fait connaître son génie pour les armes et ses talens pour le gouvernement. Admis par son père aux principales fonctions, il avait toujours partagé sa puissance et joui de toute sa confiance. Il n'en avait usé que pour le bien ; on remarquait en lui toutes les vertus et toutes les qualités qui font les grands princes ; il n'était point non plus dépourvu de celles qui brillent à l'extérieur. Sa phisionomie était gracieuse ; il avait un grand air de majesté, et avec

un génie vaste et capable d'embrasser à la fois plusieurs objets, il avait une mémoire étonnante et de grandes dispositions pour les sciences qui conviennent à l'homme d'état, et pour les connaissances agréables. Il aimait les lettres et les arts; il s'appliqua à les étudier dans sa jeunesse, et les protégea et les encouragea lorsqu'il fut parvenu à l'empire.

Titus avait trente-neuf ans lorsqu'il perdit son père. Ce prince avait été élevé dans le palais impérial avec Britannicus, et si intimement lié avec cette victime de l'infâme Néron, qu'on prétend qu'il goûta le breuvage empoisonné qui termina si tragiquement les jours du fils de Claude. Titus en fut même longtemps dangereusement malade. Elevé dans une cour licencieuse, le fils de Vespasien suivit quelque temps les pernicieux exemples qu'il avait perpétuellement sous les yeux; il se livra dans sa jeunesse à quelques écarts, s'abandonna à sa pente naturelle pour le plaisir, et l'on crut même remarquer en lui de la hauteur et de la violence. Le meurtre de Cécina l'avait fait regarder comme un prince cruel et sanguinaire. Ce ne fut que lorsqu'il fut monté sur le trône,

qu'on connut bien son véritable caractère, et qu'on apprécia toutes ses vertus.

Il commença par montrer combien il était digne de l'empire, non-seulement en faisant célébrer avec pompe les funérailles de son père, et en honorant sa mémoire des plus sincères regrets, mais encore en s'attachant à vaincre les faiblesses qui pouvaient être nuisibles aux intérêts de son peuple. Sa passion effrénée pour Bérénice, reine de Judée, alarmait beaucoup les Romains; on prétendait que cette reine, qui l'avait suivi à Rome, et qui s'était rendue maîtresse de toutes ses volontés, lui avait fait promettre de l'épouser lorsqu'il serait parvenu à l'empire. Le ton impérieux de Bérénice, la manière dont elle agissait, appuyait les prétentions qu'on lui supposait; elle commandait déjà comme si elle eût été impératrice, et les Romains redoutaient d'autant plus de lui voir prendre ce titre, qu'avec la beauté de Cléopâtre, Bérénice avait une partie des défauts de cette trop fameuse reine d'Egypte. Titus, instruit des murmures de son peuple, fit un généreux effort sur lui-même; il renvoya Bérénice; il sacrifia sa tendresse à la majesté de son

rang; et malgré les pleurs et les reproches de son amante, il l'obligea de quitter Rome et d'aller se retirer près de son frère Agrippa, roi d'Idumée.

Racine, l'immortel Racine a peint les adieux touchans de Bérénice; je ne doute pas, qu'en lisant cette pièce attendrissante, mon Aline n'ait tout bas blâmé la rigueur du peuple romain et même la trop grande condescendance de Titus pour les vœux de ses sujets. Un empereur n'est-il donc pas libre de se marier à son gré, aurez-vous dit? faut-il qu'il immole ses goûts, ses penchans, ses sentimens les plus tendres à la fantaisie de son peuple, à sa répugnance pour une alliance avec une étrangère? De quoi sert-il d'être souverain, si l'on n'a la liberté de se marier à son gré? C'est la question, c'est la réflexion qui se présente naturellement à la lecture de la pièce de Racine. Le génie de cet auteur a d'ailleurs répandu tant de charmes sur Bérénice; il a su la rendre si intéressante, qu'on gémit avec Titus du devoir sévère qu'il s'impose.

Mais l'histoire, en nous présentant le véritable caractère de la reine de Judée, nous montre la necessité de son renvoi. Tout porte à croire qu'elle eût

fait l'opprobre de l'empire, et ses pernicieux conseils avaient déjà altéré les qualités naturelles à Titus. Aussitôt que Bérénice fut éloignée, on le vit écarter tout ce qui pouvait le détourner de ses devoirs; ces flatteurs qui le corrompaient, les jeunes esclaves qui avaient partagé ses plaisirs, furent éloignés de sa personne. Il ne prit même plus aucun intérêt à leurs succès; tout entier aux soins de son empire, il ne s'occupa que des moyens de rendre son peuple heureux. C'est ainsi qu'il mérita d'être appelé *l'amour et les délices du genre humain.*

Bienfaisant, libéral, accessible et humain, ce prince eut toutes les vertus qui peuvent faire chérir sa mémoire. Il avait pour principe de ne renvoyer personne sans lui laisser l'espérance de la grâce qu'il sollicitait; et quand on lui représentait qu'il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, il répondait : *Personne ne doit sortir mécontent de l'audience de l'empereur.* Cette parole et celle si célèbre et si connue : *J'ai perdu ma journée!* quand il avait passé un jour sans faire de bien à personne, suffisent pour peindre l'ame de Titus.

Sa bonté pour son frère, l'ingrat et

farouche Domitien, est sans doute encore plus admirable, puisqu'elle ne put être altérée par l'insensibilité et l'ingratitude de ce monstre.

Dès sa plus tendre jeunesse, Domitien avait montré des vices qui obligèrent Vespasien à le traiter avec rigueur, et à le priver de toute autorité lorsqu'il fut parvenu à l'empire. Titus intercéda souvent pour son frère, et le réconcilia plus d'une fois avec son père. Malgré les obligations que Domitien lui avait, il ne pouvait dissimuler la basse jalousie qu'il lui portait, sur-tout depuis qu'il partageait avec Vespasien les fonctions du gouvernement. Pendant que Titus n'usait de son pouvoir que pour faire le bien, Domitien abusait autant qu'il le pouvait du respect qu'on croyait devoir au fils de l'empereur. Les débauches, les vexations et la cruauté de son caractère, que rien ne pouvait modérer, ayant convaincu Vespasien qu'il était indigne du trône, il n'avait fait aucune mention de lui, et par son testament il avait déclaré Titus seul héritier de l'empire. Cependant Domitien osa entrer en concurrence avec son frère, et demander à partager la souveraine puissance, en prétendant qu'on avait falsifié le testa-

ment de Vespasien. Il ne fut point écouté ; Titus fut unanimement reconnu seul empereur ; mais appelant Domitien à partager avec lui les rênes du gouvernement, il le traita comme son collègue et le désigna son successeur. Peu touché de sa générosité, Domitien ne cessait de lui tendre des embûches ; il soulevait contre lui les gens de guerre, et méditait de sortir de Rome pour armer les patriciens. Titus, toujours indulgent, lui pardonna toutes ses menées, et ne put se résoudre ni à l'éloigner de sa personne, ni à le priver des honneurs dont il l'avait comblé. Espérant le vaincre à force de bienfaits et de preuves de sa tendresse, il continua de le traiter comme son collègue et son successeur ; quelquefois même il le prenait en particulier, et le conjurait, les larmes aux yeux, de répondre à son amitié.

Sous l'empire de Titus, il arriva quelques désastres, tels qu'une éruption du Mont-Vésuve, un incendie à Rome, qui dura trois jours et trois nuits, et une contagion telle qu'on n'en avait point encore vu de semblable. Pour remédier à ses malheurs, Titus se conduisit, non-seulement en prince, mais en père de ses peuples : tantôt il donna des édits pour

consoler ses sujets; tantôt il tira du fisc mpérial de quoi réparer leurs désastres: l fit d'ailleurs tout ce qui était en lui pour en adoucir l'amertume à son peuple. Titus ne fut sévère qu'envers les délateurs et ceux qui les subornaient : il bannit les uns, condamna les autres à ine punition infâmante, et fit enfin tous es efforts pour détruire cette ancienne peste de l'état, qui avait fait tant de mal ous ses prédécesseurs.

Les armes romaines continuaient de prospérer dans la Grande-Bretagne, sous a conduite d'Agricola. Ce sage et prudent général poussa les bretons, de contrée en contrée, jusque dans des pays alors inconnus aux Romains, et répandit un tel effroi parmi ces barbares, qu'ils n'osaient se présenter devant lui. Mais, pour mieux les accoutumer au joug, il s'appliqua à les policer, en leur inspirant le goût des arts et des lettres. Ainsi c'est d'Agricola que les Anglais reçurent les premiers élémens des sciences et des arts utiles et agréables; c'est lui qui leur apprit à jouir des douceurs de la paix, et à goûter les plaisirs et les amusemens qui distinguent les peuples policés.

Titus prit, à l'occasion des nouvelles conquêtes d'Agricola, le titre d'*Impe-*

rator, pour la quinzième fois. Il jouissait de cette satisfaction et du bonheur de faire, par ses vertus, les délices du genre humain, lorsqu'il tomba sérieusement malade; il se fit porter à sa maison de campagne de Réaté, pour mourir au même lieu que son père; et, après deux ans de règne, il fut enlevé à ses peuples. Il mourut à quarante-un ans, ne regrettant de l'empire que le pouvoir de faire des heureux, et plaignant ses sujets de tomber sous l'empire de Domitien.

On a soupçonné ce monstre d'avoir hâté la fin de son frère, qui fut amèrement pleuré par les Romains, et même par les étrangers. Sa mémoire fut honorée comme elle méritait de l'être, et on lui érigea des temples, où l'on fit des sacrifices en son honneur.

Vous venez de voir, ma chère Aline, que le ciel ne fit, pour ainsi dire, que montrer au monde le vertueux Titus: le contraste qu'offrit son successeur, dut encore faire regretter plus vivement ce prince, si digne de l'amour de ses peuples.

Domitien empereur ne démentit point Domitien-César: il avait donné, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de sa

cruauté ; on s'attendait à celle de son règne ; on fut agréablement surpris de le voir d'abord se montrer libéral, généreux, ennemi de l'injustice, et prompt à punir les délateurs et les juges qui se laissaient corrompre. Il fit même quelques bonnes lois, et parut vouloir réprimer le déréglement des mœurs par la crainte des supplices. Mais ces heureux commencemens ne se soutinrent pas longtemps : le meurtre de Sabinus, son parent, qu'un crieur public avait, par méprise, proclamé *empereur*, au lieu de *consul*, démasqua Domitien, et sa basse jalousie contre Agricola, qu'il disgracia et finit par faire périr, achevèrent de faire connaître ce que pouvaient attendre de lui ceux mêmes qui rendaient à l'état les services les plus essentiels.

Après avoir fait mourir le conquérant de l'Angleterre, dont la gloire lui portait ombrage, il fut se mettre à la tête de ses légions de Germanie, et prit quatre fois de suite le titre d'*Imperator;* mais on ne connaît pas bien ses expéditions, et l'on pense assez généralement qu'il ne prit le commandement de ses armées, que par l'ambition de se montrer supérieur à ses généraux, qu'il jalousait bassement. Il y eut, pendant son règne, une

révolte en Afrique, qui fut appaisée par la défaite entière des rebelles. La guerre contre les Daces fut moins heureuse : Domitien se rendit lui même sur la frontière ; mais il ne vit l'ennemi que de loin. Il refusa d'accorder à Décébale, chef de ces peuples, des conditions raisonnables ; et quand ses généraux eurent été battus, il se soumit honteusement à un tribut onéreux. Il entreprit de dissimuler sa lâcheté, en faisant passer au sénat une fausse lettre de Décébale, par laquelle ce prince se reconnaissait vaincu, et paraissait subir lui-même la loi qu'il avait au contraire faite aux Romains. A l'aide de cette imposture, Domitien eut l'audace de rentrer dans Rome en triomphateur des Daces ; il se couronna de lauriers, quoique personne n'ajoutât foi à sa prétendue victoire.

Déjà son caractère cruel était tellement connu, qu'on n'eût osé réclamer contre son assertion. Les Romains avaient de nouveau perdu leur liberté : loin de dire la vérité avec une noble hardiesse, on n'osait même plus se communiquer en secret ses pensées. Le farouche et soupçonneux Domitien avait rétabli la loi de lèze-majesté, abolie par son frère, dont il s'étudia à décrier la conduite et

le gouvernement. Les délateurs, les calomniateurs de tout genre reprirent grand crédit sous cet empereur tyrannique, d'autant plus cruel, qu'il était naturellement lâche, et que, tremblant toujours pour sa vie, il ajoutait foi à toutes les apparences de conspiration qu'on lui présentait. Sous ce prétexte, il se défit, non-seulement de ceux qui lui étaient suspects, mais encore de beaucoup de grands qu'il détestait; des gens de mérite, qu'il regardait comme des censeurs de sa conduite; des riches, dont il voulait s'approprier la fortune; et enfin d'une foule de citoyens obscurs, qu'il sacrifiait à ses caprices, sans avoir même un motif pour les accuser.

Les chrétiens, réglés dans leurs mœurs, menant une vie retirée et exemplaire, ne pouvaient manquer d'être suspects à ce tyran ombrageux; aussi furent-ils persécutés par lui dans toute l'étendue de l'empire. Sa cruauté se déploya sur tous ceux d'un rang distingué, et il n'épargna même pas ceux de ses parens qui se déclarèrent chrétiens : ceci ne peut surprendre d'un homme qui eût l'orgueil de se faire appeler *Seigneur et Dieu,* qui se fit dresser des autels, et immoler des victimes devant ses statues.

La cruauté de Domitien surpassa celle de Néron en quelques points : il se plaisait à faire torturer devant lui les condamnés, et ce barbare ne prononçait jamais une sentence de mort sans faire des protestations de clémence. Il portait le raffinement jusque dans sa férocité : il comblait souvent de caresses ceux qu'il se disposait à envoyer au supplice ; et, non content de jouir de leurs tourmens, il se faisait encore un spectacle délicieux de donner les plus sinistres terreurs aux grands qui l'approchaient. Ce monstre entremêlait ses barbaries de pompe théâtrale, de jeux, et de fêtes splendides.

Ses voluptés, ou plutôt ses débauches, égalèrent au moins celles de Néron ; ses profusions étaient si grandes, qu'elles finirent par le rendre avare, et son avidité pour l'argent redoubla encore sa cruauté naturelle.

Ce monstre eut cependant la hardiesse d'instituer les Jeux Capitolins, pour célébrer ses vertus ! On doit s'étonner de la patience des Romains, qui souffrirent pendant quinze ans son odieuse tyrannie.

Se croyant toujours environné d'assassins, il avait pris les plus grandes précautions pour prévenir les mauvais des-

seins qu'on pourrait former contre lui
et cependant il mourut assassiné.

Ce fut, dit-on, un simple hasard qu
causa sa mort. Domitien s'étant un jou
endormi, pendant qu'un jeune enfan
jouait dans sa chambre, l'enfant apper
çut un papier à côté de l'empereur ; i
le prit, et l'emporta pour jouer. L'im
pératrice Domitia rencontre l'enfant, lu
tire le papier qu'elle voit entre ses mains
et y jetant les yeux, elle s'aperçoit ave
surprise que c'est une liste de proscrits
à la tête desquels elle était elle-mêm
portée. Domitia avait d'autant plus d
raison de craindre et de haïr son époux
que déjà elle avait été répudiée par lui
et que, depuis son rappel, elle jouissai
de peu de crédit. Elle assemble les per
sonnes menacées, leur communique l
fatale liste, et, d'un commun accord, l'o
convient qu'on ne peut échapper qu
par la mort du tyran. Elle est aussitô
résolue : Etienne, un affranchi, inten
dant de l'impératrice, se charge de por
ter le premier coup. Il s'introduit prè
de Domitien, lui présente un mémoire
et, pendant qu'il le lit, lui porte un cou
de poignard : l'empereur s'écrie et s
débat ; mais les autres conjurés entren
à l'instant, et l'achèvent.

La nouvelle de sa mort se répand à peine, qu'on renverse ses statues, qu'on foule ses images aux pieds; son nom fut effacé de tous les monumens magnifiques qu'il avait fait élever : heureux si l'on eût pu de même effacer le souvenir des maux qu'il avait faits!

Domitien fut le dernier des empereurs qu'on a nommés les douze Césars, parmi lesquels on n'en compte que deux de bons, Vespasien et Titus; on remarque qu'ils sont aussi les seuls qui moururent de mort naturelle; encore n'est-il pas bien certain que les jours de Titus n'aient point été avancés. Vous vous rappelez, ma chère Aline, ce que je vous ai dit à ce sujet, et vous remarquerez sans doute avec regret que les bons princes vécurent bien moins que les tyrans.

LETTRE VII.

Règnes de Nerva, de Trajan et d'Adrien.

Ce ne fut point le peuple romain, ma chère Aline, qui se montra le plus satisfait de la mort de Domitien ; les gens obscurs avaient généralement moins souffert de ses fureurs ; mais le sénat, dont les plus illustres têtes avaient été immolées à sa barbarie, fit éclater sa joie d'être délivré de ce monstre.

Il chargea sa mémoire d'imprécations ; ordonna, par un décret solennel, qu'on effaçât son nom des inscriptions. Ce fut de même par l'ordre du sénat, et non par l'effet de la rage du peuple, que les statues de Domitien furent renversées, que celles d'or et d'argent furent mises en fonte, et qu'on prît enfin tous les moyens possibles de rendre sa mémoire odieuse.

Les prétoriens, au contraire, dont Domitien avait augmenté la paye, et qui, lui servant de bourreaux, s'étaient enrichis des dépouilles des condamnés, de-

mandèrent à grands cris le supplice des conjurés, et les eussent immolés, s'ils n'eussent été retenus par leurs chefs. Mais sans s'embarrasser de leurs plaintes, le sénat s'empressa de choisir un empereur ; ce fut Nerva qui réunit ses suffrages et ceux du peuple. Ses grandes qualités engagèrent les prétoriens à le reconnaître aussi.

On pense même que les conjurés étaient d'accord sur ce choix avant que la proposition en fût faite dans le sénat ; et comme ils avaient parmi eux l'un des commandans des gardes prétoriennes, ils entraînèrent l'armée à le proclamer malgré son attachement pour la mémoire de Domitien.

Nerva était originaire de l'île de Crète ; il s'était également distingué dans les emplois militaires et civils. Il cultivait les lettres, et s'était même acquis les bonnes grâces de Néron par les charmes de sa poésie.

Une complexion faible, une santé fort délicate, l'avaient dérobé aux cruelles défiances de Domitien, à qui ses vertus faisaient ombrage. On dit qu'il ne fut épargné, que parce qu'un astrologue avait assuré à Domitien qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre.

Cette assertion était d'autant plus probable, qu'indépendamment de plusieurs infirmités, Nerva était alors âgé de soixante-quatre ans ; son air simple, sa conduite modeste, éloignaient d'ailleurs l'idée qu'il pût prendre part dans aucun complot.

C'est à ces avantages qu'il dut la conservation de sa vie, et l'honneur d'être élevé à l'empire l'an quatre-vingt-seize de l'ère chrétienne.

Dès qu'il eut consenti à prendre les rènes du gouvernement, le bruit se répandit que Domitien vivait encore, et qu'il n'avait fait courir la nouvelle de sa mort que pour avoir de nouveaux prétextes d'exercer sa cruauté. On vit alors Nerva trembler ; il fut même si saisi de frayeur, qu'il en perdit la parole ; mais l'un des conjurés s'empressa de le rassurer, et la promesse des gratifications ordinaires ayant mis les prétoriens de son parti, il prit possession de l'empire à la satisfaction générale.

Nerva, empereur, donna ses premiers soins à dissiper les inquiétudes que causaient les fréquentes accusations pour le crime de lèse-majesté ; il rappela tous les bannis injustement, et fit des ordonnances encore plus sévères que celles

de Titus contre les délateurs. Il concilia deux choses qu'on croyait incompatibles, la puissance absolue et la liberté des sujets. Nerva fit connaître qu'elle peut exister sous un prince sage et aussi juste qu'il est modéré. Les Romains crurent voir renaître l'heureux siècle de Saturne, où les hommes pouvaient vivre dans une précieuse sécurité et dans l'innocence des mœurs.

Les chrétiens respirèrent sous le règne de Nerva; ils participèrent au bonheur dont jouissait l'empire; cependant la sagesse de son gouvernement ne le mit pas à l'abri des conjurations, mais elles furent bientôt étouffées; et, contre l'avis du sénat, cet empereur indulgent ne se vengea des coupables que par le bannissement.

On a même reproché à Nerva un peu de faiblesse, qui sans doute tenait à son âge; sa trop grande indulgence encouragea les méchans, et porta les cohortes prétoriennes à se soulever. Malgré sa timidité naturelle, il montra dans cette occasion une grande fermeté; il eut le courage de s'exposer lui-même pour sauver ceux qui l'avaient porté à l'empire; mais, tout en le respectant personnellement, les prétoriens le for-

cèrent à leur abandonner les meurtriers de Domitien, qu'ils égorgèrent tous dans leur fureur. Après cet attentat, Nerva sentit que l'insolence des soldats ne ferait que s'accroître, s'il ne leur opposait quelqu'un qui fût plus en état que lui de leur en imposer. Il se décida à prendre un collègue, et au lieu de le choisir parmi ses parens et ses amis qui étaient nombreux, il ne s'attacha qu'à consulter l'intérêt public, et jeta les yeux sur Trajan, qu'il adopta comme le sujet le plus digne de régner.

Cette adoption qui fit grand honneur à Nerva, ne précéda sa mort que de peu de temps, mais elle fut universellement applaudie par le sénat et par le peuple. Dès qu'elle fut connue, les séditieux rentrèrent dans le devoir.

Trajan n'était point cependant à Rome lorsqu'il fut adopté, il était alors en Basse-Germanie, où il commandait, et il dût être agréablement surpris lorsque Nerva lui envoya des ambassadeurs pour l'inviter à venir l'aider à soutenir le poids du gouvernement.

Il ne tarda pas à en être seul chargé. Après seize mois de règne, le vertueux Nerva mourut d'une fièvre violente, qui fut, dit-on, occasionée par un excès

de colère contre un insigne délateur. Il fut vivement regretté à Rome, mais moins dans les provinces, parce que les gouverneurs abusaient de sa bonté pour fouler le peuple. Ce qui prouve combien il est difficile de faire le bien ! même aux princes qui en ont la véritable intention.

Trajan était né à Italica, ville d'Espagne, près de Séville, d'une famille ancienne, mais non illustre. Son père avait mérité par ses services le consulat et les honneurs du triomphe; et la faveur dont Vespasien l'avait honoré, lui avait obtenu l'avantage d'être agrégé au corps des patriciens. Trajan fils, marchant sur les traces de ce digne père, avait été élevé dans la profession des armes, et s'était acquis de bonne heure la réputation d'un excellent homme de guerre. Il avait passé par tous les grades militaires, et s'était poussé jusqu'à celui de général; comme vous l'avez vu tout à l'heure, il commandait les légions de Germanie lorsque Nerva l'associa à l'empire. Peu après qu'il eut reçu la nouvelle de son adoption, il apprit la mort de son bienfaiteur, et ayant pris le titre d'Auguste, il fut unanimement reconnu empereur.

Il avait quarante-deux ans lorsqu'il prit les rênes du gouvernement. Cet âge, également éloigné de la témérité de la jeunesse et de l'indolence de la vieillesse, était précisément celui qu'il fallait pour gouverner sagement ; aussi Trajan répondit-il à toutes les espérances qu'on avait conçues en le voyant appelé à régner.

En montant sur le trône, il déclara publiquement qu'il ne se croyait pas moins obligé que le dernier du peuple à l'observation des lois. Il régna en effet par les lois, et se montra fidèle aux engagemens qu'il avait pris. D'autres avaient tenu le même langage, mais n'avaient fait que de vaines promesses ; au lieu que Trajan remplit les siennes, et fut constamment ce qu'il avait promis d'être.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, il se consacra tout entier aux affaires publiques ; il ne connut d'autre délassement que le changement de travail, et les exercices les plus propres à entretenir les forces du corps et la vigueur de l'esprit. Il admettait à son audience les petits comme les grands ; son palais était ouvert à tout le monde. Il écoutait avec patience, expédiait les affaires avec promptitude, et rendait une justice exacte. Il poursuivit

les délateurs avec encore plus de rigueur que ne l'avait fait Titus ; il les confina dans les îles désertes, depuis long-temps peuplées par des sénateurs et des citoyens illustres ; il cassa la loi qui ordonnait la confiscation des biens de ceux qui étaient relegués, et remit une partie des impôts. Comme il ne faisait point de dépenses superflues, il avait toujours en réserve de quoi fournir aux guerres et aux constructions des édifices qu'il fit élever en grand nombre. Sans fouler son peuple, sans l'accabler de charges onéreuses ; il sut suffire aux dépenses nécessaires à un grand prince et à un souverain libéral. Trajan se montrant véritablement le père de ses sujets, semblait ne garder le rang suprême que pour prévenir l'anarchie ; il diminuait de sa propre autorité les prérogatives de sa dignité, et se rapprochait de son peuple par son affabilité et même sa condescendance ; il voulait, comme Titus, qu'on ne sortît pas mécontent de sa présence. Dans la vie privée, comme dans les affaires publiques, il était exempt de tout artifice, et regardait les finesses et les ruses en affaires, comme les singeries de la capacité et de la sagesse. Jamais il ne voulait qu'on condamne personne

sur de simples soupçons, fussent-ils des plus graves. « Il vaut mieux, disait-il, « que mille criminels échappent, que « d'avoir à se reprocher la mort d'un « seul innocent ».

Ce bon prince connut les douceurs de l'amitié; il conserva des amis sur le trône, et continua d'avoir pour eux la même réciprocité d'attention qu'avant qu'il fût parvenu à l'empire. Il les visitait fréquemment lorsqu'ils étaient malades, il se mêlait dans leurs divertissemens, entrait dans le détail de leurs affaires domestiques, et leur donnait l'exemple de la fidélité qu'on se doit dans l'amitié. Innaccessible aux calomnies, Trajan rejetait toutes celles dont on voulait noircir ceux qu'il avait jugé dignes de son estime et de son attachement. Ce fut surtout à l'égard de Licinius - Suranus, son ministre et son favori, qu'il déjoua tous les complots de ses courtisans pour le lui rendre suspect. Loin de prêter l'oreille à leurs discours insidieux, il redoubla de confiance pour son ministre; il lui en donna les preuves les plus complettes en se livrant entièrement à sa discrétion, et dit à ceux qui l'avaient voulu noircir: « S'il avait eu le dessein de me tuer, il « l'aurait fait hier ».

A ses vertus civiles, Trajan joignit celles d'un grand capitaine; et l'histoire le place parmi les héros du premier rang. Il dormait peu, et avait une extrême vigilance; il soutenait sans peine les plus grandes fatigues, faisait à pied les plus longues marches, à la tête de ses troupes, même lorsqu'il fut empereur. Il accoutumait les soldats, par son exemple, à supporter la faim et la soif; il faisait avec eux tous les exercices militaires, sans se ménager plus que les autres; il les consolait et les assistait lui-même lorsqu'ils étaient malades; il connaissait tous les vieux soldats, les appelait par leur nom, se plaisait à leur rappeler leurs belles actions, et en les louant et les récompensant, il les excitait à se distinguer de nouveau. Sa bonté ne l'empêchait pas de maintenir ses troupes dans une exacte discipline; il ne leur permit jamais de s'en écarter, et les contenait plus encore par le respect que par la crainte.

La première guerre qu'il entreprit fut contre les Daces; il les vainquit deux fois, et délivra les Romains du honteux tribut imposé à Domitien. Il avait plus d'un motif pour déclarer la guerre à Décébale; ce roi des Daces venait de faire

alliance avec les Parthes; et de concert avec eux il s'appliquait à accroître sa puissance, même en manquant aux traités qu'il avait faits avec les Romains. Trajan marcha contre lui avec une formidable armée; et après une fameuse bataille, où la perte fut excessive de part et d'autre, Décébale fut obligé de plier. Poursuivi par Trajan dans tous ses retranchemens, de montagne en montagne, et jusque dans sa capitale par les Romains, il fut réduit à venir se jeter aux pieds de l'empereur, et se soumit aux conditions les plus humiliantes. Pour obtenir la paix, il abandonna une partie de ses états, et envoya des ambassadeurs à Rome ratifier le traité avec le sénat.

A son retour en Italie Trajan fit son entrée à Rome avec d'autant plus d'éclat, que c'était le premier triomphe remporté sur les Daces. Aussi fut-il célébré avec pompe, et l'on donna à cette occasion des fêtes et des spectacles magnifiques. Trajan y assista régulièrement, mais sans cesser de donner ses soins à l'administration de la justice.

Décébale ne pouvant soutenir la honte du traité qu'il avait conclu, entreprit de s'y soustraire en recommençant la guerre. Trajan fut instruit qu'il faisait en secret

des préparatifs, et qu'il tâchait même de soulever divers peuples, qu'il engageait à se joindre à lui pour combattre les Romains. Il attira les Scythes et quelques autres nations dans son parti, et ravagea les pays de ceux qui refusaient d'unir leurs efforts aux siens. Sur ces nouvelles, Décébale fut déclaré par le sénat ennemi de l'empire, et Trajan marcha de nouveau contre lui.

Décébale ne tarda pas à faire proposer à l'empereur un traité, qu'il eût pu accepter si l'expérience ne l'eût rendu défiant; il fit répondre au roi des Daces, qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de rendre les armes, et de se remettre entre ses mains. Une proposition si dure irrita la fierté de Décébale; poussé au désespoir, et ne se sentant point de force à résister long-temps, il eut recours à la perfidie; il essaya de faire assassiner Trajan. Ses satellites ayant été surpris et arrêtés, il tourna sa rage sur l'un des généraux romains, Longin, l'un des principaux guerriers de ce temps. S'en étant rendu maître par trahison, Décébale envoya offrir à Trajan de le remettre en liberté s'il voulait lui accorder la paix, lui restituer le pays qu'il lui avait enlevé jusqu'au Danube, et payer

même les frais de la guerre. Pour ne point exposer les jours de Longin, Trajan ne rejeta point absolument la demande ; il tâcha de temporiser. Mais pendant qu'on délibérait, Longin s'empoisonna pour ôter à son ennemi la ressource qu'il s'était ménagée par sa perfidie. N'ayant plus de motifs pour rien ménager, Trajan poussa la guerre avec vigueur ; et pour la faire avec plus de succès et de commodité, il fit construire sur le Danube un pont d'une grandeur et d'une beauté remarquable. Dès que ce pont fut terminé, les Romains entrèrent dans le pays des Daces, et à force de temps et de patience, ils parvinrent à les dompter entièrement. Décébale, chassé de ses états, poursuivi sans relâche, n'ayant plus l'espoir d'échapper au vainqueur, ni d'en obtenir sa grâce, se tua lui-même, et sa tête fut portée à Rome. Son royaume fut réduit en province romaine, et les richesses que Trajan en rapporta servirent à élever cette fameuse colonne qui subsiste encore, et qu'on appelle la *colonne Trajane*. On croit que les bas-reliefs représentent les divers événemens des deux guerres de Trajan contre les Daces. Son second triomphe à cette occasion fut accompa-

gné de jeux, de combats de gladiateurs, et d'autres spectacles qui durèrent cent vingt-trois jours.

Jugez, ma chère Aline, si les Romains étaient amateurs de fêtes, et s'ils ne surpassaient point tous les autres peuples par la longueur de leurs réjouissances.

Pendant la durée de celles-ci, Trajan apprit que l'Arabie-Pétrée avait été soumise à l'empire romain par Aulus-Cornélius-Palma, gouverneur de la Syrie. Le loisir dont il jouit alors lui permit de s'appliquer à régler les mœurs, et à orner Rome de superbes édifices. Ce fut à peu près vers ce temps que Pline le jeune prononça, étant consul, ce panégyrique tant vanté, et qui fut d'autant plus admiré, que les éloges qu'il donnait à Trajan furent regardés comme des vérités. Cependant la plupart des auteurs modernes blâment l'empereur d'avoir souffert qu'on le loue, lui présent, avec autant d'emphase, et sur-tout dans un discours qui dura plusieurs heures. Mais les plus grands hommes ne sont pas exempts de vanité, et celle de Trajan put l'empêcher de sentir l'inconvenance de se laisser prodiguer tant de flatteries. C'est d'ailleurs la seule action de ce genre qu'on puisse lui reprocher. Les flatteurs étaient géné-

ralement fort peu accueillis par lui. Le sénat lui donna le surnom de *Très-Bon*. Il se trouve inscrit sur les médailles et les nombreux bâtimens que ce prince fit rétablir ou construire.

Les plaisans en ont pris occasion de donner à Trajan le surnom de *pariétaire*, plante qui, comme vous le savez, s'attache aux murailles.

L'amour de la gloire et l'ambition de conquérir entraînèrent bientôt Trajan dans l'Orient pour y faire la guerre aux Parthes. Il venait d'étouffer à Rome une conjuration; et laissant au sénat le soin de punir les coupables, il partit de Rome avec une puissante armée, sous le prétexte d'aller apprendre aux Parthes à se mêler de donner des rois à l'Arménie, au mépris du droit des Romains de disposer des diadèmes.

Après la mort de Vologèse le royaume ou empire des Parthes était passé à Artaban, ensuite à Pacorus, qui avait fait alliance avec Décébale, et il était alors gouverné par Cosroès, fils de Pacorus, qui voulait établir sur le trône d'Arménie Parthamasiris son frère, en la place d'Exédate, que Pacorus y avait placé, et qui s'en était rendu indigne.

Avant de passer en Asie, Trajan de-

manda raison à Cosroès de sa conduite, et peu content de sa réponse, il se mit en marche pour l'aller attaquer. Cosroès en étant informé, rabattit un peu de sa fierté, lui envoya des ambassadeurs avec de riches présens, et le pria de donner à Parthamasiris la couronne d'Arménie. Trajan refusa ses présens, et lui fit répondre que quand il serait en Syrie il verrait ce qu'il aurait à faire.

Sa marche dans la Cilicie, de là dans la Syrie, d'où il se rendit à Antioche avec une couronne d'oliviers sur la tête, ne paraît pas avoir été entravée; et lorsqu'il entra dans l'Arménie, les rois et les princes des environs vinrent le trouver et lui présenter des présens comme en tribut. Tout fléchit devant lui sans résistance, et Parthamasiris étant venu lui rendre hommage et se prosterner à ses pieds, espéra que sa soumission engagerait Trajan à lui ceindre le diadème; mais il eut pour toute réponse que l'Arménie serait désormais une province romaine. La liberté de se retirer où il voudrait ne put le consoler d'un tel arrêt, et ses efforts pour se maintenir lui coûtèrent la vie. Après s'être assuré des peuples de l'Arménie, Trajan marcha contre les Parthes, et la

victoire, toujours fidèle à ses drapeaux, lui fit encore vaincre ces peuples et mériter les noms d'Armeniacus et de Parthicus, qui lui furent décernés par le sénat.

Un tremblement de terre qui eut lieu à Antioche, où il avait résolu de passer l'hiver pour se reposer de ses fatigues, mit peu après ses jours en danger. Il périt une infinité de monde dans ce malheureux désastre; Trajan lui-même n'évita la mort qu'en se sauvant par une fenêtre du palais qu'il occupait, et il demeura sous une tente dans la campagne, jusqu'à ce que le tremblement de terre eût tout-à-fait cessé.

Ce ne fut pas le seul accident de ce genre qui eut lieu sous son règne; les tremblemens de terre furent même très-fréquens dans cette période, et fournirent à Trajan l'occasion d'exercer sa libéralité et son goût pour les bâtimens. Il fit rebâtir Antioche et toutes les autres villes qui avaient souffert de cette violente secousse.

Au retour du printemps, Trajan fit ses dispositions pour continuer ses conquêtes au delà de l'Euphrate. Il eut la curiosité de voir le golfe Persique, dompta tous les peuples qui se trouvèrent

sur sa route, conquit l'Arabie heureuse; et lorsqu'il se vit sur l'Océan, il marqua un vif regret de n'être pas assez jeune pour se flatter d'étendre ses conquêtes plus loin que n'avait fait Alexandre-le-Grand. Cependant, il forma le projet de conquérir l'Inde, et fit même équiper une flotte à ce dessein. Tous les peuples qui habitaient les côtes de l'Océan furent saisis de terreur; et dans les lettres que Trajan écrivit au sénat à ce sujet, il fit un grand dénombrement des nations, jusqu'alors inconnues, qu'il se proposait de soumettre.

La révolte de divers petits peuples, qui chassèrent ou massacrèrent les garnisons romaines, força l'empereur d'arrêter le cours de ses ambitieux desseins. Après avoir fait rentrer sous le joug ces audacieux rebelles, Trajan résolut de s'attacher les Parthes, en leur donnant un roi de leur nation. Il fit choix de Phartamaste, prince du sang des Arsacides, et lui mit lui-même le diadème sur la tête.

On frappa des médailles à cette occasion; et d'autres, qui ont pour légende *Royaumes distribués*, attestent combien Trajan recula les bornes de l'empire romain, et ajouta à sa gloire en

disposant souverainement des sceptres de l'Asie.

La victoire fut constamment fidèle à Trajan; il réussit dans toutes ses entreprises, excepté dans celle qu'il fit contre les Agaréniens, qui furent depuis nommés Sarrazins. Il les vainquit d'abord; mais ayant voulu assiéger Atra, leur ville principale, après quelques assauts inutiles, il fut obligé de lever le siége, et pensa lui-même périr dans l'une des attaques. On remarque que c'est le seul échec que Trajan ait reçu pendant le long cours de ses prospérités, dans les expéditions où il s'est trouvé en personne.

La dernière opération militaire de son règne fut le châtiment des Juifs, dont il avait appris la révolte pendant qu'il travaillait à bien assurer ses conquêtes d'Asie. Les Juifs de la Cyrénaïque ayant profité de cet instant pour prendre les armes, et, dans l'intention de se venger du mépris qu'on faisait de leur nation, et de sortir de la honteuse servitude où ils étaient réduits, s'étant mis sous la conduite d'un chef nommé André, exercèrent, contre les Romains et contre les Grecs, les plus affreuses barbaries; ils les poussèrent au point de dévorer leur

chair et leurs entrailles, de se teindre de leur sang, de se couvrir de leur peau. Ils en firent mourir ainsi plus de deux cent mille ; et les Juifs d'Egypte, transportés d'une aveugle fureur, exercèrent les mêmes cruautés : deux cent quarante mille hommes furent massacrés dans la seule île de Chypre ; ce qui la rendit presque déserte. Trajan, vivement touché de ces horreurs, jura d'exterminer une si détestable nation, et fit marcher contre eux plusieurs de ses lieutenans, qui tirèrent une vengeance éclatante de toutes ces barbaries.

Trajan se disposait à revenir à Rome, où le peuple désirait beaucoup sa présence, lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie, et ensuite d'une paralysie. Malgré la réunion de ces deux maladies, il voulut partir pour l'Italie, et se mit en marche. La violence du mal le força de s'arrêter en route ; et il mourut à Sélinonte, dans la Cilicie, étant alors âgé de soixante-deux ans, et dans la vingtième année de son règne, l'an 117 de l'ère chrétienne.

On a reproché à cet empereur d'avoir trop aimé les plaisirs de la table ; mais jamais, dit-on, ils ne lui firent perdre la raison, ni manquer à ses devoirs essentiels. La persécution qu'il a fait souffrir

aux chrétiens, lui est plus justement imputée comme un véritable tort. On en a attribué la cause au zèle aveugle de ce prince pour ses dieux, qu'il croyait auteurs de ses victoires, et aux calomnies dont les prêtres et les magistrats noircissaient ceux qui faisaient profession du christianisme.

Il n'est point constant que Trajan eût désigné Adrien pour être son successeur. Quelques auteurs prétendent que, malgré les sollicitations de l'impératrice Plotine, qui aimait ce jeune parent, à qui elle avait fait épouser Sabine, petite-nièce de son époux, ce prince n'avait encore pu se décider à l'adopter, et qu'on usa de ruse pour persuader qu'il l'avait été. On prétend que l'impératrice cacha quelques jours la mort de Trajan, et qu'elle signa elle-même les dépêches qui furent expédiées au sénat, pour lui faire connaître les dernières volontés de l'empereur en faveur d'Adrien; on dit même qu'elle fit placer dans le lit de son époux un homme qui lui était dévoué, et qui, contrefaisant la voix mourante de l'empereur, adopta Adrien.

Malgré cette supercherie, l'impératrice Plotine passe pour avoir eu des qualités très-estimables, des vertus qu'on

ne saurait trop admirer. Lorsque Trajan prit les rênes de l'empire, en montant à Rome les degrés du palais, Plotine se retourna vers le peuple, et dit à haute voix : « J'entre ici telle que j'en veux « sortir ». En effet, sa conduite fut toujours irréprochable ; et elle contribua, par ses conseils, à augmenter l'amour et l'estime des peuples pour son époux, en l'avertissant des vexations qui se commettaient, à son insu, dans les provinces. Avec toutes les qualités qu'on lui accorde, il faut croire que, si l'adoption d'Adrien fut véritablement supposée, c'est qu'elle apercevait en lui des dispositions qu'elle présumait devoir faire le bonheur de l'empire ; et son aveugle tendresse lui ferma les yeux sur les défauts que Trajan avait découverts chez son jeune parent.

Adrien était fils du consin-germain de Trajan, espagnol comme lui, né dans la même ville. Ayant perdu son père à l'âge de dix ans, il resta sous la tutelle de Trajan, qui le fit élever près de lui, et prit un soin extrême de son éducation. Si l'on en croit les auteurs contemporains, Adrien fut un prodige. Sa mémoire sur-tout était étonnante ; il lui suffisait d'avoir lu un livre pour le

savoir par cœur; et il retenait de même les noms de tous les soldats qui avaient servi sous lui, ou qui lui avaient été présentés. Son génie était vaste; il embrassait presque toutes les sciences : Adrien était le plus éloquent orateur, le plus grand poëte de son temps. Il gravait, chantait, jouait avec une supériorité qui étonnait les plus grands maîtres. La philosophie, les mathématiques, et la connaissance des plantes et des métaux, lui étaient également familières. Sa vanité le porta même à étudier l'astrologie judiciaire et la magie; il avait l'ambition de tout savoir, et il aimait singulièrement à s'entretenir avec les savans. Aussi furent-ils très-accueillis sous son règne; il se plut à les attirer à sa cour, et les honora d'une protection particulière.

Il paraît que les grands succès de son éducation avaient mérité à Adrien l'attachement de l'impératrice Plotine, qui s'enorgueillissait de le voir si bien réussir en toute chose; elle lui donna une première preuve de sa bienveillance en lui faisant épouser Sabine, la petite-nièce de l'empereur. Trajan donna son consentement à ce mariage, sur les vives sollicitations de sa femme, mais n'accorda aucune marque de considération

aux deux époux, que la politique unit beaucoup plus que l'inclination. Ils vécurent toujours fort froidement ensemble; et malgré les grands talens d'Adrien, et sa profonde dissimulation pour dérober à l'empereur la connaissance de ses vices, Trajan avait pour lui une sorte d'aversion que ne put vaincre tout le crédit de Plotine, qui ne cessait de lui en dire du bien. Cependant elle le mit à même de développer ses grands moyens, en lui faisant obtenir des emplois civils et militaires. Lors de la guerre des Daces, Adrien, qui commandait une légion, se distingua par des actions si brillantes, que Trajan lui en marqua sa satisfaction, en lui faisant présent d'un diamant que Nerva lui avait envoyé en l'adoptant. Adrien le regarda comme le gage de sa future adoption que Plotine sollicitait dès-lors. Adrien s'empressa de se faire reconnaître empereur par l'armée, sans attendre que le sénat eût confirmé les prétendues dispositions de Trajan.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ce prince, avoir déposé ses cendres dans une urne d'or, pour les transporter à Rome, où elles furent placées sous la superbe colonne, dite *Trajane*, le nouvel empereur s'occupa de régler les

affaires de la Syrie. La difficulté de conserver les conquêtes de Trajan dans l'Orient, ou la jalousie qu'il avait de sa gloire, lui firent prendre la résolution de retirer les troupes romaines de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Assyrie, pour borner l'empire à l'Euphrate. Il ôta aux Parthes le roi Pharthamastape, que Trajan leur avait donné pour rétablir Cosroès. Ainsi, dès les premiers momens de sa puissance, il ne respecta point ce qu'avait fait son prédécesseur : il est vrai qu'il écouta les désirs des Parthes, et gagna leur affection en rétablissant Cosroès. Il permit aussi aux Arméniens de se choisir un roi; et sans les représentations qu'on lui fit, il aurait de même abandonné le pays des Daces; mais il se contenta de détruire le pont que Trajan avait fait construire sur le Danube.

Il eut au moins la modestie de refuser le triomphe qu'on avait préparé pour Trajan, et que le sénat lui fit offrir; il en refusa non-seulement les honneurs, mais il voulut qu'on mît l'image de Trajan sur le char de triomphe, afin que ce prince jouît, même après sa mort, de la gloire de ses conquêtes.

Les libéralités d'Adrien au peuple

romain, la décharge des impôts, les spectacles qu'il donna, et son attention à faire rendre une justice exacte, lui méritèrent l'affection de ses sujets. Après quelque séjour à Rome, il forma le projet de parcourir toutes les provinces de son empire, et commença par se rendre dans l'Illyrie, où il avait appris que les Sarmates, peuple de Scythie, et les Roxolans leurs voisins, avaient fait des incursions. Il marcha contre eux, vainquit les Sarmates, et désarma par des présens le roi des Roxolans. Il acheta ainsi la paix de plusieurs nations barbares.

Adrien aimait peu la guerre, quoiqu'il eût des talens pour la soutenir; mais son amour pour les voyages lui faisait désirer la tranquillité, pour pouvoir se livrer à ses goûts dominans.

Une conspiration qui eut lieu à Rome en son absence, et qui excita le soulèvement du peuple, par la rigueur avec laquelle on punit les conspirateurs et leurs complices, obligea Adrien de revenir appaiser les murmures, en protestant qu'on avait agi sans ses ordres. Il disgrâcia alors Tatien, son ancien tuteur, qu'il avait fait préfet du prétoire à son avénement à l'empire, et qui lui avait

déjà fait commettre plusieurs cruautés.

Tout annonce qu'Adrien, avec tout son savoir et son génie tant vanté, n'avait pas beaucoup de jugement, et que non-seulement il se trompa souvent sur les gens qu'il mit en place, mais encore qu'il en crut aveuglément leurs conseils. On voit en lui une alternative de sévérité, de douceur et d'indulgence, suivant qu'il consultait Tatien, ou Similis, homme aussi doux et aussi conciliant, que le premier était naturellement cruel.

On accuse Adrien d'avoir manqué de même de goût et de discernement pour les ouvrages d'esprit. Il n'avait point un juste sentiment du beau et du vrai; il préférait des poëtes et des écrivains médiocres aux auteurs du premier mérite. Peut-être agissait-il en cela par une maligne envie; car il avait lui-même beaucoup de prétentions, et semblait se plaire à rabaisser ceux qui pouvaient lui disputer la palme du talent, soit parmi les vivans, soit parmi les morts. Mais s'il se plaisait à critiquer, on assure qu'il ne trouvait pas mauvais qu'on le critiquât lui-même, et qu'il souffrait sans peine la plaisanterie. Cependant, un grammairien, qu'il se plut un jour à embarrasser, se méfiant de son indulgence, lui céda,

quoiqu'il eût des autorités à lui opposer: « Pensez-vous, dit-il à ses amis qui lui reprochaient sa complaisance, « que je « veuille disputer de savoir avec un « homme qui a vingt légions à ses or- « dres ».

Adrien mettait au rang de ses plaisirs de faire triompher ses remarques, et de défier les talens des poëtes, en leur donnant des vers impromptus. Il exerça ses goûts divers dans sa capitale, et plus encore dans les dix-sept ans qu'il employa à voyager dans toutes les parties de l'empire. Partout il laissa des traces de son passage : dans les Gaules et la Germanie, il fit éclater sa magnificence et sa libéralité ; rétablit la discipline et l'empire des lois romaines dans ces provinces. Dans les îles Britanniques, il fit faire une muraille de quatre-vingt mille pas de longueur, dont on voit encore les restes dans le Nortumberland. Elle fut élevée dans l'intention de séparer les insulaires et les garnisons romaines, des peuples qui habitaient au Nord de la Grande-Bretagne, et qui s'étaient rétablis dans leur ancienne liberté, qu'Adrien ne songea point à leur ravir. Des édifices élevés en l'honneur de Plotine, des priviléges accordés aux villes, et des décou-

vertes relatives aux sciences ou aux arts, furent le fruit des longs voyages d'Adrien. Il montrait la plus grande douceur, la bonté la plus encourageante aux peuples qu'il visitait; mais il était d'une extrême sévérité pour les gouverneurs dont on lui portait quelque plainte; on pense même qu'il en traita plusieurs avec trop de rigueur.

L'intention d'Adrien, en parcourant toutes ses provinces, était de tout voir, de tout juger par lui-même; ce fut au moins le motif qu'il mit en avant; mais on croit que la curiosité l'aiguillonna encore plus puissamment. Cet empereur voyageur, en s'occupant des objets utiles à son peuple, ne négligeait pas ce que la nature pouvait offrir d'agréable ou d'effroyable. Les caractères et les usages n'échappaient pas non plus à son œil observateur. Il fit élever des temples, bâtir des villes; il embellit, dota, enrichit le musée d'Alexandrie; ce superbe établissement des Ptolomées, fondé dans leur palais, où étaient logés et nourris les gens de lettres.

Etant en Egypte, Adrien perdit Antinoüs, son favori, qui se dévoua, dit-on, pour prolonger la vie de l'empereur, et le préserver d'un danger dont les astro-

logues le prétendaint menacé. La reconnaissance d'Adrien le porta à lui élever des temples, et le faire révérer comme un dieu. Il bâtit même une ville dans le lieu où Antinoüs était mort, et la nomma Antinopolis.

Adrien venait de s'éloigner de l'Orient et de reprendre la route de l'Occident, lorsqu'il apprit que les Juifs avaient secoué le joug de la domination romaine. Il méprisa d'abord cette nation si sévérement punie par Trajan, et presqu'entièrement exterminée. Il avait établi une colonie à Jérusalem, et avait changé le nom de cette ville en celui d'Allia-Capitolina, tiré d'Elius, son nom de famille, et de celui de Jupiter, honoré sur le Capitole, à qui on avait bâti un temple dans Jérusalem, en la place de celui du vrai Dieu. Les Juifs indignés se révoltèrent ouvertement et prirent les armes, sous la conduite d'un fanatique nommé Barcoquebas, qui se donnait pour le Messie. Les Juifs, dispersés dans les provinces, se joignirent aux rebelles, et bientôt l'on eut lieu de craindre les suites de ce rassemblement. Adrien donna la conduite de cette guerre à Julius-Sévérus, le meilleur de ses généraux. Elle fut longue et difficile; plus de six cent mille Juifs y

périrent; la Judée devint presque déserte, et Adrien défendit, sous peine de mort, aux Juifs qui échappèrent, de mettre le pied dans Jérusalem, qui, pendant plusieurs siècles, perdit son nom, et ne fut plus connue que sous celui qu'Adrien lui avait donné. Pour en éloigner encore plus les restes malheureux de ses anciens habitans, on fit placer un pourceau sur la principale porte de cette ville. Cet animal abhorré des Juifs, et les dangers qu'ils couraient en bravant les défenses, ne purent les empêcher d'aller pleurer sur les ruines de leur ancienne patrie, aussitôt qu'ils en eurent la possibilité.

A la guerre des Juifs, succéda celle des Alains et des Messagètes, peuples de la Scythie asiatique. Ces guerres furent les plus remarquables du règne d'Adrien, qui, après treize ans de voyages successifs, rentra dans Rome, couvert de gloire et rassasié d'honneurs. Mais ses longs voyages avaient altéré sa santé, et ses infirmités le rendirent chagrin, soupçonneux et cruel. Il maltraita les premières têtes de l'empire; des sénateurs considérés, de graves consulaires, et jusqu'à son beau-frère Servius, et Fuscus, petit-fils de Servius, furent ses victimes; il les

fit mourir sur de simples soupçons. On croit qu'il n'épargna même point Sabine, sa femme, qu'il n'avait jamais aimée : il est fortement soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Tant de meurtres le rendirent odieux, et comme il n'avait point d'enfans, et que son état de langueur augmentait tous les jours, il prit la résolution de se donner un successeur. Il adopta Commodus-Vérus, jeune homme qui n'était point sans mérite, et avait sur-tout beaucoup d'érudition ; mais son goût pour la dissipation le rendait peu propre à soutenir le fardeau d'un empire. Adrien ne tarda point à se repentir de ce choix ; mais la mort le délivra de ce fils adoptif; et, pour le bonheur de l'empire, il jeta alors les yeux sur Titus-Antonin, qu'il adopta, à condition que lui-même adopterait Marcus-Annius-Verus, qui fut depuis Marc-Aurèle, et Lucius-Verus, fils de celui qui venait de mourir.

La maladie qui, depuis long-temps, tourmentait Adrien, s'aggravait beaucoup : après qu'il eut fait ces dispositions, il ressentit des douleurs si violentes, que ne pouvant les appaiser par les secours ordinaires de la médecine, il eut recours aux magiciens et aux char-

latans, sans éprouver plus de soulagement. La vie lui devint alors insupportable, et le désespoir lui fit chercher les moyens de terminer ses jours par le fer et par le poison. Il implora, pour cet effet, le secours de ses esclaves et de ses amis : tous le refusèrent, et Antonin le fit garder à vue pour l'empêcher de se détruire. Il finit par se faire transporter à Baïes, dans la Campanie, où il mourut âgé de soixante-deux ans, après en avoir régné vingt.

Il avait pris soin, depuis long temps, de se faire construire un tombeau, superbe monument en forme de citadelle, qui fut depuis appelé le château Saint-Ange, et qui est encore aujourd'hui la principale citadelle de Rome.

Les grandes qualités d'Adrien surpassaient ses vices; il fut extrêmement regretté dans les provinces ; mais les cruautés qu'il avait exercées à Rome, sur la fin de son règne, avaient tellement irrité le sénat, qu'il voulut casser tout ce qu'il avait fait, et demanda la punition de ses favoris. Antonin, à force de prières et de représentations, obtint que sa mémoire ne serait pas condamnée, et lui fit décerner les honneurs divins.

Vous voyez, ma chère Aline, que le

sénat exerçait une espèce de censure sur la mémoire des empereurs. Lorsque ce corps auguste n'était point trop fortement entraîné par la terreur, il essayait de reprendre son ancienne autorité, et l'exerçait souverainement contre les tyrans, qu'il avait dû souffrir et respecter pendant leur vie : ainsi la justice, pour être tardive, n'en était pas moins puissante aux yeux de la postérité ; elle demeure juge impartial, qui rectifie les jugemens portés par les contemporains ; et, en rendant hommage aux vertus des souverains, flétrit également ceux dont les vices déshonorèrent l'humanité.

LETTRE VIII.

Règnes d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Commode.

Antonin, qui fut surnommé le pieux, remplit les espérances qu'on avait conçu de lui; son élévation avait été universellement applaudie; son mérite était connu dans Rome et dans les provinces, et il ne trompa point l'heureux espoir qu'avait donné son adoption.

Il m'est doux, ma chère Aline, d'avoir aujourd'hui à vous entretenir d'un prince si vertueux, et dont les qualités aimables attachèrent à lui, dès son enfance, tous ceux qui eurent occasion de l'approcher.

La famille d'Antonin était originaire de Nismes, en Languedoc; c'est presqu'un français; par conséquent, et, par cette raison, il doit nous intéresser plus particulièrement. Mais le Languedoc ne s'honore point de lui avoir donné le jour; c'est en Italie qu'il naquit. L'heureux caractère qu'il avait montré dans

ses premières années, se soutint en avançant en âge; il se fit chérir dans toutes les places qu'il occupa, et ce fut la réputation de ses vertus, l'estime générale dont il jouissait, qui détermina Adrien à l'adopter, après avoir éprouvé sa capacité dans les gouvernemens qu'il lui confia.

Avant d'être empereur, il avait été proconsul en Asie, et sa sagesse, sa modestie et son désintéressement avaient été également admirées. Ces qualités parurent encore avec un plus grand éclat lorsqu'il fut sur le trône : on le vit redoubler d'attention sur lui-même, et se surpasser encore dans les vertus qu'il pratiquait étant simple particulier. Sa bonté, son respect pour la religion, sa déférence pour le sénat, son amour pour la justice, et les honneurs qu'il fit rendre à la mémoire d'Adrien, lui firent donner, dès le commencement de son règne, le surnom de *pius, le pieux*.

Les soins qu'il prit pour conserver la paix dans l'empire, excitèrent quelques peuples à se soulever; ils se flattaient de lui faire acheter, à prix d'argent, la tranquillité dont il voulait faire jouir ses sujets : mais il prouva que s'il était ami de la paix, il savait aussi soutenir la

guerre avec honneur. Les maures d'Afrique, quelques peuples du nord de la Grande-Bretagne, les Germains, les Daces, les Alains éprouvèrent successivement la valeur des lieutenans d'Antonin. Sans sortir de Rome, du fond de son cabinet il gouvernait l'univers, et sut faire rentrer dans le devoir les peuples rebelles à sa puissance; il les réduisit à demander la paix, et contint, par leur exemple, les Grecs et les Egyptiens qui songeaient à se révolter.

Antonin gouvernait ses peuples avec tant de douceur, qu'il leur faisait chérir son autorité. Ses sujets le regardaient comme leur père, plutôt que comme leur maître; mais au-dehors, il savait faire redouter sa puissance et respecter sa vertu. Il arrêta, par une simple lettre, le roi des Parthes, prêt à envahir l'Arménie; chassa de l'Orient, par sa seule autorité, Abgare, roi d'Edesse, et donna un roi aux Laziens, peuple de la Colchide; les Quades et les Arméniens voulurent aussi avoir un souverain de sa main. Non-seulement les rois, mais les peuples barbares le prirent pour juge de leurs différends, et se soumirent à ses décisions. Jamais empereur n'eut tant d'autorité et une si grande réputation

parmi les nations étrangères, qui, sans être soumises à son empire, s'empressaient de lui rendre hommage par leurs ambassadeurs. Son amour pour la paix, sa probité, sa bonne foi lui méritaient ce respect universel; et sa mémoire fut en si grande vénération, que ses successeurs se virent obligés, pendant près d'un siècle, de prendre le surnom d'Antonin, parce que le peuple et les soldats ne voulaient pour empereur que des princes qui se nommaient Antonin. Ce nom était devenu pour les Romains aussi respectable et aussi sacré que celui des dieux.

Après un témoignage aussi éclatant des vertus d'Antonin-le-Pieux, il serait superflu, ma chère Aline, d'entrer dans le détail des traits qui peignent sa bonté d'ame; ils sont sans nombre, et en vous en citant quelques-uns, je craindrais de trop m'y arrêter. Je me contenterai de vous dire qu'il ne se vengea que par des bienfaits, des torts que quelques personnes avaient eus envers lui avant qu'il fut empereur.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée à Adrien, il adopta Marc-Aurèle et Lucius-Vérus. Aussitôt que le premier fut en âge d'être marié, Antonin lui fit

épouser sa fille Annia-Fausta, et lui assura tout son bien de patrimoine. Peu après l'impératrice Faustine mourut; Antonin fit rendre de grands honneurs à sa mémoire, quoiqu'il n'eût pas eu à se louer de sa conduite. Mais il dissimula sagement les torts de sa femme, et souffrit que le sénat l'honorât comme une déesse, en lui décernant des temples, des jeux publics et des statues d'or et d'argent. Antonin lui-même établit en son honneur une communauté de jeunes filles, sous le nom de *Filles de Faustine*.

Les chrétiens respirèrent sous le règne d'Antonin; ils avaient été vivement persécutés dans les commencemens de celui d'Adrien; il leur laissa un peu plus de tranquillité sur les dernières années de sa vie; mais Antonin, juste envers tous ses sujets, défendit les persécutions; il écouta même les plaintes des chrétiens; il lut les apologies qu'on lui adressait en leur faveur, se fit instruire de leur conduite et de leurs sentimens, et en conséquence il écrivit en différentes provinces pour faire cesser les mauvais traitemens qu'on leur faisait souffrir.

Ce bon empereur s'occupa aussi du soulagement des villes et des provinces

affligées de calamités, et fit élever plusieurs édifices pour la commodité et l'embellissement de Rome. Il mourut d'une indigestion, l'an 161 de l'ère chrétienne, après un règne de vingt-trois ans, et dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il fut pleuré comme s'il eût été dans la fleur de sa jeunesse, et son corps fut déposé dans la sépulture d'Adrien. L'apothéose lui fut décernée; mais la pompe de ses funérailles lui fut moins honorable que les larmes que sa mort fit verser dans toutes les parties de l'empire.

A la mort d'Antonin, Marc-Aurèle, l'un de ses fils adoptifs, et en même temps son gendre, avait près de quarante ans; Lucius-Vérus, l'autre fils adoptif, avait treute-trois ans. Antonin avait disposé de son bien en faveur du premier, et l'avait nommé son successeur, sans faire mention de l'autre, dont les mœurs lui faisaient craindre que l'empire n'eût en lui un nouveau Néron. Au contraire la sage conduite de Marc-Aurèle donnait les plus flatteuses espérances. Sa sincérité lui avait fait donner par Antonin le surnom de *Verissimus*, *le très-vrai*. C'était toujours ainsi qu'il l'appelait.

Marc-Aurèle était originaire de l'Andalousie; parent d'Adrien, il fut élevé sous ses yeux, et s'attacha de bonne heure à l'étude de la philosophie, qui était bien en lui l'amour de la sagesse; il se livra même à des austérités qui altérèrent son tempérament et le rendirent infirme avant qu'il eût atteint la vieillesse.

Le sénat s'empressa de confirmer le vœu d'Antonin, et de conférer l'empire à Marc-Aurèle : sa modestie lui donnait une sorte de répugnance à prendre seul les rênes du gouvernement, et il s'associa Lucius-Vérus, son frère d'adoption. Non-seulement ce prince reçut les titres de César et d'Auguste, mais il fut admis au partage de la souveraine puissance : pour la première fois on vit deux empereurs égaux en pouvoir, agir de concert pour le bien de l'empire, et s'aider réciproquement à porter le fardeau des affaires, soit du dedans, soit du dehors.

Lucius-Vérus avait de la douceur dans l'esprit, de la simplicité, de la franchise, et il était capable d'amitié. Il se piquait d'aimer les lettres et la philosophie, il avait même adopté l'extérieur d'un philosophe, mais il se bornait là; et loin d'avoir un goût véritable pour l'étude, son penchant dominant au contraire l'en-

traînait au plaisir et à la débauche. Il se laissait gouverner par ses affranchis, dont quelques-uns étaient fort vicieux ; leurs conseils l'eussent rendu cruel, s'il n'eût été retenu par le respect qu'il avait pour Marc-Aurèle. Il se regardait comme son lieutenant, bien plus que comme son collègue et son égal ; se modelant sur lui, il s'attacha à l'imiter aussitôt qu'il fut associé à l'empire, et tous deux gouvernèrent avec beaucoup de douceur et d'union.

Un débordement extraordinaire du Tibre causa dans Rome de grands dommages ; la campagne fut inondée comme la ville, et il en résulta l'année d'après une grande disette, qui finit par amener la famine. Les deux empereurs donnèrent leurs soins à remédier à ces calamités ; et dans le même temps ils apprirent que plusieurs frontières de l'empire étaient attaquées d'un côté par les Parthes, d'un autre par les Castes, peuple de la Germanie, et enfin par les barbares du nord de la Grande-Bretagne. On fit marcher des lieutenans contre ceux-ci ; mais la guerre des Parthes parut si importante, que Lucius-Vérus marcha contre eux en personne, pendant que Marc-Aurèle resta à Rome, où sa présence était nécessaire.

Vologèse, qu'on peut croire fils de Cosroès, régnait alors sur les Parthes, il se préparait depuis long-temps à faire la guerre aux Romains; l'autorité d'Antonin l'avait retenu : mais croyant trouver plus de faiblesse chez ses successeurs, il souleva contre les deux empereurs toutes les provinces au delà du Tigre et de l'Euphrate. Lucius-Vérus partit de Rome pour l'aller combattre, et fut accompagné par Marc-Aurèle jusqu'à Capone; mais ce digne collègue ne l'eût pas plutôt perdu de vue, que l'imprudent se livra à des excès qui lui occasionèrent une maladie, et il se vit forcé de s'arrêter à Canouse. Il s'embarqua lorsqu'il fut guéri; et pendant que les ennemis ravageaient l'Orient, il s'arrêta dans toutes les grandes villes pour y prendre les plaisirs qui avaient tant d'attraits pour lui. Il acheva de se perdre à Antioche et à Laodicée, villes voluptueuses, et s'y plongea dans toutes sortes de débauches, qui le rendirent un objet de mépris et de risée pour les habitans; cependant il ne put se résoudre à s'en éloigner, et laissa le soin de la guerre à ses lieutenans. Vologèse profita d'abord de son insouciance; mais les généraux romains finirent par faire tourner la

chance ; ils lui enlevèrent ses conquêtes, soumirent l'Arménie, lui donnèrent un roi de la race des Arsacides ; et après avoir remporté de grands avantages sur Vologèse, Cassius ayant gagné contre lui une dernière bataille, le poursuivit jusqu'à Ctésiphon, sa capitale, la prit, ruina le beau palais des rois parthes ; et pour inspirer plus de terreur à ses ennemis, saccagea et brûla Séleucie, pénétra jusqu'à Babylonne, et entra dans le pays des Mèdes.

Après de tels exploits, l'armée revint en Syrie se reposer de ses fatigues, et presqu'entièrement détruite par la faim et par les maladies. Dans le cours de cette guerre, qui dura quatre campagnes, Marc-Aurèle envoya en Syrie Lucille, sa fille, pour y épouser Lucius-Vérus, selon la promesse qu'il lui avait faite de la lui donner aussitôt qu'elle serait en âge d'être mariée ; il s'empressa de la faire partir, et la conduisit lui-même jusqu'à Brundusium. Mais admirez, ma chère Aline, la délicatesse de Marc-Aurèle ; il ne voulut pas aller plus loin, pour ne pas enlever à son collègue la gloire d'avoir dompté les Parthes. Se flattant qu'une épouse jeune et belle arrêterait les désordres de Lucius-Vérus,

le trop indulgent Marc-Aurèle envoya sa fille à Ephèse, où le mariage fut célébré, et le nouvel époux emmena aussitôt la princesse à Antioche. Le séjour de cette ville avait tant de charmes pour lui, qu'il eût voulu y fixer pour toujours sa résidence. Il revint cependant à Rome pour jouir des succès de ses généraux, et recevoir les titres de vainqueur des Arméniens et des Parthes.

Pendant les cinq ans qu'il avait été absent, Marc-Aurèle avait travaillé avec autant d'utilité que de constance à régler les affaires de l'intérieur ; et toujours de concert avec le sénat, toujours attentif à procurer à son peuple tous les avantages qu'il pouvait lui accorder, il avait fait renaître dans Rome l'ancienne liberté. Il s'était sur-tout attaché à ne mettre en place que des gens de mérite ; il était même très-scrupuleux dans l'examen des sujets, et tenait à n'admettre dans le sénat que des membres qui pussent honorer ce corps auguste, à qui il avait rendu toute son ancienne dignité.

Au retour de Lucius-Vérus, les deux empereurs triomphèrent des Parthes, et les enfans que Marc-Aurèle avait eus de Faustine, Lucius-Commodus et Annius, furent mis sur le char des triompha-

teurs. Sur la demande de Lucius, on donna à cette occasion aux jeunes princes le titre de Césars. Ce triomphe fut immédiatement suivi d'une peste affreuse qui désola l'empire romain.

Elle fit pendant plusieurs années de cruels ravages dans la capitale et dans toutes les provinces ; on ne connaissait point d'exemple d'une semblable désolation. Marc-Aurèle, secondé par son collègue, se livra tout entier aux soins qu'il devait à son peuple dans ce terrible désastre ; il employa tous les remèdes divins et humains pour arrêter la contagion. Sa constance et son courage furent mis à de nouvelles épreuves, quand il apprit que les Germains et d'autres peuples barbares s'étaient ligués pour faire la guerre aux Romains déjà accablés par le plus cruel fléau. Les Marcomans, peuple belliqueux de cette partie de la Germanie, qu'on nomme aujourd'hui Moravie et l'Autriche, firent les premiers une irruption dans les terres de l'empire, et bientôt ils furent joints par les Quades, les Sarmates, les Suèves, les Alains, les Vandales et plusieurs autres nations. Marc-Aurèle sentit la nécessité d'aller en personne s'opposer à ce torrent, et voulut mener avec

lui Lucius-Vérus, pour ne pas le laisser seul à Rome où il se déshonorait par ses débauches.

La philosophie de Marc-Aurèle fut éprouvée de toutes les manières; au chagrin que lui causait les calamités qui affligeaient son peuple, se joignait la douleur de n'apercevoir que des désordres dans sa famille. Faustine, son épouse, mettait sa patience à l'épreuve, et se conduisait si mal que les amis de Marc-Aurèle lui conseillèrent plus d'une fois de la répudier. Il faudrait donc aussi, « répondait ce bon prince, lui rendre « l'empire qu'elle m'a apporté en dot ». Sa fille Lucille n'imitait que trop l'inconduite de sa mère, et Lucius-Vérus, renchérissant sur sa belle-mère et sur son épouse, était un véritable fléau pour son collègue, qui rougissait de ses désordres sans pouvoir parvenir à les arrêter.

Ses excès le conduisirent au tombeau l'an 169; il mourut subitement au retour de la campagne qu'il fit avec Marc-Aurèle contre les barbares. Sa mort fut si prompte qu'elle laissa quelques soupçons, qui tombèrent sur Faustine et sur Lucille, jalouses toutes deux du crédit de Fabia sur l'esprit de Vérus.

Marc-Aurèle, toujours généreux, fit rendre à la mémoire de son collègue plus d'honneurs qu'il n'en méritait; il fut mis au rang des dieux, et ses parens et ses affranchis reçurent des pensions de la libéralité de l'empereur; mais en même temps il prit soin d'éloigner de Rome ceux qui avaient été les complices des désordres de son gendre.

Moins gêné dans ses fonctions, après la mort de Vérus, Marc-Aurèle s'occupa des préparatifs nécessaires à la guerre contre les Marcomans et leurs alliés, d'autant plus fiers et plus animés contre les Romains, qu'ils étaient instruits des ravages que la peste continuait de faire parmi eux. Marc-Aurèle eut d'abord quelques avantages contre les barbares; mais une bataille hasardée sur la parole d'un faux prophète, nommé Alexandre, lui fit éprouver une cruelle défaite. Son armée fut presqu'entièrement détruite, et les vainqueurs en poursuivirent les débris avec tant de vigueur, qu'ils pénétrèrent jusqu'en Italie, et se seraient emparés d'Aquilée, sans la fermeté de l'empereur. C'est dans ce revers de fortune que Marc-Aurèle fit paraître toute sa grandeur d'ame; qu'il unit à l'intrépidité d'un hé-

ros, l'intelligence d'un habile général. Son armée était si faible, et la contagion avait enlevé tant de monde, qu'il se vit obligé d'enrôler les gladiateurs et même les esclaves, ce qui n'était point arrivé depuis la seconde guerre punique. Le trésor était épuisé; et pour ne point charger le peuple de nouveaux impôts, il mit en vente les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux de prix, et jusqu'aux riches parures de l'impératrice et la collection de perles dont Adrien avait formé un trésor particulier. Par de tels sacrifices, il se trouva en état de fournir aux frais de la guerre; et lorsqu'elle fut terminée, il racheta une partie de ce qu'il avait vendu.

Ce trait vous prouve combien Marc-Aurèle craignait de fouler son peuple. Avant de retourner à l'armée, ce prince remaria sa fille Lucille, veuve de Vérus, à Claudius Pompeïanus, fils d'un simple chevalier romain, mais homme d'un très-grand mérite. Lucille conserva le titre d'auguste et les honneurs qui y était attachés, et son nouvel époux suivit Marc-Aurèle en campagne, et il l'aida à dompter les barbares du Nord.

Pendant que l'empereur, vivement

secondé par son gendre Pompeïanus et par Pertinax, qui s'éleva par son mérite à la dignité de consul, quoiqu'il fut d'une basse naissance; pendant que ces trois hommes repoussaient les Marcomans et leurs alliés, Marc-Aurèle apprit que les Maures étaient entrés en Espagne et y faisaient de grands ravages, et que les Egyptiens tentaient de secouer le joug des Romains; qu'ils avaient même défait quelques troupes que le gouverneur de Syrie leur avait opposé. Sans se décourager de ce conflit d'ennemis, Marc-Aurèle laissa à ses lieutenans le soin de réduire les peuples que je viens de nommer; et résolu de soumettre lui-même les barbares, il passa le Danube et entra dans le pays des Quades qu'il ravagea. Mais les ennemis en plus grand nombre que les Romains, eurent l'adresse de les attirer entre des hauteurs dont ils occupèrent tous les passages. Pour comble de malheur, la chaleur était excessive, et les soldats manquaient absolument d'eau; ils étaient réduits à l'extrémité, et allaient périr inévitablement par la soif et par la fatigue des escarmouches continuelles, lorsque, par un miracle également attesté par les païens et par les

chrétiens, d'épaisses nuées couvrirent le ciel et versèrent des torrens d'eau. Les Romains la recevaient dans leurs bouches, tendaient leurs casques et leurs boucliers pour se désaltérer plus abondamment. Les barbares voulurent saisir cet instant pour les attaquer avec une nouvelle fureur : les Romains allaient succomber, lorsqu'à l'instant une grosse grêle tombe sur les ennemis; la foudre, les éclairs les aveuglent; et pendant que l'eau raffraîchit les Romains, le feu du ciel accable et dévore les barbares, qui finissent par venir se réfugier dans le camp de Marc-Aurèle, et il fut assez bon pour leur accorder la vie.

Les païens attribuèrent ce miracle à un magicien qui suivait l'armée, d'autres à la piété de l'empereur, et dans les inscriptions de la colonne Antonine on en fait honneur à *Jupiter pluvieux;* mais on ne peut douter qu'il ne fût l'effet des prières de la légion de Métiline, toute composée de chrétiens, et connue dès le temps de Trajan sous le nom de *foudroyante.* Marc-Aurèle lui-même, dans la lettre qu'il écrivit au sénat à l'occasion de cette victoire, parut en faire honneur aux chrétiens. Cependant il ne s'expliqua point entièrement sur

ce sujet, mais il adoucit les rigueurs qu'on exerçait contre eux, renouvela en leur faveur la défense d'Antonin, tombée en désuétude depuis sept ans, et il ajouta la peine de mort contre les accusateurs des chrétiens.

Cette journée célèbre porta un coup cruel aux ennemis, et bientôt ils se virent réduits à demander la paix, et à se soumettre aux conditions qu'il plut à Marc-Aurèle de leur imposer. L'intention de cet empereur était de réduire tout le pays des Quades en province romaine, mais la révolte d'Avidius-Cassius, gouverneur de Syrie, qui eut l'audace de se faire proclamer empereur, vint changer les desseins de Marc-Aurèle.

Cassius prétendait descendre du fameux républicain de ce nom, meurtrier de César; il n'avait réellement de commun avec lui que le nom et l'esprit d'indépendance, mais il avait de grands talens pour la guerre, et ses victoires dans l'Orient lui avaient acquis le respect et l'estime de ses soldats. Il profita de cet avantage pour se rendre redoutable; mais malgré l'attachement qu'il avait su inspirer aux troupes de la Syrie et de l'Egypte, Cassius, qui

sentait toutes les difficultés de l'exécution de son projet contre un prince si justement et si passionément aimé de ses sujets, fit courir le bruit de la mort de Marc-Aurèle. Il feignit en même temps que les légions de Pannonie l'avaient déclaré empereur pour ne pas obéir au fils de Marc-Aurèle, trop jeune encore pour gouverner l'empire. Ce fut à l'aide de ces faux bruits que Cassius se fit proclamer par son armée, donna les emplois à ses amis, et en peu de temps se rendit maître de l'Egypte et de la Syrie.

Cette nouvelle surprit tellement Marc-Aurèle, qu'il eut d'abord peine à y ajouter foi ; et lorsqu'il en fut convaincu, il l'annonça à ses troupes avec la modération qui lui était naturelle. Il se plaignit en termes très-mesurés de l'ingratitude de Cassius, qu'il avait cru son ami, et qu'il avait toujours traité avec une distinction particulière. Ce bon empereur fut même jusqu'à dire qu'il céderait volontiers l'empire, si l'on jugeait que son abdication soit utile à l'état.

Il écrivit au sénat dans le même sens; et pendant que ce corps déclarait Cassius ennemi de l'état, et confisquait ses

biens au profit du trésor public, ce rival généreux se disposait, à regret, à marcher contre ce rebelle. La seule idée des horreurs et des troubles inséparables d'une guerre civile l'affligeait sensiblement; cependant il se hâta de terminer la guerre contre les barbares, et il était en route pour l'Orient lorsqu'on vint lui apporter la tête de Cassius.

En apprenant que Marc-Aurèle vivait, les soldats de son général rebelle passèrent tout d'un coup de l'amour et de l'estime qu'ils avaient pour Cassius, au mépris et à la haine, et il fut tué par un centurion trois mois et six jours après qu'il eut pris le titre d'empereur.

Marc-Aurèle, toujours bon et indulgent, parut regretter qu'on eût immolé Cassius; il fit entendre qu'il ne se serait vengé de son crime qu'en lui conservant la vie. Il plaignit Métianus, fils de Cassius, que l'armée avait massacré à Alexandrie, fit grâce à ses autres enfans, et pardonna à tous ceux qui avaient pris part à la révolte.

Ces actes de clémence terminèrent glorieusement une vie laborieuse employée toute entière à faire des heu-

reux. Ce bon prince vécut encore deux ans pendant lesquels il perdit l'impératrice Faustine, et maria son fils Commode. Une nouvelle guerre contre les Scythes et les Marcomans le rappela aux armées ; il mena son fils avec lui, battit les barbares, et se flattait de les réduire entièrement, lorsqu'il fut attaqué à Vienne, en Autriche, d'une maladie qui l'emporta après dix-neuf ans de règne, à l'âge de 59 ans, l'an 180.

Il parut fort détaché de la vie, et l'on croit qu'il l'eût quittée sans regret, s'il n'eût laissé l'empire à un fils indigne de lui.

En vain Marc-Aurèle avait pris les plus grands soins de l'éducation de Commode ; dès ses plus jeunes années il avait montré des inclinations vicieuses, et le temps ne fit que les accroître.

On n'a reproché à Marc-Aurèle que sa trop grande bonté. Son excessive tendresse pour son fils (c'était le seul qui lui restait), l'aveugla peut-être un peu sur ses défauts ; et sa faiblesse, sa trop grande indulgence pour Faustine, fit croire qu'il autorisait ses vices.

Il eût été heureux pour l'empire que Marc-Aurèle n'eût point laissé d'enfans, ou du moins que son fils Commode ne

lui eût point succédé. Ce prince fut l'un des plus cruels tyrans ; il surpassa les *Caligula*, les *Néron*, les *Domitien* en infâmies et en cruautés.

Il avait dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône, et reçut de son père mourant les préceptes les plus propres à le porter à la vertu, mais il n'en profita pas ; les amis dont Marc-Aurèle l'avait entouré, le trouvèrent bientôt rebelle à leurs conseils ; il se livra à ceux de ses affranchis et de ses plus vils courtisans : dès-lors les gens de bien furent éloignés. Le premier effet des mauvais conseils fut la résolution que prit Commode de terminer la guerre à quel prix que ce fût, et de s'en retourner à Rome jouir des délices de l'Italie. En vain son beau-frère Pompeïanus lui représenta les inconvéniens de ce parti, le jeune empereur l'écouta, et parut d'abord disposé à l'en croire, mais les flatteurs reprirent bientôt leur empire ; il se hâta d'accorder la paix aux barbares, et fit avec eux un honteux accommodement. Il aurait pu mettre ces peuples hors d'état de songer de nouveau à attaquer l'empire ; mais au lieu de profiter de ses avantages, il accepta sans délibérer les conditions qu'ils lui proposèrent, et

leur donna même des sommes d'argent pour acheter le repos qu'il était impatient de se procurer.

Il revint à Rome en diligence, et le sénat eut la lâcheté de lui décerner non-seulement le triomphe, mais encore les surnoms de *pieux* et d'*heureux*. Il fit son entrée en grande pompe, et fut reçu aux acclamations du peuple et du sénat; les rues furent jonchées de fleurs et de parfums; on lui prodigua les honneurs et l'encens le plus flatteur; mais il ne tarda pas à faire connaître combien son gouvernement serait tyrannique.

Les magistrats, les officiers en qui Marc-Aurèle avait placé sa confiance, n'étaient pas faits pour convenir à Commode : il les chassa tous, et leur substitua ses compagnons de débauche. On murmura; il imposa silence en condamnant à l'exil, et même à la mort, ceux qui osèrent se plaindre; dès-lors son règne ne fut qu'un tissu d'horreurs, de cruautés et d'abominations. Je ne souillerai point ma plume en vous les détaillant; je me contenterai de vous dire qu'il en vint jusqu'à vendre la permission d'assassiner, ce qu'aucun tyran n'avait encore fait. Abusant de sa force

prodigieuse, il se plaisait à en faire preuve : d'un coup de lance il perçait un éléphant ; en un seul jour il tua, dans l'amphithéâtre, cent lions, tous d'un seul coup. Heureux s'il ne se fût encore exercé que contre les animaux! mais revêtu de la peau d'un lion, sous le nom d'Hercule, il assommait des hommes qu'il faisait déguiser en monstres. Sans déguisement même, pour passe-temps, dans ses courses nocturnes, il fendait un homme en deux pour essayer la vigueur de son bras. Pour se divertir il arrachait un œil à ceux qu'il rencontrait la nuit dans les rues, ou les mutilait d'un pied pour faire preuve d'habileté en chirurgie. Malheur aux hommes ou aux femmes qui se rencontraient sur son passage! il ne ménageait pas un sexe plus que l'autre, et il n'est sortes d'horreurs dont il ne se soit rendu coupable.

La haine qu'il inspirait était si générale, que Lucille, sa propre sœur, épouse de Pompeïanus, entra dans une conjuration contre lui ; elle se mit à la tête des mécontens, et résolut de délivrer la terre d'un tel monstre.

On donne assez généralement à l'attentat de cette princesse un motif peu

honorable : on prétend que son intention était d'élever sur le trône Quadratus, qu'elle aimait, de divorcer avec Pompeïanus, et d'épouser son amant pour régner avec lui. Vous devez vous rappeler que je vous ai dit que c'était à regret qu'elle avait donné sa main à Pompeïanus. Quoiqu'on lui eût conservé, dans ce second mariage, le rang et les honneurs d'impératrice, elle ne pouvait supporter que Crispine, femme de Commode, eût le rang au-dessus d'elle. Elle s'ennuya de la seconde place, et ce fut, prétendent quelques auteurs, beaucoup plus la jalousie et le désir d'être impératrice régnante, qui la porta à conspirer contre son frère, que l'horreur de sa tyrannie. Quoi qu'il en soit, elle engagea Quadratus à former, avec quelques sénateurs, une conspiration contre l'empereur. Un jeune sénateur, audacieux et entreprenant, se chargea de porter le premier coup, et attendit Commode dans un passage étroit et obscur, par où il devait se rendre à l'amphithéâtre ; mais au lieu de frapper sur-le-champ l'empereur, il fit briller le poignard à ses yeux, en disant : *Voilà le présent que le sénat t'envoie*. Les gardes accoururent et l'arrêtèrent : il fut mis à mort, ainsi que les

autres complices ; Lucille, elle-même, fut d'abord reléguée dans l'île de Caprée, et, peu après, on la fit périr dans son exil.

Ce complot mal concerté n'eut d'autre effet que rendre Commode plus soupçonneux et plus cruel encore. La conjuration servit de prétexte pour se défaire de tous ceux qu'on supposa suspects ; et le mot dit à l'empereur, en lui présentant le poignard, le frappa tellement, qu'il en conçut une haine implacable contre le sénat, et ne cessa de lui en faire sentir les effets. L'impératrice Crispine fut elle-même victime des fureurs de son époux ; il la fit mourir par les conseils de Saoter, son favori. Il résulta une suite de meurtres des excès de ce vil et indigne favori, qui finit par être assommé par un affranchi nommé Cléandre. Cet affranchi n'avait agi que par les ordres des chefs des cohortes prétoriennes, rougissant de gémir sous la tyrannie d'un bas adulateur : ces commandans avaient pris le parti de s'en défaire ; mais Commode, plus touché de cette mort qu'il ne l'avait été de la conjuration, s'en vengea sur Tarruntius-Paternus, l'un des commandans des cohortes. Perennis, qui dénonça ce chef comme

l'auteur de l'assassinat de Saoter, s'acquit, par cette action, la confiance de Commode, et s'attachant à flatter toutes ses passions, à le dégoûter du travail, et à éloigner tous les autres ministres, il parvint à s'emparer du gouvernement. Ses desseins furent secondés par la violente passion que Commode conçut, vers ce même temps, pour une femme de basse naissance, nommée Marcia. Elle prit, par ses artifices, un si grand ascendant sur l'esprit de l'empereur, qu'elle obtint presque les mêmes honneurs que si elle eût été impératrice. Tout entier à cette belle passion, Commode se déchargea volontiers sur Perennis du poids des affaires ; et sous le titre de *préfet du prétoire*, qu'il porta le premier, ce nouveau favori jouit d'un pouvoir si absolu, que n'ayant plus qu'un pas à faire pour arriver à l'empire, il résolut de s'en emparer, en assassinant Commode. Ses mesures étaient prises ; mais l'empereur fut averti à temps, se défit de ce téméraire et de ses enfans, devenus comme lui très-puissans. Alors il nomma deux préfets du prétoire, au lieu d'un, et en changea presque tous les jours. Ce Cléandre, dont j'ai parlé tout-à-l'heure, obtint toute sa confiance, et,

faisant son chemin rapidement, il fut élevé à la dignité de chambellan, puis de commandant des cohortes prétoriennes, et enfin de ministre. Ennemi de toute vertu, il usa de sa faveur encore plus insolemment que Perennis, et ne mit aucunes bornes à la violence ni aux extorsions. Il vendit publiquement les emplois, et fit, en un an, jusqu'à vingt-cinq consuls.

Le peuple, qui voulait encore attribuer une grande partie des cruautés qui se commettaient journellement aux favoris de Commode, se révolta contre celui qui venait de faire périr le beau-frère de l'empereur; et une famine qui survint vers ce même-temps, fut l'occasion du soulèvement de la populace. Elle se porta en foule au palais, demandant à grands cris la mort de Cléandre : repoussée, elle devint furieuse, et Commode se vit forcé d'immoler son favori à la haine publique, pour se préserver lui-même. Il fit trancher la tête à Cléandre, et l'envoya au peuple au bout d'une lance. Cette exécution contint la populace; elle assouvit sa fureur contre le favori sur ses enfans et ses amis, après quoi le calme se rétablit.

Commode, naturellement timide,

avait été très-effrayé de ce soulèvement ; il aurait dû lui servir d'exemple, et l'engager à se réformer et à gouverner lui-même, ou du moins à ne donner sa confiance qu'à ceux qui la méritaient ; mais cette entreprise, et celle d'un soldat déserteur, qui tenta de l'assassiner, ne servirent qu'à augmenter sa défiance, et à lui faire recevoir, sans examen, les faux rapports et les calomnies.

C'est vous dire qu'il remplissait la ville de meurtres sans nombre ; il se plongeait d'ailleurs le jour et la nuit dans les plus brutales voluptés ; et, rival de Néron dans l'art de conduire les chars, il se signalait encore plus contre les bêtes féroces et par son adresse à tirer de l'arc.

Une peste affreuse, et un incendie qui consuma le magnifique temple de la Paix, bâti par Vespasien, celui de Vesta, et d'autres édifices superbes, vinrent combler les maux des Romains. Ils attribuèrent les désastres qu'ils éprouvaient à la colère des dieux contre leur empereur : il était devenu l'objet de l'exécration publique, et le déchaînement universel contre lui augmentait encore ses fureurs. C'est alors qu'il quitta la pourpre impériale pour se vêtir en

Hercule, et combattre dans l'arêne contre les gladiateurs. Il n'eut pas de peine à vaincre ces esclaves, qui n'osaient faire usage de leurs forces contre lui, et cependant il prit avec orgueil le titre de vainqueur de mille gladiateurs.

Il régnait depuis quatorze ans, et, malgré tous ses crimes, il eût peut-être encore vécu long-temps, si un événement semblable à celui qui causa la mort de Domitien, n'eût fait tomber entre les mains de Marcia une liste de proscription, à la tête de laquelle était placé son nom. Commode avait, dit-on, formé le projet de se montrer en public, le premier jour de l'an, en qualité de consul, dans l'équipage d'un gladiateur. Il devait faire égorger la veille les deux consuls désignés, se faire nommer en leur place, et avilir cette dignité et la solennité du jour, en choisissant pour son palais la maison des gladiateurs, où il s'était fait préparer un appartement. C'était de ce lieu qu'il devait sortir pour se rendre pompeusement sur la lice, au milieu des gladiateurs, et sans autre escorte que ses nobles compagnons. Marcia, à qui il communiqua ce dessein, tâcha de l'en détourner; en vain elle le conjura, les larmes aux yeux, de ne point

confier sa vie à des misérables sans foi et sans honneur ; il s'irrita de ses représentations, se mit en fureur contre elle et contre ses chambellans, qui joignirent leurs prières à celles de Marcia, et se retira dans sa chambre, où il dressa la fatale liste pour se délivrer de tout censeur incommode. Comme Domitien, il s'endormit ensuite ; et un enfant qui vint jouer dans sa chambre, s'empara de même du papier qu'il vit près de lui. Marcia le rencontra, lui ôta le papier, et, comme l'impératrice Domitia, rassembla les proscrits, et, conférant avec eux, se chargea d'empoisonner Commode. Il prit de la main de cette femme le breuvage empoisonné, qu'elle lui donna comme il sortait du bain ; et lorsqu'il fut affaibli par l'opération du poison, on fit entrer un vigoureux athlète, qui l'étrangla alors facilement.

C'est ainsi que périt, à l'âge de trente-un ans, l'empereur Commode, indigne fils de Marc-Aurèle, l'an 192. Il eut si peu de ressemblance avec ce prince, qu'il est aussi difficile de trouver de bonnes qualités à Commode, qu'il le fut de trouver de véritables défauts à Marc-Aurèle.

Les vertus ne sont donc point héré-

ditaires, ma chère Aline, et nous devons tous travailler à en acquérir de personnelles, puisqu'elles ne se transmettent point par héritage, et qu'il ne suffit pas d'être né d'un père vertueux, pour pratiquer soi-même la vertu. L'histoire, vous le voyez, vous offre souvent des preuves du contraire; et quelquefois même, par un contraste salutaire, le mauvais exemple des parens inspire à leurs enfans l'horreur du vice, et les éloigne des excès dont ils ont trop aperçu les dangers pour s'y laisser entraîner.

LETTRE IX.

Evénemens qui suivirent la mort de Commode. — Règnes de Pertinax, Pescennius, Niger, Clodius-Albinus et Septime-Sévère.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, voir l'empire retomber dans une sorte d'anarchie, qui fit passer le pouvoir souverain en diverses mains; cette lettre vous présentera une suite d'empereurs, qui ne firent, pour ainsi dire, que paraître sur l'horizon.

Le cruel Commode n'avait point laissé d'enfant; et, pendant que ses assassins faisaient courir le bruit qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie, que le peuple et le sénat, se livrant à la joie d'être délivrés d'un pareil monstre, flétrissaient sa mémoire et abattaient ses statues, Marcia, Lœtus et Ecletus, les principaux conjurés, pensaient aux moyens de mettre leur vie en sûreté, et délibéraient sur le choix d'un successeur qui leur eût obligation de l'empire. Après quelque indécision,

leur choix s'arrêta sur Helvidius-Pertinax, alors préfet de Rome, et personnage distingué par ses talens militaires.

On fut aussitôt lui proposer l'empire; il s'y attendait si peu, qu'il crut d'abord qu'on venait lui arracher la vie. On était alors au milieu de la nuit, et il ignorait les événemens de la soirée. Lorsqu'il en fut instruit, et qu'on l'eut bien convaincu que Commode était mort, il se détermina à se rendre au camp des prétoriens avec Lœtus leur commandant. Le peuple, excité par les autres conjurés, avait déjà proclamé Pertinax avant qu'il fut arrivé au camp, et les prétoriens, d'abord irrésolus, parce qu'ils étaient accoutumés à s'enrichir de rapines et qu'ils redoutaient un prince trop ami de l'ordre pour souffrir leurs excès, suivirent cependant l'exemple du peuple, et prêtèrent à Pertinax le serment de fidélité. Dès qu'il fut jour, le nouvel empereur se rendit au sénat, et tous les sénateurs, confirmant son élection, lui donnèrent unanimement le titre d'auguste, et le déclarèrent empereur. Pertinax, qui n'avait point encore pris les marques de la dignité impériale, se défendit quelque temps de l'accepter, offrit l'empire à Pompeïus, et sur son re-

fus il indiqua Glabrion, alors consul, qui rapportait son origine à Anchise, père d'Enée. Tous déclarèrent qu'ils ne voulaient point d'autre empereur que lui; et se laissant faire une douce violence, Pertinax monta sur le trône impérial.

Il me semble que ses premières démarches en marquaient bien l'intention; mais on veut qu'il se soit fait beaucoup prier : on dit qu'il avait été entraîné malgré lui au camp, et qu'il ne se rendit véritablement que sur les instances du sénat. En acceptant ces honneurs pour lui-même, il se montra très-modéré pour sa famille; il ne voulut point que sa femme prit le titre d'auguste, et à l'égard de son fils, il déclara qu'il ne permettrait qu'il fut nommé César que quand il l'aurait mérité. Il ne voulut même pas qu'il logeât dans le palais; il le mit chez son aïeul maternel, d'où il continua d'aller aux écoles publiques, comme les enfans des particuliers, et sans aucune sorte de distinction.

Ce Pertinax était d'une très-basse naissance; son père avait été esclave, et ensuite marchand de bois ou de charbon; mais comme il s'était enrichi, il fit donner à son fils une fort bonne éduca-

tion, et sa conduite, ses talens militaires l'élevèrent successivement aux premiers emplois. Vous avez vu que sous Marc-Aurèle Pertinax était déjà fort considéré : on remarque qu'il est le seul des anciens amis de cet empereur qui eut échappé aux fureurs de son fils.

Vous venez de voir qu'au moment de son élévation à l'empire, il parut se rappeler la bassesse de sa naissance, et jamais il ne parut l'oublier. Ses vertus étaient en si grande réputation, que son élection causa une joie extrême dans les provinces et dans les armées ; les barbares mêmes qui avaient secoué le joug, ou qui songeaient à remuer, persuadés de sa valeur et de la grandeur de son courage, rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir.

Les affranchis et les prétoriens étaient les seuls mécontens. Les premiers se trouvaient sans crédit, et n'avaient plus l'espoir de s'enrichir aux dépens du peuple ; et les prétoriens, qui avaient d'abord été entraînés par leurs chefs, ne tardèrent pas à se repentir d'avoir laissé nommer un empereur, qui ne dissimulait point qu'il réprimerait les désordres et rétablirait une discipline exacte. Il avait cependant donné aux prétoriens

la gratification ordinaire; mais dans sa harangue, il lui échappa quelques expressions qui blessèrent les cohortes; il n'en fallut pas davantage pour les porter à se soustraire à son obéissance. Ils complottèrent entr'eux; et pendant que Pertinax s'était approché de la mer pour donner ses ordres sur un embarquement, les soldats voulurent donner l'empire à Falcon, l'un des consuls. Pertinax revint à Rome, se plaignit au sénat de la témérité du consul, mais il ne voulut pas permettre qu'on le condamnât à mort, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir fait périr sous son règne un seul sénateur. Lœtus, qui avait mis Pertinax sur le trône, trouvant qu'il ne l'avait point récompensé assez magnifiquement, et fort mécontent de lui, saisit cette occasion de se venger; pour irriter les soldats contre l'empereur, il en fit mourir quelques-uns comme coupables de la conspiration. Cette exécution les souleva tous; trois cents des plus échauffés partirent du camp et se rendirent au palais. Pertinax vint au-devant d'eux d'un air assuré, leur tint un discours qui leur en imposa; ils baissent les yeux, et quelques-uns remettent leurs épées dans le fourreau; mais l'un

d'eux, plus mutin, lui lance son javelot en s'écriant : «Voilà ce que les soldats « t'envoient». Les autres, excités par son exemple, achevèrent de tuer Pertinax. De tous ceux qui l'accompagnaient, le seul Electus, son chambellan, ne l'abandonna pas, et fut tué en le défendant. Les soldats coupèrent sa tête, et se hâtèrent de la porter dans leur camp, avant que le peuple fut assemblé.

C'est de cette manière que se termina le court règne de Pertinax, qui ne fut empereur que quatre-vingt-sept jours. Il mourut à l'âge de soixante ans.

Pendant qu'au grand regret du sénat et de tous les gens de bien, trois cents soldats révoltés menaçaient l'empereur, Sulpitien, son beau-père, envoyé par lui au camp pour appaiser l'émeute, tâchait de calmer le trouble, et se flattait d'y parvenir, lorsqu'il apprit la mort de son gendre. Il eut alors l'impudeur de mandier l'empire, et d'offrir de l'argent aux assassins de Pertinax pour obtenir leur suffrage.

Cependant les sénateurs et les autres citoyens distingués, vivement touchés de la perte qu'on venait de faire, la déploraient d'autant plus, qu'ils ne s'apercevaient que trop de la difficulté de re-

médier aux maux présens. Ils voyaient avec la plus grande douleur que les prétoriens corrompus sous Commode, et devenus incapables de discipline, ne voulaient pour empereurs que des tyrans qui leur laissassent la liberté d'exercer impunément leurs brigandages; mais plus occupés de leur conservation que du salut général, ils ne prirent aucune mesure pour prévenir, par un bon choix, les malheurs qu'on avait à craindre, si l'on abandonnait aux soldats le droit de donner un maître à l'empire.

Les prétoriens, enhardis par l'impunité, avaient d'abord redouté la vengeance du peuple et s'étaient hâtés de se fortifier dans leur camp; ils résolurent de tirer tout le parti possible de leur forfait. Ils osèrent mettre l'empire en vente, et affichèrent au haut de leurs retranchemens, qu'ils le donneraient et le garantiraient à celui qui leur offrirait le plus. Sulpitien continuait ses sollicitations, et ne rougit point de faire des offres assez fortes; il paraît qu'elles eussent été acceptées, si Julianus-Sévérus, homme de qualité, et l'un des plus riches citoyens de Rome ne fût venu faire ses propositions aux prétoriens. Il s'établit entre les deux compétiteurs un

véritable encan; tous deux renchérirent à l'envi; à chaque enchère, les soldats poussaient des cris de joie. Mais enfin il fallut bien que le plus riche l'emportât, et ce fut Julianus qui couvrit l'offre que Sulpitien avait faite de cinq mille dragmes par tête. En promettant d'en payer six mille deux cent cinquante, il obtint la préférence, et l'empire fut pour lui.

Il fut aussitôt conduit au sénat par les prétoriens, et ce trafic honteux fut ratifié par la lâcheté de ce corps, qui n'osa s'opposer au vœu de l'armée.

On proclama donc Julianus, mais sans acclamation; le peuple même le chargeait de malédictions, et refusa l'argent qu'il lui fit promettre pour le gagner.

Les sénateurs et les chevaliers, plus politiques, affectèrent une joie qu'ils ne ressentaient point, et Julianus les combla de caresses. Cet homme n'était point sans talens; il avait gouverné la Belgique, et fait la guerre avec honneur. Mais son amour pour les plaisirs, et sa passion pour le jeu, obscurcissaient ses bonnes qualités; il aimait d'ailleurs singulièrement la bonne chère, et son goût pour la somptuosité se prononça dès son entrée dans le palais impérial. Il ne s'occupa que de se faire préparer de ma-

gnifiques repas, et se livra avec excès aux plaisirs de la table et à ceux de la représentation. Son épouse et sa fille, non moins ambitieuses que lui, l'avaient, dit-on, beaucoup excité à marchander l'empire, mais elles ne jouirent pas long-temps des honneurs avec tranquillité.

Parmi les généraux qui commandaient alors les armées romaines, il en était trois qui, par leur mérite personnel et par la faveur des soldats, pouvaient prétendre à l'empire : Pescennius-Niger, en Syrie ; Clodius-Albinus, dans la Grande-Bretagne, et Septime-Sévère, dans la Pannonie.

Ces trois généraux s'étaient distingués sous le règne de Commode par leur bonne conduite; par leurs soins l'empire avait été assez tranquille au-dehors, et la paix avait régné dans l'intérieur de leurs gouvernemens.

Pourquoi les légions des provinces ne se seraient-elles pas cru en droit de faire des empereurs aussi bien que les gardes prétoriennes ? elles avaient le même intérêt à choisir un souverain à leur guise. Celles d'Angleterre offrirent l'empire à Clodius-Albinus leur général ; il l'accepta dans l'intention, disait-il, de ré-

tablir la république, ce qui le rendit cher au sénat. C'était un Africain d'une illustre naissance, grand homme de guerre, et qui savait se faire aimer de ses troupes, malgré son excessive sévérité pour la discipline militaire. Il avait d'ailleurs un grand nombre d'amis à Rome, dans la haute noblesse, et parmi les sénateurs, dont quelques-uns l'angagèrent à passer en Italie.

Pescennius-Niger n'avait point l'avantage d'une naissance aussi distinguée que celle de Clodius ; il était le fils d'un simple chevalier, mais il s'était fait une grande réputation de valeur, de prudence et de désintéressement. Son mérite l'avait élevé au consulat, et il s'était acquis l'amour et l'estime du peuple par sa douceur et par son équité. Les Romains le souhaitaient pour empereur, et sur l'avis qu'il en eut, il forma le dessein de se faire proclamer par son armée. La chose ne lui fut pas difficile, il était chéri de ses troupes ; elles s'empressèrent de le revêtir de la pourpre impériale, et il se fit reconnaître par tous les rois et les peuples de l'Asie ; mais au lieu de se rendre sur-le-champ à Rome, et d'informer les armées d'Illyrie et de la Pannonie de son élévation à l'em-

pire, il s'amusa à donner des spectacles dans la ville d'Antioche. Septime-Sévère profita de sa négligence : c'était un homme vif et prompt, laborieux, plein de courage et de confiance, habile à saisir les instans, et d'une grande activité dans l'exécution de ses projets. Bon soldat, bon capitaine, sobre et patient dans les travaux, mais fourbe, dissimulé, ennemi dangereux, vindicatif et violent, également porté à la cruauté et à l'avarice.

Tel était le troisième rival de Julianus. Septime-Sévère dissimula d'abord ses vues ambitieuses, et n'entretint son armée que de l'état fâcheux où l'empire se trouvait réduit par le honteux trafic des prétoriens, et la mort défavorable de Pertinax, le meilleur des princes ; il fit sentir quel indigne successeur on avait choisi en la personne de Julianus, et pour sonder ses troupes, il parla de la nécessité de venger un tel opprobre, et de la gloire qu'on devait s'en promettre. Son discours fit une vive impression ; son armée s'écria à l'instant qu'elle voulait marcher vers Rome pour une si noble et si juste entreprise ; s'empressa de le proclamer empereur, et de lui promettre de le suivre partout où il vou-

drait la conduire. Elle lui donna ensuite le nom de Pertinax; et la nouvelle de cette proclamation étant passée dans les armées d'Illyrie et des Gaules, dont Septime avait d'avance gagné les chefs, elles lui prêtèrent le serment de fidélité : sans perdre un instant, il se mit en chemin pour l'Italie. Il avait eu la précaution de retirer de Rome les enfans qu'il avait eus de Julia-Donna, syrienne de nation. Ayant tout à craindre de la fureur de Julianus, qu'il pensait devoir d'abord attaquer avant ses autres concurrens, il mit sa famille en sûreté, et ne s'occupa plus que de s'assurer l'empire.

Voici donc quatre empereurs à la fois, quatre compétiteurs qui se disputent l'empire; mais Septime-Sévère, quoiqu'il fût le dernier élu, n'était pas le moins redoutable; plus adroit et plus actif que ses rivaux, il se flatta de les écarter; et pendant que Niger se livrait avec sécurité aux plaisirs et aux voluptés de la ville d'Antioche, son ancien ami se hâta de profiter de son indolence pour le devancer à Rome, où il n'ignorait pas qu'il était appelé. Plus inquiet d'Albinus, il eut recours à l'artifice; il lui écrivit une lettre obligeante, où il lui témoigna le désir de l'adopter, et lui donna le titre

de *césar*, en l'invitant à veiller avec lui, comme son collègue, aux affaires de l'empire. Il ajouta des phrases flatteuses ; dit un mot de ses infirmités et de sa vieillesse, afin de faire entendre à Albinus que, d'un instant à l'autre, il le laisserait seul maître de l'empire.

Ce piége réussit; Albinus s'y laissa prendre ; et quoiqu'il eût déjà reçu de son armée le titre d'empereur, il voulut bien se contenter de celui de césar, et resta tranquille dans son gouvernement.

Cependant Septime-Sévère marchait à grandes journées, et s'approchait de Rome sans obstacle. A cette nouvelle, Julianus qui croyait n'avoir à craindre que Pescennius-Niger, se réveilla de son assoupissement, et prit des mesures pour détourner l'orage qui le ménaçait de près. Les prétoriens s'étaient singulièrement refroidis pour lui, parce qu'ayant pris des engagemens au-dessus de ses moyens, il n'avait encore pu s'acquitter envers eux ; et s'il n'eût été plus occupé de ses plaisirs que de ses affaires, il se fût aperçu depuis long-temps que leurs dispositions étaient tout-à-fait changées : mais il ne le reconnut qu'à l'instant où leur valeur lui devenait nécessaire. Dans l'espoir de les regagner, il amassa de

l'argent de tous côtés, et leur donna plus qu'il ne leur avait promis ; ce fut en vain ; ils ne lui surent point gré d'une libéralité qu'ils regardaient comme une dette qu'il était forcé de payer. Julianus exerça ses troupes, et les trouva si énervées, qu'il les jugea hors d'état de résister : il pria cependant le sénat de déclarer Sévère ennemi de la patrie, et ses désirs furent remplis. Il obtint aussi du sénat qu'il députât à l'armée de son rival, pour ordonner à ses soldats de cesser de lui obéir ; mais Sévère parvint à séduire les députés, et les engagea même à parler aux soldats en sa faveur.

Les amis de Julianus lui conseillaient d'aller au-devant de son ennemi dans les défilés des Alpes, mais il ne put se décider à sortir de Rome, et se contenta de fortifier son palais et de faire faire des retranchemens autour de la ville.

Ces remparts furent de faibles défenses ; Sévère à peine entré en Italie, se rend maître de Ravennes, et avance si rapidement, que Julianus, désespérant de plus en plus de pouvoir se défendre avec les gardes prétoriennes, écrit à Sévère pour lui offrir de l'associer à l'empire. Sévère refuse l'association, et Julianus, qui avait songé un moment à se

défendre avec les gladiateurs, se vit réduit à demander qu'il lui fût permis d'abdiquer, sous condition d'avoir la vie sauve. Le sénat, indigné de sa lâcheté, se déclare ouvertement pour Sévère; et pour rendre son hommage plus agréable au vainqueur, il envoie à Julianus l'ordre de mourir. Cet infortuné, abandonné par tout le monde, essaie en vain d'attendrir les bourreaux envoyés par le sénat; il les supplie d'attendre l'ordre de Sévère lui-même; il se flatte encore d'en obtenir la vie; mais le tribun ne se laissa point toucher, il l'immola sans pitié; et ce vieillard, qui avait acheté si cher une fin si honteuse, ne fit entendre en mourant que des gémissemens indignes de la majesté de son rang. Il avait un peu plus de soixante ans, et son règne ne fut que de soixante-sept jours. Il mourut l'an 194.

A la première nouvelle de l'approche de Sévère, Julianus, qui soupçonnait Lœtus et Marcia, meurtriers de Commode, de favoriser son concurrent, les avait fait égorger. Cet acte de justice prévint celui de Sévère, qui ne les aurait pas égargnés. En entrant dans l'Italie, sa première pensée fut de punir les soldats qui avaient tué Pertinax, et de casser le

corps des prétoriens. Lorsqu'ils eurent prêté le serment de fidélité, il les fit inviter à venir au-devant de lui, comme pour l'accompagner dans son entrée à Rome, sans armes et avec une branche de laurier à la main. Ils obéirent; s'avancèrent dans la plaine, et furent aussitôt enveloppés par les troupes de Sévère, qui levèrent leurs piques sur eux. Alors monté sur un tribunal, il leur reprocha, d'un ton foudroyant, leur attentat contre Pertinax, l'infâmie d'avoir vendu l'empire à l'encan, et même leur infidélité envers Julianus, qu'ils avaient si lâchement abandonné après l'avoir élevé à la souveraine puissance. Il ajouta que mille morts ne suffiraient pas pour expier leur crime; mais que ne voulant point se souiller de leur sang, il leur laissait la vie, et se contentait de les dégrader des armes, et de leur ordonner de se retirer à cent milles de Rome, protestant avec serment que ceux qui oseraient s'en approcher seraient punis du dernier supplice. Atterrés par ce discours, ils se laissèrent dépouiller de leurs habits militaires, de leurs armes et de leurs chevaux; et honteusement chassés, ils se retirèrent en silence, sans oser retourner à leur camp, dont Sévère avait eu la

précaution de faire fermer les avenues.

Après cette exécution, Sévère fit son entrée à Rome à la tête de ses troupes et dans le plus terrible appareil. Cent sénateurs qui étaient venus au-devant de lui pour le complimenter, se rangèrent autour de sa personne; ils portaient tous des branches de laurier, et le peuple, vêtu de blanc, faisait éclater sa joie par ses acclamations. La ville était ornée de guirlandes de fleurs, de tentures magnifiques et embaumée de parfums.

La réception de Sévère contrasta donc singulièrement avec celle qu'on avait faite à Julianus; mais lorsqu'après avoir sacrifié au capitole, le nouvel empereur se retira au palais, et laissa à ses soldats le droit de se loger comme ils voulurent, et de s'emparer sans payer de ce qui leur convenait, la joie des citoyens dût se changer en alarmes. Au surplus, Sévère se contenta d'effrayer ainsi les Romains, et ne tarda pas à faire tout rentrer dans l'ordre; dès le lendemain, par une harangue pleine de sagesse, il rassura le sénat encore incertain de son sort. A la place de la garde prétorienne licenciée et cassée, il en créa une autre dont il choisit les soldats dans les plus braves de son ar-

mée. Il fit confirmer par le sénat le titre de césar à Albin, et se prépara à attaquer Niger.

Par forme d'ôtages, Sévère commença par faire arrêter les enfans de son rival et ceux des capitaines qui lui étaient attachés; ensuite il se mit à la tête d'une armée formidable pour aller surprendre cet indolent Pescennius-Niger, qui restait toujours à Antioche.

A la nouvelle que Sévère venait d'être reconnu empereur par le sénat, et qu'il marchait contre lui, son courage se réveilla; il leva des troupes dans toute l'Asie, et s'apprêta à faire une vigoureuse défense de ses droits. A l'exception du roi d'Arménie, qui resta neutre, tous les petits souverains du voisinage envoyèrent des secours à Pescennius. Sur la connaissance qu'on avait de sa fermeté et de son habileté, on croyait que cette guerre aurait duré long-temps, mais trois batailles la terminèrent en peu de mois.

Lors de sa seconde victoire, Sévère fit offrir à son ennemi une retraite où il pût passer en sûreté le reste de ses jours. Niger était assez disposé à accepter ce parti, mais il en fut détourné par Sévère-Aurélien, dont les filles

devaient épouser les enfans de Niger. Déterminé à continuer la guerre, il fit de nouvelles levées; mais vaincu une troisième fois, après une sanglante bataille à Issus, dans le lieu même célèbre par la victoire d'Alexandre sur Darius, le malheureux Niger, abandonné par les débris de son armée, chercha son salut dans la fuite, mais il fut rencontré par un détachement de cavaliers qui le poursuivaient; ils lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent à Sévère. Il la fit porter au camp de Byzance, et ensuite à Rome, où elle fut exposée publiquement.

Ce vainqueur cruel, véritablement digne du nom de Sévère, ne tint point les promesses qu'il avait faites; il fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi le parti de Niger, en exila d'autres, et confisqua leurs biens. Il ne fit grâce qu'à un seul, nommé Cassius-Clémens, qui osa lui représenter avec une noble hardiesse, qu'il n'avait pris les armes que pour venger l'empire de l'opprobre dont Julianus l'avait couvert; et qu'en s'engageant à servir Niger, il n'avait fait que ce que ses propres partisans avaient fait pour lui; il conclut en disant : « Que si c'était un crime de n'avoir

point voulu trahir le serment qu'il avait fait à son général, ce crime lui était commun avec les amis de Sévère, qu'on ne pouvait l'en punir sans prononcer contre eux la même condamnation ». Etonné de sa fermeté, frappé de la justesse de son raisonnement, Sévère lui accorda la vie, et lui remit la moitié de ses biens qui avaient été confisqués. Il pardonna en même temps à la femme et aux enfans de Niger, et se contenta de les exiler; mais quelque temps après il les fit périr avec tout ce qui restait de cette famille.

La ville de Byzance continuait de se défendre, et un grand nombre des partisans de Niger s'y étaient réfugiés. Sévère l'assiégea par mer et par terre, et ne put s'en rendre maître qu'au bout de trois ans. Irrité de cette longue résistance, il livra la ville au pillage, et fit égorger les magistrats et les principaux citoyens; ensuite Byzance fut rasée, et son territoire donné aux Périnthiens, qui réduisirent cette ancienne capitale à n'être plus qu'une simple bourgade. Antioche et ses habitans éprouvèrent aussi la sévérité du redoutable vainqueur. Tous les partisans de Niger ressentirent les effets de sa colère : des

familles entières périrent; il ne fit grâce qu'à une statue érigée dans Rome à son rival, avec une inscription qui retraçait les grandes qualités de cet infortuné. Sévère ordonna qu'on la conservât, « Je veux, dit-il, que l'univers « sache quel ennemi j'ai vaincu ».

Son dessein, en passant dans l'Orient, avait été de punir non-seulement les villes, mais encore les peuples qui avaient embrassé le parti de Niger. Il en soumit la plus grande partie, et se disposait à attaquer les Parthes et les habitans d'Atra, ville d'Arabie qui avait assisté Niger de toutes ses forces, lorsqu'il réfléchit que tant qu'Albin subsisterait il ne serait pas le maître absolu de l'empire, et ne pourrait se flatter de le transmettre à ses enfans. Il tenta d'abord contre lui la voie de l'assassinat et celle de l'empoisonnement. Albin fut averti, et se tint sur ses gardes; il acquit même des preuves du complot, et fit arrêter les assassins que Sévère lui avait envoyés comme pour lui remettre des lettres de sa part. Les émissaires avouèrent dans les tourmens leur véritable mission, et furent punis du dernier supplice.

La publicité qu'Albin donna à cette

odieuse trahison augmenta le nombre de ses partisans; presque toutes les Gaules se déclarèrent pour lui : dès-lors il leva le masque, et ayant rassemblé une nombreuse armée, il passa de la Grande-Bretagne dans les Gaules.

Sévère, qui était alors en chemin pour revenir à Rome, apprenant les préparatifs d'Albin, résolut de porter la guerre dans ces provinces; et avant d'y passer, il harangua ses soldats, et n'oublia rien pour les animer contre Albin, qu'il fit déclarer ennemi de l'empire.

C'est à l'époque de son passage dans les Gaules que Sévère déclara césar son fils aîné, nommé Bassianus, plus connu dans l'histoire sous le nom de Caracalla.

Après quelques petits combats entre les troupes des deux concurrens, où celles de Sévère eurent d'abord le dessous, la présence de cet empereur fit changer la chance, et une fameuse bataille près de Lyon causa la perte d'Albin. La victoire, long-temps incertaine, s'étant enfin déclarée pour Sévère, les vainqueurs entrèrent dans la ville de Lyon pêle-mêle avec les vaincus, saccagèrent cette ville, et la brûlèrent.

Quelques auteurs disent qu'Albin, mortellement blessé, fut apporté aux pieds de son rival, et expira sous ses yeux; d'autres, que s'étant sauvé dans une maison sur les bords du Rhône, il y fut investi, et que pour ne pas tomber vif entre les mains de son ennemi, il se perça de son épée. Le fait est qu'il périt dans cette fâcheuse journée, et que Sévère envoya sa tête à Rome, où elle fut présentée au sénat au bout d'une lance.

Cette victoire mit Sévère au comble de ses vœux, mais il souilla sa gloire par d'affreuses cruautés. Il fit jeter dans le Rhône la femme et les enfans d'Albin; tout ce qu'on put trouver de ses amis ou de ses partisans furent massacrés sans pitié; il n'épargna même point les principaux seigneurs des Gaules et de la Grande-Bretagne; des villes entières furent plongées dans le deuil, regrettèrent leurs meilleurs citoyens, et sur-tout les plus riches, auxquels l'opulence tint souvent lieu de crime. Par ce moyen Sévère amassa des trésors immenses, et fit de grandes largesses à ses soldats.

Il méditait en même temps la plus terrible vengeance contre Rome, où il sa-

vait qu'Albin avait un puissant parti; il ne dissimula même point le motif qui l'engageait à y revenir en diligence à la tête de son armée victorieuse. Dans sa lettre au sénat, en lui envoyant la tête d'Albin, il fit connaître qu'on ne tarderait pas à éprouver les effets de son ressentiment. Les terribles menaces furent effectuées, malgré les efforts du peuple et du sénat pour l'appaiser à son arrivée par les plus humbles soumissions et les plus vives acclamations; il porta l'effroi dans tous les cœurs par le discours qu'il tint aux membres du sénat. Il éclata en invectives contre les partisans d'Albin, montra les lettres qu'il avait trouvées dans ses papiers; et les témoignages d'estime et d'attachement que lui donnaient ses amis particuliers, furent pour Sévère des crimes indignes de pardon. Dans sa harangue il affecta de louer Commode, l'ennemi mortel du sénat. Pour outrager ce corps auguste, il ordonna qu'on mît ce tyran au nombre des dieux. Il loua, comme des précautions nécessaires, les cruautés de Sylla, de Marius et d'Auguste; attribua la mort de Pompée et de César à leur clémence déplacée. Pour ne point se rendre coupable de la même faute,

en reprenant le chemin du palais il fit régner le carnage dans toute la ville: en peu de jours quarante-deux sénateurs, honorés du consulat ou de la préture, furent victimes de sa vengeance. Elle s'étendit, comme dans les Gaules, sur tous ceux que leur naissance, leur mérite ou leurs richesses pouvaient rendre redoutables; toujours son insatiable avarice fut de moitié dans ses cruautés. Mais pendant les massacres il avait très-grand soin du peuple, et l'on remarque que jamais Sévère ne sortit de Rome sans pourvoir à ses besoins et même à ses plaisirs.

Il amusait le peuple par des fêtes, des spectacles, et lui donna même un repas magnifique, pendant qu'il immolait les grands. Ses enfans furent associés à l'empire, dans le cours de son séjour à Rome, et il partit ensuite pour l'Orient, avec son armée, pour faire de nouveau la guerre aux partisans de Pescennius-Niger.

N'ai-je point assez fait connaître à mon Aline comment le cruel Sévère savait se venger? Faut-il encore la promener au siége d'Atra, à Babylonne, à Séleucie, à Ctésiphon, où les rois Parthes tenaient leur cour, partout enfin où s'é-

tendit la vengeance de Sévère? Non ; sans doute, ces scènes d'horreurs répugnent à son ame sensible, et, comme Géta, fils aîné de Sévère, elle gémirait de tous ces meurtres, qu'un barbare seul pouvait commander. Il suffit de lui dire que partout où l'empereur éprouva de la résistance, il fit sentir sa cruauté : des hommes passés au fil de l'épée, des femmes et des enfans, au nombre de cent mille, vendus comme esclaves, sont les nobles exploits qui signalèrent cette guerre, et méritèrent à Sévère le triomphe et le nom de *Parthique*.

Caracalla, qui dut ce nom à une sorte de casaque gauloise qu'il avait adoptée, prince encore plus cruel que son père, applaudissait à toutes ces exécutions ; Géta, au contraire, touché de compassion, ne pouvait s'empêcher d'en témoigner son horreur, et dit un jour à son frère : *Si votre caractère vous porte à ne pardonner à personne, vous pourriez bien un jour faire mourir votre frère.*

L'infortuné ne prévoyait que trop son sort. Ces deux jeunes princes avaient l'un contre l'autre une antipathie qui fit le supplice de leur père, et que de vils flatteurs s'appliquèrent à entretenir. Sé-

vère employa tous les moyens possibles pour étouffer cette haine qui avait éclaté dès leur enfance; il crut qu'en mariant l'aîné, une femme, par ses caresses et ses insinuations, parviendrait à adoucir la férocité de son caractère. Il lui fit épouser Plautille, fille de Plautien, préfet du prétoire, qu'il avait élevé de l'état le plus obscur, à la plus haute fortune où jamais fut monté un favori.

Ce Plautien avait pris un tel ascendant sur l'esprit de Sévère, qu'il le gouvenait despotiquement, et qu'on le regardait plutôt comme le maître de l'empire, que comme le premier ministre de l'empereur. C'était un homme violent, cruel et sanguinaire, d'une avarice insatiable, et à qui rien ne coûtait pour satisfaire ses passions. Caracalla le haïssait et n'avait épousé sa fille qu'avec une extrême répugnance, quoiqu'elle lui eût apporté en dot plus qu'aucune reine n'aurait pu le faire. Les richesses de Plautien étaient immenses. Sa table était mieux servie que celle du prince; ses équipages étaient plus magnifiques; et son orgueil et son ambition lui donnèrent bientôt le désir de parvenir à l'empire. Quelques soupçons qu'on donna contre lui à Sévère, l'ayant un peu refroidi pour cet indigne

favori, Plautien ne garda plus de mesures, et forma le projet de se défaire de l'empereur et de son fils. Un tribun des prétoriens, qu'il mit dans sa confidence, eut horreur de sa proposition; mais feignant de l'approuver, il se fit, dit-on, donner un ordre par écrit, et, muni de cette pièce, il fut découvrir à Sévère la trame de son ministre. L'empereur doutait encore, et crut d'abord que c'était un artifice de Caracalla pour perdre Plautien; mais sur un faux avis qu'on lui fit donner de la mort de Sévère et de ses deux fils, il accourut avec tant d'empressement et de joie, qu'on ne put plus douter de ses intentions. L'empereur le fit arrêter; il demanda à se justifier; et Caracalla, craignant que son père ne se laissât fléchir, se jetta sur lui, et ordonna aux gardes d'achever de le massacrer.

L'exil de Plautius, son frère, et de Plautille, femme de Caracalla, fut une suite naturelle de la mort de Plautien, dont toutes les créatures furent bannies.

Après qu'on se fut défait de ce ministre, les affaires parurent prendre une nouvelle face, sur-tout dans ce qui regardait l'administration de la justice, que Sévère avait confiée au célèbre Pa-

pinien, le plus savant jurisconsulte qui ait jamais existé, et qui se distingua particulièrement par son amour pour la justice, sa probité et sa douceur. Il fut nommé préfet du prétoire, et s'attacha le plus qu'il put à adoucir l'humeur dure et cruelle de Sévère : ce fut probablement par ses conseils que ce prince s'appliqua à mettre en place des magistrats intègres, et à bien choisir les gouverneurs des provinces.

Mais les heureux effets des conseils de Papinien ne se firent malheureusement sentir que sur la fin du règne de Sévère, et des mouvemens dans la Grande-Bretagne, engagèrent l'empereur à s'y rendre, pour soumettre les peuples qui ravageaient de tous côtés la province romaine, alors dépourvue de troupes.

Sévère était cependant, à cette époque, vieux et infirme; mais l'âge ne lui avait rien fait perdre de la vigueur de son esprit, ni de l'ambition de se signaler encore à la guerre, et il résolut de marcher en personne. Il se fit accompagner de ses deux fils, qu'il était bien aise d'éloigner de Rome, pour les retirer d'une vie molle et voluptueuse, et les accoutumer à vivre en soldats. Suivant

son usage, il marcha rapidement, surprit les Bretons, et la victoire, toujours fidèle à ses drapeaux, le fit triompher des barbares. Il pénétra jusque dans le pays des Calédoniens, toujours harcelé, mais toujours vainqueur, surmontant avec un courage et une constance, que rien ne rebutait, tous les obstacles que la nature du pays et l'opiniâtreté des ennemis lui opposaient. Il les força de lui abandonner une partie de la Calédonie ; et, pour assurer ses conquêtes, il fit faire un mur qui s'étendait d'un côté de l'Orient à l'autre.

Les fatigues, jointes à ses infirmités habituelles, lui causèrent une maladie qui l'empêcha d'agir par lui-même, et il chargea Caracalla du commandement de l'armée. Ce prince s'occupa moins d'achever de vaincre les ennemis, que de gagner la faveur des troupes, afin de se faire reconnaître au préjudice de son frère ; et, dans l'impatience où il était de régner, il prenait des mesures pour avancer les jours de son père. On dit même qu'avant la maladie de Sévère, Caracalla, marchant derrière lui, avait tiré son épée pour le frapper en trahison. Un cri d'horreur des soldats arrêta ce fils dénaturé, et Sévère, dont le premier mouvement

avait été de punir cet attentat, se contenta de lui reprocher la noirceur de son forfait, en présence de son chambellan et de son capitaine des gardes ; mais le chagrin qu'il en conçut hata les progrès de sa maladie, et il mourut, l'an 210, dans la ville d'Yorck, âgé de soixante-cinq ans, après dix-huit ans de règne, laissant la mémoire d'un grand homme, mais non d'un bon empereur.

Ces qualités, ma chère Aline, méritent d'être séparées ; heureux qui peut les réunir! et plus heureux encore le peuple qui trouve, dans son souverain, la réunion des talens qui font sa gloire, et des qualités qui assurent son bonheur!

LETTRE X.

Règnes de Caracalla, de Macrin et d'Héliogabale.

Vous avez vu, dans ma dernière, que l'impatience de régner avait porté Caracalla à hâter la fin de son père; la suite de ses actions répondit à un tel commencement. Dès que Sévère fut mort, ce fils dénaturé s'efforça de gagner les chefs des prétoriens pour faire exclure Géta du gouvernement de l'empire. Les soldats, qui avaient prêté à l'un et à l'autre le serment de fidélité, persistèrent à leur rendre à tous deux une égale obéissance. Julie Domna, leur mère, travailla en vain à les rapprocher; elle ne put les amener qu'à une réconciliation apparente. La haine qu'ils se portaient dès leur enfance s'accrut sensiblement. Pendant le trajet des îles Britanniques à Rome, où ils vinrent rapporter les cendres de Sévère, ils eurent plusieurs démêlés, et Caracalla tenta, dans le cours du voyage, de se défaire de son frère;

mais Géta se tenait sur ses gardes; et la défiance qu'ils avaient l'un de l'autre était si grande, qu'ils mangeaient et logeaient séparément. Arrivés à Rome, où ils furent reçus avec de grandes acclamations, ils partagèrent le palais, et eurent leurs gardes et leurs officiers à part. La ville fut bientôt divisée en deux factions, et les deux empereurs s'attachèrent à multiplier leurs partisans, par leurs intrigues et leurs libéralités. Ils ne se voyaient que dans le sénat, et dans les cérémonies où ils étaient obligés d'assister; les affaires du gouvernement étaient même souvent entravées par leurs divisions. Géta, ennemi d'une vie si contrainte, demanda que son frère lui cédât l'Asie et l'Egypte; qu'il lui abandonnerait le reste de l'empire, et qu'il irait vivre tranquillement à Alexandrie ou à Antioche. Caracalla paraissait assez disposé à accepter cette proposition; mais Julie Domna rompit ce dessein : « Puisque vous voulez, leur dit elle, en « versant des torrens de larmes, partager la terre entre vous, partagez-moi « donc aussi; donnez moi la mort, afin « que chacun de vous enterre une moitié de sa mère dans le lieu de sa résidence ».

L'opposition de cette princesse, et l'éloignement que marquaient les Romains pour la division de l'empire, en empêchèrent l'exécution. Ce fut le malheur de Géta : Caracalla, qui voulait absolument régner seul, après avoir inutilement essayé le poison et toutes les autres voies pour faire périr son frère, désespéré de le trouver toujours en garde contre ses piéges, feignit de vouloir se réconcilier avec lui, et fit proposer à sa mère de les faire venir tous les deux dans son appartement, pour travailler à les réunir. Il avait été convenu que Julie serait seule témoin de leur explication ; mais Caracalla fit cacher quelques centurions dans une pièce voisine, et, lorsque Géta fut entré, les centurions parurent ; ils se jetèrent sur ce prince infortuné, qui chercha en vain un refuge dans les bras de sa mère ; le cruel Caracalla ordonne de l'y frapper ; lui-même en donne l'exemple, et Julie, désespérée, est elle-même blessée à la main, en voulant s'opposer à la fureur de ce barbare. Couvert du sang de son frère, Caracalla sort en criant que Géta a voulu l'assassiner. Il feint de ne pas se croire encore en sûreté dans son palais, court au camp des prétoriens, implore

le secours des soldats qui s'assemblent autour de lui, les prie de lui sauver la vie, et finit par leur insinuer que, son ennemi ayant succombé dans le projet de l'assassiner, il est le seul maître de l'empire, et en état de partager avec eux tous les trésors de l'état. Dès ce moment, il augmenta leur solde de moitié, et y ajouta encore une gratification, qu'il leur permit d'aller prendre à l'heure même. Cette libéralité fit sur les soldats l'effet que Caracalla avait espéré; il ne craignit plus qu'on connut son fratricide, se fit proclamer seul empereur; et la mémoire de Géta fut condamnée comme celle d'un ennemi de l'empire.

Caracalla força le sénat à ratifier cet arrêt en rentrant dans Rome, accompagné de tous les prétoriens, et en faisant poster des soldats entre chaque sénateur, pendant la séance qui eut lieu à cette occasion; puis, pour se concilier la faveur du peuple, il rappela tous les bannis, et ordonna qu'on fit à son frère de magnifiques funérailles. Il voulut même qu'on l'honorât d'une apothéose, disant à ses confidens : Qu'il soit Dieu, pourvu qu'il ne vive plus.

Mais si ce monstre échappa à la vengeance des hommes; s'il fit retomber

l'accusation du crime sur l'innocente victime, il ne put du moins échapper à ses remords. Il en était tourmenté jour et nuit ; les songes les plus effrayans troublaient son repos : on dit qu'il fondait en larmes à l'ouïe du nom ou à la vue des statues de son frère ; mais les remords qui l'agitaient ne l'empêchèrent point d'exterminer, sans distinction d'âge, de sexe, de qualité, tous les amis du malheureux Géta. On dit qu'il fit mourir jusqu'à vingt mille soldats ou domestiques de ce prince, gens au moins attachés à sa suite. Il suffisait de prononcer le nom de Géta, ou de paraître le regretter, pour être condamné à une mort cruelle. Ayant trouvé au palais sa mère qui pleurait avec quelques dames la mort de son fils, il devint si furieux, que peu s'en fallut qu'elles ne fussent toutes immolées au même instant. Il épargna sa mère ; mais les autres tombèrent successivement sous son glaive assassin. Les chevaliers et les sénateurs, que son père et son frère avaient estimés, furent de même ses victimes. Le célèbre jurisconsulte Papinien, à qui Caracalla proposa de faire l'apologie du meurtre de Géta, ayant osé répondre qu'il était plus aisé de commettre un

fratricide que de l'excuser, fut enveloppé dans les massacres. D'autres y furent compris pour une moindre hardiesse ; Caracalla fit même mourir des vestales pour avoir plaint le sort de Géta. Plus ce prince versait de sang, plus il en paraissait altéré ; et comme il épuisait le trésor par ses excessives prodigalités, il augmenta les impôts dans tout l'empire et sur les plus légers prétextes, fit mourir les plus riches citoyens pour avoir occasion de confisquer leurs biens.

Ces moyens ne suffisant point encore à ses dépenses et ses largesses insensées, il fit de la fausse monnaie. C'est le premier souverain qui ait donné ce dangereux exemple.

Caracalla disposa des dignités en faveur des esclaves, des comédiens et d'autres gens méprisés, qu'il se plaisait à élever, parce qu'il haïssait le mérite et la vertu. Un eunuque, un empoisonneur, un histrion et un maître à danser furent en possession de toute sa confiance, et vendaient la justice et le sang des innocens. Ces infâmes ministres comblèrent les maux de l'empire, en ajoutant encore aux vexations de Caracalla, qu'ils gouvernaient absolument.

Ce prince, qui cherchait à écarter les soucis qui le dévoraient par les courses de char, par les chasses de bêtes sauvages qu'il faisait venir de tous côtés avec d'énormes dépenses, crut enfin trouver un meilleur remède à ses agitations en parcourant les provinces de l'empire. Il commença ses courses par les Gaules, où il fit massacrer tant de monde, qu'il y fut encore plus abhorré qu'à Rome. Il n'épargna même pas les médecins qui l'avaient soigné dans une maladie dangereuse, et les condamna à mort. Voulait-il les punir de n'avoir point délivré la terre d'un pareil monstre ?

Des Gaules il passa dans la Germanie, où il fit la guerre à divers peuples, et particulièrement aux Allemands et aux Celtes, qui faisaient alors pour la première fois des excursions sur les terres de l'empire. Caracalla se comporta, dans cette expédition, plus en soldat qu'en capitaine ; il se battait bien et se mesura plusieurs fois en combat singulier ; mais il commandait mal ; ce qui fit dire qu'il était soldat courageux, mais mauvais général. L'opiniâtreté de ces peuples qu'il ne put parvenir à dompter, lui fit prendre le parti de les éloigner à prix d'argent ; à leur exemple, d'autres na-

tions lui vendirent la gloire de les vaincre; et ce fut ainsi qu'il prit les titres de *germanique* et *d'almanique*. Peu après étant passé dans la Dacie, il vainquit les Gètes ; et à cette occasion Helvius-Pertinax, fils de l'empereur de ce nom, ayant dit, par allusion à la mort de Géta, que Caracalla méritait bien le nom de *Gétique*, ce bon mot lui coûta la vie.

Trois années n'avaient donc point encore épuisé le ressentiment de Caracalla contre tout ce qui rappelait la mémoire de son malheureux frère. Il le prouva bien par l'affreux massacre qu'il fit faire à Alexandrie pour quelques propos satiriques que les habitans s'étaient permis à l'occasion de la mort de Géta. Ce monstre qui voulut jouir de la vue de ce carnage, commencé pendant la nuit et continué le jour suivant, qui voulut repaître ses yeux du spectacle des corps jetés dans les rues et du sang qui y ruisselait, osait cependant se comparer au conquérant de l'Asie.

Croiriez-vous, ma chère Aline, qu'en parcourant l'Orient, il eut la folle vanité de s'y faire regarder comme un second Alexandre, de se faire élever des statues à deux têtes dont l'une lui ressemblait, et l'autre au grand Alexandre? Il

forma un corps de seize mille Macédoniens, qu'il nomma la *phalange d'Alexandre*, et affecta de prendre le maintien, la contenance et jusqu'à la manière de pencher la tête du conquérant de l'Asie. A son instar, lorsqu'il fut dans la Troade, il visita le tombeau d'Achille ; et l'un de ses affranchis étant mort, il lui fit faire des funérailles pareilles à celles dont Achille avait honoré son ami Patrocle.

Ce mauvais copiste qui, dans tous les pays qu'il parcourait, prenait l'habit et même le nom des héros renommés dans ces lieux, signala son séjour en Syrie par une lâche perfidie. Il engagea le roi de l'Osrohène, nommé Abgare, à se rendre auprès de lui comme son ami, et le fit mettre en prison ; il espérait ainsi se rendre maître de ses états sans employer les armes. Le roi d'Arménie fut attiré à sa cour par un semblable artifice, et il fut arrêté ainsi que ses enfans ; mais les Arméniens ne se rendirent pas comme les peuples de l'Osrohène ; et malgré la captivité de leur roi, ils se mirent en état de se défendre.

Par de tels exploits Caracalla voulait obtenir le nom d'*Arméniaque ;* il était encore plus jaloux de celui de *Parthi-*

que. Les auteurs ne sont point tout-à-fait d'accord sur les circonstances qui lui méritèrent le beau nom de *vainqueur des Parthes.* Mais il paraît constant que ce prince essaya de tromper Artabane, roi des Parthes, qu'il lui envoya des ambassadeurs chargés de riches présens pour lui demander sa fille en mariage. Les uns disent qu'Artabane, flatté d'une alliance si honorable, s'empressa de l'accepter ; et que, donnant dans le piége perfide qui lui était tendu, il ouvrit son pays à son futur gendre ; que l'armée romaine accompagna l'empereur comme pour lui servir d'escorte, et mit tout à feu et à sang dans ce beau royaume. D'autres prétendent qu'Artabane se défiant des intentions de Caracalla, refusa son alliance; et qu'irrité de son refus, l'empereur entra subitement sur les terres des Parthes, ravagea leurs possessions, rasa les villes et les châteaux, détruisit la ville d'Arbelles, les tombeaux des rois, etc. Le résultat de cette belle expédition est donc toujours une affreuse dévastation, de quelque manière qu'elle ait été amenée.

Caracalla fut si glorieux de ce honteux triomphe, qu'il crut avoir mérité les plus superbes titres; et dans les lettres

qu'il écrivit au sénat, il s'annonça comme le maître de l'Orient, le dominateur de l'univers. Personne n'ignorait la conduite qu'il avait tenue dans toute cette guerre ; mais la crainte, encore plus que la flatterie, lui fit décerner les honneurs et les titres qu'il désirait ; et pendant que les Parthes, revenus de leur terreur, s'apprêtaient à se venger de Caracalla, et se disposaient à l'attaquer, le lâche sénat de Rome proclamait son triomphe. Il eût été de courte durée ; il est probable que les Parthes belliqueux, animés par un double motif de haine et de vengeance, eussent fini par vaincre des troupes accoutumées à une vie molle et licencieuse ; mais les Romains devaient eux-mêmes délivrer la terre du cruel et perfide Caracalla.

Ce prince, aussi soupçonneux que méprisable, eut, dit-on, recours à la magie pour découvrir si quelqu'un n'aspirait pas à l'empire. Flavius-Maternianus, commandant de la milice de Rome, apprit qu'un devin africain avait déclaré que Macrin et Diaduménien, son fils, étaient destinés à régner. L'agent de l'empereur s'empresse de lui donner avis de cette prédiction, et l'engage à se défier de Macrin, qui était alors préfet du

prétoire. Cette lettre arrive avec quelques autres dépêches ; l'empereur, occupé d'une course de char, remet le paquet à Macrin, le charge de lire les lettres, et de lui en rendre compte. Ayant ouvert celle de Maternianus, le préfet du prétoire voit sa mort écrite dans l'annonce de la prédiction de l'africain ; il prend aussitôt le parti de se défaire de l'empereur, aposte quatre hommes qui l'entourent, entr'autres un centurion de la garde, nommé Martial. Cet homme saisit l'instant où Caracalla s'était écarté, lui plonge le poignard dans la gorge, et le tue du coup. Le meurtrier s'était échapé et perdu dans la foule : on eût ignoré son crime, s'il eût eu la précaution de jeter son poignard en fuyant ; mais dans son trouble il oublia de le faire, et cette arme sanglante le fit reconnaître. Un scythe de la garde l'aperçut, et le tua aussitôt d'un coup de flèche. Le secret de Macrin resta enseveli avec Martial ; il fut du moins ignoré quelque temps, et c'est ainsi que la prédiction de l'africain put s'accomplir.

Caracalla fut assassiné l'an 217, à l'âge de vingt-neuf ans, dont il avait régné trois.

La mort imprévue de Caracalla causa

dans l'armée romaine beaucoup de trouble et de confusion. Elle se trouvait sans chef, et les Parthes se disposaient à venir la combattre. Dans cet embarras, après plusieurs jours d'incertitude, on jeta les yeux sur deux préfets du prétoire, Adventus et Macrin. Le crime de ce dernier restait ignoré ; s'il eût été connu, il n'eût point échappé à la vengeance des prétoriens, très-attachés à Caracalla, qui les comblait de libéralités ; mais dans l'ignorance où l'on était, Adventus ayant refusé l'empire à cause de son grand âge, les complices de Macrin firent tomber les suffrages sur lui, et ses magnifiques promesses achevèrent de déterminer les soldats à le proclamer empereur.

Ce Macrin était un algérien d'une naissance ignoble, mais il effaçait par des mœurs douces et honnêtes la tache de sa naissance. Sous Sévère il fut exilé, et sous Caracalla il était parvenu à la charge importante de préfet du prétoire, et jouissait d'un très-grand crédit. Porté à l'empire, il voulut s'en montrer digne par sa valeur, et continua la guerre contre les Parthes avec plus de persévérance que n'en eût mis Caracalla ; mais après une fameuse bataille qui dura trois

jours entiers, Macrin prit le parti d'offrir la paix à Artabane, et lui donna quelques dédommagemens pour les ravages faits dans ses états.

Le nouvel empereur écrivit ensuite à Rome, où son élection fut confirmée par le sénat ; le peuple marqua une grande joie de la mort de Caracalla ; sa mère seule s'en affligea jusqu'à se laisser mourir de faim, en vomissant mille imprécations contre Macrin, qu'elle soupçonnait d'être l'assassin de son fils.

Cependant cet empereur s'attirait l'estime et l'amitié des Romains par la punition des délateurs et des autres ministres des cruautés de son prédécesseur ; mais au lieu de se hâter de revenir à Rome, où sa présence était désirée, il s'arrêta dans la ville d'Antioche, se livra aux plaisirs de cette ville voluptueuse, et bientôt laissa à ses ministres le soin du gouvernement. Cette conduite, qu'on n'eût point attendue d'un homme de son âge, et l'abus que firent ses ministres de leur autorité, excita des murmures. Déjà Macrin avait mécontenté les prétoriens en voulant rétablir la discipline ; ils joignirent leurs plaintes à celles des autres soldats ; s'escrimèrent hautement sur la rigueur de l'empereur,

qui les forçait de loger sous des tentes au milieu de l'hiver, pendant qu'il se livrait à Antioche aux délices d'une vie efféminée. A ces murmures se mêlèrent des reproches. Commençant à regretter Caracalla, et à soupçonner Macrin d'être l'auteur de sa mort, les prétoriens se répandirent en invectives, et résolurent de choisir un autre empereur.

Julie-Mœsa, sœur de l'impératrice Julie-Donna, avait vécu à la cour de Sévère et de Caracalla, et à la mort de sa sœur, par ordre de Macrin, elle s'était retirée dans la ville d'Emèse en Phénicie, où elle était née. Elle avait avec elle ses deux filles, Julia-Soémias et Julia-Maméa. La première était mère de Bassianus-Avitus, âgé de treize ans, et la seconde d'Alexian, âgé de neuf ans. La grand-mère, qui, au rapport des historiens, joignait à la ruse de son sexe le courage d'un homme, sut profiter des circonstances pour porter au trône ses petits-fils. Elle les avait tous deux consacrés au soleil, principale divinité d'Emèse, qui était adorée sous le nom d'*Eléagabale*. Bassianus obtint la charge de souverain pontife, et de ses fonctions prit le nom d'*Héliogabale*. Ce jeune pontife, remarquable par sa beauté, que

relevaient ses habits sacerdotaux, attira bientôt l'attention des soldats romains, qui se rendaient souvent à Emèse, ou du moins au temple du soleil, placé hors des murs de la ville, et peu éloigné du principal camp de Macrin.

Mœsa profita adroitement des dispositions des soldats, captiva leur bienveillance par ses libéralités, fit même répandre que le jeune grand-prêtre était fils de Caracalla, et conduisit si habilement son intrigue, que les soldats appelèrent Héliogabale dans leur camp et le proclamèrent empereur avant que Macrin se doutât de leur intention. Il méprisa d'abord une rebellion qui, étant l'ouvrage d'une femme et d'un enfant, lui paraissait une bagatelle. Il crut qu'il suffirait d'envoyer haranguer les soldats pour les ramener à l'obéissance; mais son harangueur ne fut point écouté, et les rebelles le tuèrent. Julianus, l'un des préfets du prétoire, fut envoyé ensuite avec une partie de l'armée, et il attaqua les révoltés. Mais comme ils étaient retranchés dans leur camp, ils soutinrent vaillamment l'assaut, et montrèrent du haut de leurs retranchemens le jeune Héliogabale, qu'ils présentèrent comme fils de Caracalla et petit-fils de Mœsa,

dont ils exaltèrent la générosité. Les troupes se laissèrent séduire par ces appâts, abandonnèrent leur général et firent main-basse sur leurs officiers. Alors Macrin prit le parti de marcher en personne avec une armée assez nombreuse. La bataille fut sanglante; il eut d'abord l'avantage; mais le courage d'Héliogabale et de Soëmis, sa mère, ramena leurs soldats à la charge, et arracha la victoire à Macrin, qui prit la fuite, et fut tué avec son fils Diadumenien. Il avait régné quatorze mois.

Héliogabale, proclamé empereur à l'âge de quatorze ans, l'an 218, entra le lendemain de la bataille dans la ville d'Antioche, à la tête de son armée victorieuse. Pour sauver cette capitale de la Syrie de la fureur des soldats, il leur fit distribuer de grandes sommes d'argent, que les habitans durent fournir pour être préservés du pillage. Les premiers pas de ce jeune prince dans la carrière du trône, annoncèrent une grande hardiesse : au lieu d'attendre selon l'usage, pour prendre les titres d'empereur, de césar, d'auguste, d'heureux, et même de pieux et de premier consul, que le sénat eût confirmé son élection, et lui eût donné ces titres

d'honneur, il les mit en tête dans sa lettre au sénat. Il parla en maître déjà absolu, annonçant cependant qu'il voulait prendre pour modèle Antonin et Marc-Aurèle. Il déclarait qu'il ne ferait aucune recherche sur ceux qui, pour traverser son élection, avaient agi contre lui; qu'il voulait établir son règne par la douceur et la clémence. D'un autre côté, il mandait à l'un des consuls: « Que si l'on faisait à Rome quelque difficulté de le reconnaître, il emploîrait la force des armes». Cet ordre fut d'un mauvais présage, et l'on était d'ailleurs indigné à Rome de voir un enfant élevé à la dignité impériale par les intrigues d'une femme ambitieuse, et d'une mère qui n'avait point rougi de publier que Caracalla était le père de son fils. Cependant, malgré la consternation où l'on était, il fallut applaudir au choix des soldats, et combler d'éloges le nouvel empereur.

Il fallut plus encore, il fallut déifier Caracalla, son père prétendu, et honorer du titre d'auguste Mœsa son aïeule, et sa mère Soëmis.

Convenons, ma chère Aline, qu'au milieu de toutes ces fluctuations le sénat jouait un bien sot rôle. Mais que penserez-vous de ce corps, lorsque vous le

verrez présidé par une femme? Par une femme! Je vous vois d'ici vous récrier : rien n'est plus vrai cependant. La reconnaissance d'Héliogabale pour son aïeule le porta à vouloir que Mœsa fût admise au sénat, qu'elle y opinât, et fît non-seulement toutes les fonctions des sénateurs, mais encore celle de consul.

Sous cet empereur, les femmes commencèrent à jouer un rôle public dans le gouvernement de l'empire; mais ne nous en glorifions pas, ma chère Aline, l'essai n'en fut point heureux. Nous ne pouvons pas même nous prévaloir du sénat de femmes créé par Héliogabale, et présidé par sa mère Soëmis. Ce sénat ne fut chargé que de régler les modes, les habits, les rangs, les visites, et d'autres objets qu'on peut nous confier sans nul danger; et peut-être, si Soëmis se fût montrée plus digne de son rôle de mère, serions-nous restées en possession des prérogatives que son fils accorda à notre sexe. Mais, hélas! comment les hommes, si jaloux de tout leur empire, ne se seraient-ils pas empressés de reprendre la faible portion qui nous en avait été cédée, en voyant les mauvais effets de la puissance de Soëmis?

Cette mère, qui ne connaissait, dit-

on, aucune vertu, est accusée d'avoir corrompu son fils dès son enfance, et c'est à elle qu'on reproche la plupart des excès qui déshonorèrent Héliogabale. Il n'avait ni esprit, ni jugement. Dès qu'il fut empereur, il se conduisit par les conseils de ses ministres. C'était donc à sa mère et à son aïeule à l'entourer de gens sages et éclairés; point du tout, elles laissèrent les plus vils flatteurs s'emparer de la confiance du jeune souverain. Mœsa, à qui l'on accorde de grandes qualités, voulut, dit-on, faire des représentations à son petit-fils; mais elle s'y prit trop tard, et ne fut point écoutée. Déjà des meurtres et des abominations avaient signalé son règne; et sa mère qui, pour conserver son crédit, avait l'infâmie d'encourager ses vices, ou du moins la lâche complaisance de les souffrir, partageait avec les eunuques le droit de diriger ses actions, et de s'enrichir par le honteux trafic des principales charges de l'état.

Héliogabale conservait le titre de grand pontife du dieu Elégabale. Il avait fait apporter à Rome la pierre noire qui le représentait. Il lui fit bâtir un temple superbe, où il sacrifiait tous les jours un grand nombre de victimes, et voulut

que dans tout l'empire on ne reconnût point d'autre divinité. En conséquence, il fit porter dans ce temple le feu de Vesta, la statue de Cybelle, celle de Pallas, les boucliers sacrés, et tout ce que les Romains regardaient comme les gages de l'éternité de leur empire. Il fit venir de Carthage une idole qu'on y honorait particulièrement sous le nom d'*Uranie*, et qu'on croit être la lune. Il voulut la marier à son dieu; ce ridicule mariage fut célébré à Rome et dans toute l'Italie. Il fut ordonné que dans tout l'empire on ferait des présens de noces aux nouveaux époux. A ces extravagances se joignirent d'affreux sacrifices; des enfans immolés pour des opérations magiques, mirent le comble à la haine que les cruautés des ministres inspiraient. Les dix mariages successifs d'Héliogabale, celui qu'il contracta sur-tout avec une vestale, acheva de scandaliser les Romains. Il disait à cette occasion: « Elle « prêtresse, et moi prêtre, nous aurons « une postérité de dieux ».

Ses débauches, ses affreux désordres surpassèrent encore, s'il est possible, ceux de Néron et de Domitien. Mœsa, qui avait fait de vains efforts pour les réprimer, n'ayant pu y parvenir, et voyant

qu'Héliogabale, si généralement détesté, courait à sa perte, crut devoir prendre des mesures pour sa propre sûreté et celle de sa famille. Comme l'empereur n'avait point d'enfans, elle eut le crédit de lui persuader d'adopter Alexien, son cousin-germain, et de le créer césar. Le jeune prince qui n'avait encore que treize ans, fut présenté au sénat par son père adoptif, âgé seulement de dix-sept ans, et prit à l'occasion de son adoption le nom d'*Alexandre*.

Héliogabale se dégoûta bientôt de son cousin, qu'il ne put parvenir à rendre le compagnon de ses débauches : élevé par une mère aussi vertueuse que Soëmis l'était peu, le jeune Alexandre montrait des vertus et des qualités estimables, qui le faisaient chérir généralement. Héliogabale en devint jaloux; l'estime et l'attachement qu'on montrait pour son cousin lui attirèrent sa haine. Il tenta de s'en défaire par le fer et par le poison ; mais Mœsa veillait sur Alexandre, et le préserva des piéges de l'empereur. Alors il voulut faire casser son adoption, puis il envoya des assassins contre Alexandre. Les soldats le prirent ouvertement sous leur protection, et s'irritèrent tellement, qu'ils cherchèrent Héliogabale pour le

tuer. Il ne leur échappa qu'en se cachant derrière une tapisserie, et fit solliciter sa grâce, qu'il n'obtint que sur la promesse qu'il fit de se corriger, et de laisser vivre Alexandre.

Le retour de quelques-uns de ses excès, et le bruit qui se répandit de la mort d'Alexandre, occasionèrent une nouvelle révolte; et cette fois, Héliogabale fut assassiné dans les bras de sa mère. Les soldats la massacrèrent elle-même.

C'est ainsi que périt à l'âge de dix-huit ans ce jeune souverain, à peine sorti de l'enfance, et déjà mis au nombre des monstres ! Qu'il est douloureux de penser que les fruits d'une mauvaise éducation peuvent avoir des suites si funestes, et flétrir dès son aurore une fleur qui eût peut-être produit d'heureux fruits si elle eût été mieux cultivée!

LETTRE XI.

Règne d'Alexandre-Sévère. — Ruine de la monarchie des Parthes. — Nouvel empire des Perses. — Règnes de Maximin, de Balbin et de Pupien-Maxime.

J'ai terminé ma dernière, ma chère Aline, par le tableau du règne d'Héliogabale; vous avez vu dans ce jeune prince les malheureux effets d'une mauvaise éducation, et ceux de l'indulgence d'une mère idolâtre de son fils, s'aveuglant sur l'excès de ses désordres, ou n'osant les reprendre dans la crainte de perdre son crédit auprès de lui. Je vais aujourd'hui vous présenter en opposition la sage et prudente conduite de Julia-Maméa, sœur de Soëmis, et mère d'Alexandre.

Plaignons le sort des grands, ma chère Aline, lorsque des principes sévères ne leur ont point été inculqués dès leur jeunesse, avant que les circonstances ou leur naissance les appèlent à la toute-puissance, et qu'entourés de corrupteurs, fauteurs et excitateurs de leurs passions,

se plaisant à les égarer autant par goût que par intérêt, ils se trouvent livrés sans frein à tous les écueils qui vont se rencontrer sur leurs pas. Qu'il est dangereux, qu'il est difficile à un jeune souverain enivré de l'idée de sa puissance, ne voyant autour de lui que des flatteurs, de résister aux attraits qu'ils lui présentent, et de persévérer dans le bien, sur les bords glissans d'un précipice couvert de fleurs!

Maméa avait heureusement senti tous les dangers qui allaient environner son fils; elle avait prévu tous les inconvéniens de sa position, et s'était attachée à préserver Alexandre de la contagion du mauvais exemple. Autant Julia-Soëmis s'était attirée de blâme par sa vie licencieuse et les travers de son esprit, autant sa sœur-Julia Maméa s'était fait respecter par la bonté de son caractère et la pureté de ses mœurs. Elle était veuve de Varus, qui fut aussi appelé Génétius-Macrianus; elle en eut un seul enfant, Alexien, qui prit le nom d'Alexandre lorsqu'il eût été adopté par son cousin Héliogabale. Ce prince annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la vertu; Maméa prit soin de les cultiver, et mit toute son étude à lui

inspirer l'horreur du vice et le plus grand éloignement pour tous les excès qui faisaient le charme d'Héliogabale. On a dit que Maméa était chrétienne : cette opinion n'est pas sans vraisemblance ; mais il est au moins certain qu'elle protégeait les chrétiens, et qu'elle en avait attaché plusieurs au service de son fils.

Alexandre n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'Héliogabale fut égorgé, l'an 222 de Jésus-Christ. Il était bien fait, d'une figure aimable ; et, avec beaucoup de douceur et d'humanité, il avait un esprit vif, une grande pénétration et une mémoire heureuse. Sa mère n'avait rien négligé pour son éducation ; en lui donnant des connaissances utiles, elle avait voulu qu'il possédât des talens agréables. Elle l'avait fait instruire dans les lettres grecques et latines, la poésie, l'éloquence et les autres arts propres à former l'esprit. Les exercices militaires lui avaient servi de délassement, ainsi que la peinture, le chant et les instrumens. C'était en lui donnant le goût de l'étude, qu'elle entremêlait de récréations utiles et agréables, qu'elle était parvenue à le garantir des vices qu'enfantent la mollesse et l'oisiveté.

Les espérances que donnait ce jeune

prince engagèrent les soldats à le proclamer empereur aussitôt après la mort de son cousin, et sa réputation était déjà si bien établie, que la proclamation fut applaudie par le peuple et par le sénat. Ce corps s'empressa de lui décerner les titres d'auguste, de père de la patrie, et la puissance tribunitienne.

Il ne prit point ces titres de lui-même, comme l'avait fait son cousin; ils lui furent donnés par l'estime, et il était sans doute bien flatteur de la mériter dans un si jeune âge; mais déjà il avait donné des preuves de son humanité et de la générosité de son caractère, qui le portait à obliger et à pardonner volontiers. Cependant, comme malgré toutes ses heureuses qualités il était trop jeune encore pour pouvoir gouverner lui-même, Maméa sa mère, et Mœsa son aïeule, prirent sous son nom la conduite des affaires, et lui formèrent un conseil de seize sénateurs, gens éclairés et d'une probité reconnue, tous moins occupés de leurs intérêts personnels que du bien de l'empire et du service de l'empereur. Parmi ces hommes estimables, on comptait Sabinus, nommé le *Caton* de son siècle; Ulpianus, célèbre jurisconsulte; Gordianus, qui parvint depuis à l'em-

pire; Catilinus-Sevèrus, admiré par sa profonde érudition; Serenianus, respectable par sa probité, et Quintilius-Marcellus, grand partisan des anciennes mœurs des Romains. Avec de tels conseillers, et d'excellentes dispositions, Alexandre commença un règne digne de servir de modèle à tous les princes.

Alexandre-Sévère (il fut ainsi surnommé) remplit les espérances qu'avait fait concevoir sa bonne éducation; et Maméa conserva sur son fils l'empire qu'une tendresse éclairée donne sur une ame vertueuse. Cette mère tendre, mais sans faiblesse, ne se reposant point encore entièrement sur le conseil qu'elle avait donné à son fils, veillait sans cesse sur lui; et quoiqu'il eût déjà l'habitude du travail et de l'application, elle ne le perdait point de vue; elle écartait soigneusement de sa personne tous ceux qui auraient pu lui inspirer du dégoût pour les pénibles fonctions du gouvernement. C'est ainsi que par l'active surveillance de sa mère, et par les sages conseils de son aïeule, dont il respecta toujours les lumières, Alexandre mérita l'amour et l'estime de son peuple, et fut l'objet de l'admiration des étrangers.

S'il se laissa quelquefois surprendre

par les artifices des jeunes courtisans corrompus, il eut le courage de les chasser dès qu'on les eût démasqués à ses yeux. Il eut même celui de les faire punir rigoureusement, et de réprimer toutes les vexations dont il eut connaissance. Du reste, il était affable et populaire, doux et familier, d'une humeur égale et toujours enjouée, en garde contre les flatteurs, et ennemi des louanges, qu'il regardait comme des pièges qu'on lui tendait pour le séduire. Il rejetait les titres de *seigneur* et de *maître;* et un jour que sa mère lui représentait qu'en se rapprochant de ses sujets, il ne soutenait pas assez la dignité de son rang, il lui répondit qu'au contraire, en rabaissant extérieurement son autorité, il la rendait plus sûre et plus durable.

Il donnait une partie de ses journées aux affaires publiques ; le reste était consacré à l'étude, à la lecture des meilleurs écrivains, et aux exercices propres à lui fortifier le corps, et le rendre capable de soutenir les fatigues de la guerre.

Sa table était frugale ; ses vêtemens et ses équipages étaient modestes ; il n'avait rien qui se sentît du luxe de ses prédécesseurs, et c'est ainsi qu'il put enrichir le trésor public sans charger les

provinces, et faire au peuple des distributions de vivres et d'argent, encourager le mérite par des récompenses, et construire des monumens publics. Il employa aussi une partie de ses épargnes à établir de nouvelles écoles pour l'enseignement des arts et des sciences utiles. C'est au nom de sa mère qu'il donna des fonds pour ces établissemens utiles, ouverts aux enfans des pauvres citoyens, qui, par cette raison, furent appelés les *enfans de Maméa.*

Malgré les vertus qu'Alexandre montra dès son avénement, on vit sous son règne s'élever plusieurs prétendans à l'empire. La gloire et le profit que les armées tiraient du choix d'un nouveau maître les portaient à proclamer volontiers leurs généraux. On en vit même qui furent élevés malgré eux à la dignité souveraine. Taurinus, honoré du titre d'empereur contre son gré par l'armée de Syrie, s'enfuit; et, poursuivi par les mutins, se précipita dans l'Euphrate, et s'y noya. Urana, plus sensible à l'éclat d'une couronne, l'accepta de l'armée d'Edesse; mais il fut défait par les troupes fidèles à Alexandre. A Rome, quelques cohortes prétoriennes voulurent placer sur le trône un nommé Antonin;

il échappa à leur faveur, et se retira à la campagne.

Alexandre se débarrassa lui-même des poursuites ambitieuses d'un compétiteur, Arinius-Camillus, sénateur, d'une des plus illustres familles de Rome. Le jeune empereur ayant appris qu'il travaillait à gagner l'affection des soldats pour se faire revêtir de la pourprè impériale, le fait venir à la cour, et au lieu de lui faire des reproches ou de punir son ambition, il le remercie de vouloir bien partager avec lui les peines attachées à sa dignité, et le nomme son collègue. Alexandre se disposait à faire la guerre contre des peuples limitrophes de l'empire; il offre le commandement de l'armée à Camille. Il refuse : l'empereur le prie de partager au moins avec lui la gloire de l'expédition. Ils partent ensemble. Alexandre, exercé aux fatigues, lasse bientôt son collègue par de longues courses à pied; l'exercice du cheval ne réussit pas mieux à Camille. L'empereur lui propose alors de prendre une voiture pour continuer sa marche, pendant qu'il poursuit la sienne en soldat. Son collègue se sent si humilié de ses procédés, aussi polis que prudens, que de lui-même il abdique et retourne

à sa campagne, où Alexandre le laissa vivre tranquillement.

L'exemple que l'empereur donnait aux soldats pour la marche, il le donnait pour tout le reste : vêtu comme eux en campagne, nourri des mêmes alimens, il ne voulait aucune distinction. Il veillait d'ailleurs singulièrement à la conservation de ses soldats; il les visitait lui-même dans leurs maladies, les récompensait noblement; mais aussi il exigeait d'eux une grande exactitude dans leurs devoirs. Il était très-sévère pour faire observer la discipline, et plus d'une fois sa rigueur occasiona des révoltes. C'est sur-tout pendant son expédition contre les Perses qu'on en vit de fréquentes; mais avant de vous entretenir de cette guerre, qu'il soutint avec tant d'honneur, disons un mot de ses mariages.

Julia-Mœsa, son aïeule, mourut avant qu'il fût marié. Alexandre consacra sa mémoire par une apothéose; et peu après, Maméa lui fit épouser la fille de Sulpicius, consul, nommée *Memmia.* Ce premier mariage paraît n'avoir pas été heureux. L'épouse ne s'arrangea pas avec la belle-mère; et celle-ci, jalouse de son autorité, fit répudier et exiler Memmia. Quelques-uns attribuent sa dis-

grâce à une conspiration que son père forma contre la vie d'Alexandre. Il fut puni de mort, et par suite la fille répudiée. Sallustia-Barbia-Orbiana succéda à Memmia, et l'on ne dit point que cette seconde épouse ait eu à se plaindre de Maméa.

Alexandre régnait depuis près de cinq ans, et gouvernait en paix l'empire, lorsqu'il arriva dans l'Orient une révolution qui causa la ruine de la monarchie des Parthes, et donna naissance à un nouvel empire des Perses.

* Le royaume des Parthes avait été fondé environ 250 ans avant Jésus-Christ, par Arsaces, dont les successeurs furent, de son nom, appelés *Arsacides*. Ces rois, qui avaient résisté à tous les efforts des Romains, et qui s'étant considérablement agrandis aux dépens de leurs voisins, prenaient le titre superbe de *grands rois*, et portaient deux diadèmes, furent renversés de leur trône par un homme de la plus vile condition, et cette étonnante révolution fut l'ouvrage d'un moment.

Un certain Artaxerxès, persan d'ori-

* An 226, ruine de la monarchie des Parthes; nouvel empire des Perses.

gine, fils d'un soldat nommé *Jasan*, et de la femme d'un cordonnier nommé *Babec*, s'éleva malgré sa basse naissance, par la grandeur de son courage, à l'honneur de relever l'empire des Perses.

Les moyens qu'il employa pour y parvenir ne sont pas très-connus; mais il est probable qu'il profita de quelque circonstance favorable pour exciter des troubles, à la faveur desquels il souleva les Parthes contre leur souverain. Sa valeur, et le crédit qu'il s'était acquis parmi ses compatriotes, le fit choisir pour chef des rebelles, et ses succès le rendirent bientôt redoutable. Après avoir gagné trois batailles successives, ayant tué dans la dernière Artaban, roi des Parthes, le même qui avait forcé les Romains à acheter une paix honteuse, il prit la thiare, et se fit proclamer roi des Perses. Il somma aussitôt tous les princes voisins de le reconnaître en cette qualité. Quelques-uns obéirent volontairement; d'autres y furent forcés, et ne voulurent se soumettre qu'après avoir tenté de lui résister. Les ayant vaincus, il prit le titre de *grand roi;* et comme il avait été élevé dans la religion des mages, il voulut qu'elle devînt la dominante dans ses états, et se conduisit lui-

même dans les affaires publiques et particulières par les conseils des principaux mages qu'il avait appelés auprès de lui.

Ayant soumis tous les peuples qui obéissaient aux Parthes, à l'exception d'un petit nombre, et entr'autres des habitans d'Atra, dans l'Arabie, Artaxerxès forma le hardi projet d'enlever aux Romains tout ce qu'ils possédaient dans l'Asie. Il entra sur leurs terres, ravagea la Mésopotamie, et pénétra jusqu'à la frontière de la Syrie. Alexandre, informé de cette irruption, crut devoir essayer la voie de la négociation avant de s'engager dans une guerre qui pouvait être longue et dangereuse. Il envoya des ambassadeurs au nouveau monarque des Perses, et lui fit connaître la différence qu'il trouverait entre les Parthes qu'il venait de subjuguer, et les Romains tant de fois vainqueurs de tous les peuples de l'Orient. Artaxerxès ne se laissa point intimider par de telles observations. L'ambassade d'Alexandre ne fit que le rendre plus superbe; et continuant ses ravages, il les étendit jusque dans la Cappadoce. Alexandre se décida alors à lui faire la guerre en personne, et partit de Rome au grand regret des Romains, accoutumés à la douceur de

son gouvernement; lui-même parut s'éloigner de sa capitale avec quelque chagrin.

Il prit sa route par l'Illyrie; et dans sa marche, il ne cessa de donner à ses soldats l'exemple de la tempérance et de la frugalité, vivant comme eux, et prenant un soin extrême que rien ne leur manquât, afin qu'ils n'eussent aucun prétexte de se relâcher de la discipline. Il veillait si exactement au maintien du bon ordre, que les peuples ne s'apercevaient point du passage des troupes, et comblaient Alexandre de bénédictions. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il voulut, avant de commencer les hostilités, envoyer une seconde ambassade à Artaxerxès, pour tâcher de le porter à des sentimens de paix; mais au lieu d'écouter ses envoyés, le monarque persan choisit quatre cents Persans des mieux faits, tous bien montés et magnifiquement armés; il les chargea d'aller sommer Alexandre de se retirer avec ses troupes de toute l'Asie, jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Egée, pour lui laisser l'empire des Perses, tel que l'avaient possédé les anciens rois, successeurs de Cyrus, jusqu'à l'invasion d'Alexandre-le-Grand. Indigné de cette insolence, l'empereur fit dépouiller ces

prétendus ambassadeurs, et les envoya comme esclaves dans la Phrygie pour y cultiver la terre. Ce prince, se disposant à marcher contre les Perses, s'occupait alors à exercer vivement ses troupes; et sa rigueur pour le maintien de la discipline ayant causé le soulèvement d'une des légions, il sut la réprimer avec une fermeté qu'on doit admirer dans un souverain aussi jeune qu'il l'était encore. Les soldats mécontens murmuraient hautement et s'avançaient vers lui les armes hautes; et, en jetant des grands cris, ils semblaient le menacer de le tuer. « Taisez-vous, leur dit Alexandre d'un ton « imposant; réservez ces clameurs pour « épouvanter les Perses, les Sarmates et « les Germains. Ceux qui vous ont enseigné l'art de la guerre ont dû vous dire « que c'est l'ennemi qu'il faut effrayer par « des cris, et non votre empereur, qui « vous nourrit, qui vous habille et vous « paie ». Leurs cris redoublaient; leur audace semblait s'accroître. « Cessez, « leur dit encore Alexandre, cessez de « me menacer; si vous avez du courage, « servez-vous de ces armes contre les « ennemis, et non contre moi : en me « tuant, vous ne vous déferez que d'un « homme, et la république trouvera

« bientôt des vengeurs pour vous pu-« nir ». Voyant enfin qu'ils continuaient de s'avancer, il leur cria d'un ton ferme et courroucé : « Citoyens, quittez vos « armes et retirez-vous ». A ce mot de citoyens, que Jules-César avait employé si utilement dans une pareille conjoncture, ils s'arrêtèrent tout interdits, quittèrent humblement leurs armes et leurs habits militaires, et se dispersèrent dans la ville. Mais un mois après, Alexandre, touché de leur repentir et des instances de ses amis, rétablit cette légion, et se contenta d'en punir de mort les tribuns, pour leur négligence à faire observer les lois de la milice. Cette même légion se distingua peu de jours après contre les Perses, et l'on remarqua que pendant toute la durée de cette guerre, elle fit des prodiges de valeur.

Tel fut l'heureux effet de la sage fermeté d'Alexandre. Il se signala lui-même dans cette expédition, et se conduisit en grand capitaine. Artaxerxès ne put lui résister; il fut obligé de prendre la fuite, laissant sur la place dix mille cavaliers et une grande partie de son infanterie. On lui tua deux cents éléphans, et on en prit trois cents et un grand nombre de chariots armés. Alexandre

distribua le butin aux soldats et à leurs officiers. On vit pour la première fois, disent les historiens, des Persans esclaves des Romains. Artaxerxès, touché du déshonneur de sa nation, paya leur rançon, dont une partie fut donnée aux soldats, et le reste déposé dans le trésor public.

Aussitôt qu'Alexandre eut mis ordre aux affaires d'Orient, il revint à Rome, où il fut salué du nom de *Persique*, et fit au sénat le détail de ses victoires en parlant très-modestement de lui-même, et laissant tout l'honneur à la bravoure de son armée. Son discours fut écouté avec les plus vives acclamations; et pendant la pompe de son triomphe, le peuple ne cessait de crier: *Rome n'a rien à craindre, puisqu'elle a son Alexandre.* Son char de triomphe, au lieu d'être attelé de quatre chevaux blancs suivant l'usage, était attelé de quatre éléphans; et aux jeux, aux distributions ordinaires d'argent, l'empereur ajouta les fonds nécessaires pour l'établissement d'une espèce d'hôpital, ouvert aux enfans des pauvres citoyens.

Je vous ai déjà parlé tout à l'heure de cet établissement qu'il fit au nom de sa mère; mais ce fut au retour de la guerre de Perse qu'il le fonda. Peu après on

apprit que les Germains ayant passé le Danube et le Rhin, ravageaient l'Illyrie et les Gaules. Alexandre se hâta de marcher contr'eux avec de grandes forces ; on prétend qu'une femme druide qui se trouva sur sa route lui cria en gaulois : *Vas, mais ne compte pas sur la victoire, et garde-toi de tes soldats.* Ce propos et plusieurs mauvais présages ne détournèrent point l'empereur de son entreprise. Il était parti avec sa mère et son conseil ordinaire. Il commença la guerre avec succès et se préparait à passer le Rhin, lorsque les légions des Gaules, accoutumées à la licence et devenues incapables de discipline, se mutinèrent tout à coup pour se soustraire à la sévérité d'Alexandre. Un de ses officiers, né dans le fond de la Thrace, nommé Maximin, homme brutal et féroce, que sa bravoure avait fait mettre à la tête d'un corps de Pannoniens, contribua beaucoup à augmenter le mécontentement, et par ses discours séditieux il porta les troupes à la révolte. Il se servit du crédit qu'il avait sur ses soldats pour leur inspirer du mépris pour Alexandre, qu'il représentait comme un prince faible gouverné par sa mère, et incapable de grandes actions.

Alexandre était alors près de Mayence, et il avait peu de gardes avec lui; Maximin profita du moment pour porter quelques soldats à l'assassiner. Ils arrivèrent en tumulte : une partie des gardes, intimidés ou gagnés par Maximin, prirent la fuite; les autres furent massacrés. Maméa sortit au bruit avec les deux commandans des gardes prétoriennes pour appaiser le tumulte; mais elle fut égorgée avec eux et tous ceux qui voulurent se mettre en défense. Les meurtriers pénétrèrent ensuite dans la tente d'Alexandre qui, se voyant seul, couvrit sa tête de son manteau, et s'abandonna aux coups que lui portèrent ces infâmes assassins. C'est ainsi que périt, à l'âge de 26 ans et demi, Alexandre-Sévère, après un règne de treize ans, l'an 235. Sa mort fut amèrement pleurée par le sénat, par le peuple romain, et dans toutes les provinces de l'empire. Ses soldats mêmes, touchés d'une si grande perte, ne purent lui refuser leurs larmes, et massacrèrent ceux qui l'avaient assassiné. Le sénat lui décerna l'apothéose, et associa sa mère Maméa aux honneurs qu'on lui rendit.

Les historiens qui ont paru en grand nombre sous son règne, ne lui repro-

chent d'autres défauts que d'avoir été trop défiant, trop sévère pour les troupes, et d'avoir fermé les yeux sur l'avarice de sa mère.

Alexandre avait déjà eu une preuve bien sensible du danger de se montrer trop rigide envers les soldats. Le célèbre jurisconsulte Ulpien, qui posséda sa principale confiance, qu'il avait mis à la tête de son conseil, et qu'il consultait d'ailleurs particulièrement sur toutes les affaires de l'empire, fut aussi élevé par lui à la dignité de préfet du prétoire; il en était digne à tous les égards; mais ses efforts pour rétablir la discipline parmi les prétoriens lui coûtèrent la vie. Alexandre le garantit plus d'une fois de leur fureur; et enfin un jour qu'il s'était venu réfugier auprès de ce prince et de sa mère Maméa, les soldats, sans respecter la présence de leur empereur, l'assassinèrent à ses yeux.

Un tel exemple eût dû porter Alexandre à relâcher un peu d'une sévérité qui contrastait trop avec la licence permise par ses prédécesseurs; vous venez de voir qu'il fut victime de son inflexibilité, et que ses vertus ne l'empêchèrent point d'être inhumainement immolé.

Maximin, après avoir présidé et coo-

péré à l'assassinat d'Alexandre, eut l'adresse de persuader qu'il n'y en avait aucune part, et de se faire élire empereur par l'armée. Le sénat n'osant s'opposer au choix des soldats, se fit un devoir de le confirmer, et le nouvel empereur s'associa Maximin son fils.

L'origine des deux Maximins était loin d'être illustre : le père était fils d'un goth et d'une alaine ; sa première condition fut d'être pâtre ; il passa ses premières années à conduire des troupeaux de moutons. Sa taille, sa force et son courage le firent souvent choisir par les autres bergers pour les défendre contre les voleurs; on prétend qu'il avait huit pieds de haut, qu'il était d'une force prodigieuse, et que son courage répondait à sa force. On en cite des traits étonnans : on dit qu'il entraînait un chariot que deux bœufs avaient peine à tirer, et qu'il écrasait entre ses doigts les plus durs cailloux.

Ce fut sous Septime-Sévère que Maximin commença à se faire connaître. Dans les jeux que ce prince donna en passant par la Thrace, Maximin, alors âgé de vingt ans, se fit remarquer par sa force étonnante. Il vainquit à la lutte les esclaves les plus vigoureux; il en

renversa seize l'un après l'autre. L'empereur, en récompense, l'admit dans la cavalerie. Peu de jours après, comme ce prince visitait à cheval les différens quartiers du camp, Maximin, à pied, le suivait en courant. Sévère, pour l'éprouver, mit son cheval au galop; Maximin fit le tour du camp avec lui sans paraître fatigué. Au bout de la course, l'empereur lui dit : *Thrace, veux-tu lutter maintenant?* Il y consentit. On fit venir les meilleurs lutteurs de l'armée; et malgré la fatigue de sa course, il en renversa sept comme des enfans. Le prince l'honora d'un collier d'or, le gratifia d'une haute paie; il en avait besoin, car son appétit égalait sa force prodigieuse.

Tels furent les commencemens de Maximin, qui s'éleva peu à peu aux différens grades de la milice. Il était, sous Caracalla, dans les gardes prétoriennes, et se retira dans sa patrie sous Macrin, par aversion pour ce prince, meurtrier de Caracalla; il ne reprit du service que sous Alexandre, qui, lui connaissant de grands talens pour la guerre, lui donna le commandement d'une légion nouvellement levée, afin qu'il la formât aux exercices militaires. Il le fit admettre

parmi les sénateurs, et successivement lui confia des corps de troupes à commander, et des provinces à gouverner. Il se distingua dans toutes les expéditions dont il fut chargé, et acquit l'estime et l'affection des troupes, particulièrement de celles de la Thrace et de la Pannonie, quoiqu'il fût d'une dureté et d'une cruauté excessive. La confiance qu'il avait en sa taille et plus encore en sa force, lui inspira l'ambition de s'élever à la souveraine puissance. La sévérité d'Alexandre pour la discipline militaire lui fournit un prétexte pour exciter contre lui un soulèvement; et foulant aux pieds les lois de la reconnaissance et de l'humanité, il le fit assassiner, dans l'espoir qu'ayant le commandement de l'armée, il serait préféré à tout autre pour être empereur, afin de terminer la guerre contre les Allemands.

Nous venons de voir que ses espérances ne furent point trompées, et qu'il réussit à usurper l'empire; mais il ne prit nul soin de s'en montrer digne; il pensa moins à se faire aimer qu'à se faire craindre, et crut pouvoir se maintenir par la rigueur et la violence. Dès qu'il se vit revêtu de l'autorité souveraine, il s'abandonna à sa férocité naturelle, et se

livra à son penchant pour la cruauté. On ne peut lire sans horreur le détail des barbaries qu'il exerça contre toutes sortes de personnes, sans égard pour l'âge, pour le sexe et pour la dignité. Il se faisait un jeu cruel de tourmenter, par les plus horribles supplices, les malheureuses victimes de sa fureur. C'était surtout contre les gens bien nés qu'il se plaisait à l'exercer; la bassesse de sa naissance lui faisait prendre en aversion tous ceux qui avaient à cet égard des avantages sur lui; et sous le prétexte qu'on tramait des conspirations contre sa vie, il fit mourir ou bannir une grande partie de la haute noblesse; il persécuta particulièrement les sénateurs et les officiers qui avaient été attachés à Alexandre.

Deux révoltes arrivées dans son camp même lui fournirent le prétexte d'immoler à sa haine les grands et les riches. L'une fut l'ouvrage de Magnus, personnage consulaire, d'une naissance illustre, qu'on supposa s'être fait un puissant parti et avoir formé le projet de se faire déclarer empereur. Cette conspiration vraie ou supposée donna lieu à Maximin de montrer sa cruauté; il fit mourir en cette occasion quatre mille personnes, sans permettre qu'on

les entendît. Cette inhumanité souleva les troupes d'Orient qui faisaient partie de l'armée; elles n'ignoraient pas que la mort d'Alexandre était au nombre des crimes de Maximin; et déjà, au lieu du nom d'empereur, on ne donnait à ce monstre que les noms de Cyclope, de Phalaris et de Busiris. Les soldats de la province d'Osrohène se révoltèrent les premiers, et allèrent trouver un de leurs chefs nommé Titus-Quartinus, qui avait été consul, et que Maximin avait cassé. Ils le revêtirent malgré lui de la pourpre impériale; mais bientôt un ami de ce nouvel empereur, nommé Macédonius, qui avait aussi commandé les Osrohéniens, soit par jalousie ou par l'espoir d'une récompense, assassina Quartinus pendant qu'il dormait dans sa tente, et fut porter sa tête à Maximin. Celui-ci remercia d'abord Macédonius; mais peu après le fit tuer comme traître et comme chef de la révolte.

Maximin fit ensuite la guerre aux Germains avec le plus grand succès; il ne trouva presque aucune résistance, et ravagea plus de cent cinquante lieues de pays. Il signala son grand courage dans les divers combats qu'il livra aux barbares, et s'attacha les soldats en leur

donnant tout le butin; mais si ses victoires lui acquirent, ainsi qu'à son fils, le nom de *germanique*, il les déshonora par ses affreuses cruautés, et bientôt il excita des soulèvemens de toutes parts. On dit que ce monstre faisait périr encore plus de Romains que d'ennemis par les ordres sanguinaires qu'il envoyait dans toutes les provinces. On lui amenait sans cesse de nouvelles victimes; il suffisait d'être riche, de condition, ou homme de bien, pour être réputé coupable aux yeux de ce tyran. Il avait donné toute liberté aux délateurs, et il les excitait lui-même à se porter accusateurs de ceux qui pouvaient grossir son trésor. Son avarice égalait et surpassait même encore sa cruauté; non content de ruiner les plus illustres familles, il enlevait des villes les deniers publics, et il porta l'impiété jusqu'à dépouiller les temples de leurs richesses et de leurs ornemens. Ces derniers excès achevèrent d'irriter les peuples; les soldats eux-mêmes étaient honteux des libéralités qu'ils recevaient; et comme dans ses accès de fureur il ne les épargnait pas plus que ses autres sujets, ils ne portaient plus qu'avec peine le joug de ce barbare empereur. La révolte éclata d'abord en

Afrique. Deux jeunes gens de distinction qui avaient été dépouillés de la plus grande partie de leurs biens par l'intendant que Maximin avait établi dans cette province, homme cruel et digne ministre des fureurs de l'empereur, attroupèrent un grand nombre de gens de la campagne ; et ayant gagné quelques soldats, ils surprirent cet intendant et le massacrèrent avec ceux qui voulurent le défendre. Certains que Maximin vengerait la mort de son employé, ils songèrent à lui opposer un rival dans la personne de Gordien, proconsul d'Afrique. C'était un homme riche, de grande naissance, mais plus recommandable encore par sa sagesse et son exacte probité. Il avait alors quatre-vingts ans, et son fils, du même nom, servait sous lui en qualité de lieutenant. Ils avaient voulu l'un et l'autre réprimer les vexations de l'intendant, et tous deux avaient à craindre le ressentiment de Maximin. Les révoltés profitèrent de cette circonstance pour les entraîner à s'unir à eux ; ils allèrent en foule trouver le père à sa campagne ; et sans lui donner le temps de délibérer, ils le revêtirent de la pourpre et le proclamèrent empereur. En vain il voulut refuser cette dignité

et s'excuser sur son grand âge ; les menaces jointes aux prières le forcèrent d'accepter, et il prit son fils pour collègue. Ce prince avait quarante-six ans, et possédait toutes les vertus de son père; il était digne d'être son soutien; aussi l'élévation fut-elle généralement approuvée.

La nouvelle en fut reçue à Rome avec de grands applaudissemens; le sénat ne se contenta pas d'approuver un si heureux choix; il déclara Maximin et son fils ennemis de la république, les condamna au supplice de la croix; et en proclamant augustes les deux Gordiens, père et fils, décerna la préture à un troisième Gordien, alors âgé de douze ans, et qu'on croit avoir été petit-fils du premier. Le peuple se livrant à sa haine pour Maximin, abattit ses statues et celles de son fils, fit main basse sur tous les ministres de sa tyrannie, traîna leurs corps par la ville et les jeta dans les égoûts publics. Cependant pour prévenir la vengeance de Maximin, le sénat écrivit aux gouverneurs et aux magistrats des provinces pour les exhorter à s'unir avec lui pour le recouvrement de la liberté. Il envoya vingt sénateurs, tous consulaires, chacun avec un corps

de troupes, dans les différentes contrées de l'Italie pour en fermer l'entrée à Maximin qui était alors dans la Thrace.

Lorsque ce prince apprit ce qui s'était passé au sénat, il tomba dans un tel accès de fureur et de frénésie, qu'il fallut le tenir à quatre et l'emporter dans son appartement; et, pour le faire revenir à lui-même, on ne trouva d'autre moyen que de l'enivrer. Il se frappait contre les murs; il tirait l'épée contre tous ceux qui l'entouraient, et il aurait poignardé son fils s'il ne s'était sauvé: le motif de son emportement contre lui était qu'il avait refusé d'aller vivre à Rome, où il aurait pu contenir le sénat et prévenir la révolte. Le sommeil que l'ivresse procura à Maximin l'ayant un peu calmé, il fut en état de délibérer et de prendre les mesures nécessaires à son repos; alors il assembla ses troupes, leur fit part du soulèvement de l'Afrique, de la proclamation des Gordiens, et du décret que le sénat avait osé rendre contre lui; il les invita, par les motifs les plus capables de les ébranler, à venger de si sanglans outrages. *Marchons*, leur dit-il, *contre le sénat et contre les*

rebelles d'Afrique ; je vous abandonne dès ce moment tous leurs biens. Il appuya ce discours d'une distribution d'argent ; et après leur avoir donné un jour de repos, il leur fit prendre la route de l'Italie.

Les affaires d'Afrique avaient déjà changé de face ; le gouverneur de Mauritanie, nommé Capellianus, ennemi des Gordiens, refusa de les reconnaître ; et ayant rassemblé une armée presque toute composée de maures, s'avança vers Carthage. Il rencontra bientôt l'armée que lui opposa Gordien le père, sous la conduite de son fils, car son âge ne lui permettait pas de commander lui-même ; on en vint aux mains, et la bataille fut sanglante : le jeune Gordien fut tué ; ses troupes prirent la fuite, et au premier avis de cette défaite le vieux Gordien s'étrangla de désespoir avec sa ceinture ; c'est ainsi qu'il finit ses jours après un mois et six jours de règne.

Capellianus entra dans Carthage, saccagea les maisons et les temples, et parcourut toute la province en commettant partout les mêmes excès, moins pour venger Maximin que pour gagner ses soldats en les enrichissant,

et se frayer un chemin à l'empire.

Vous pouvez juger, ma chère Aline, de la consternation avec laquelle on apprit à Rome la mort des Gordiens ; on avait tout à redouter de Maximin, que le succès des affaires d'Afrique avait rendu plus fier et plus furieux. Dans cette extrémité, le sénat jugea que le parti le moins dangereux était de se mettre en état de résister, et de créer deux nouveaux empereurs à la place des Gordiens. Il jeta les yeux sur Balbin et Pupien-Maxime; le premier comptait des aïeux illustres et de grands talens pour le gouvernement civil ; le second, d'une naissance obscure, était très-distingué par ses talens militaires.

On espérait beaucoup de la réunion de leurs diverses qualités, mais le peuple refusa d'abord de confirmer le choix que le sénat venait de faire, et demanda un empereur de la maison des Gordiens. Pour le satisfaire, on fut obligé d'envoyer chercher le petit-fils du vieux Gordien, le même à qui on avait conféré la préture. On le créa césar, et on le présenta au peuple revêtu de la pourpre, ce qui rétablit le calme, le peuple permit alors aux deux

nouveaux Augustes d'aller prendre possession du palais.

Maximin s'avançait vers l'Italie, et, devenu plus furieux encore lorsqu'il apprit l'élection de Pupien et de Balbin, il marchait à grandes journées, et rassemblait des forces redoutables pour mieux assurer sa vengeance. Le sénat, de son côté, fit faire des levées dans toute l'Italie, et Pupien partit à la tête d'une formidable armée pour aller au-devant du tyran. Balbin resta dans Rome avec une partie des prétoriens et quelques autres troupes suffisantes pour mettre cette ville en état de défense; mais la division se mit entre le peuple et les prétoriens: ceux-ci, maltraités par la multitude, se réfugièrent dans leur camp; ils y furent attaqués par la populace, qui était secondée par les gladiateurs. Ne pouvant les vaincre, le peuple, dans sa rage, coupa les canaux qui conduisaient l'eau au camp; alors les soldats, désespérés, se précipitèrent sur la multitude, en firent un affreux carnage; ils la poursuivirent jusque dans la ville. Les pierres et les tuiles tombent de toutes parts; les soldats mettent le feu aux boutiques et aux magasins; en peu d'instans une

partie de la ville est réduite en cendres; beaucoup de personnes périrent dans cet incendie et le tumulte qui en fut la suite; l'empereur Balbin fut lui-même dangereusement blessé, et ne parvint à appaiser les deux partis qu'en faisant paraître le jeune Gordien, dont la vue calma le peuple, et porta les soldats à rentrer dans le devoir.

Pendant que ces massacres et ces divisions intestines troublaient la tranquillité de la capitale, Maximin avançait à grands pas; déjà il était aux pieds des Alpes qui séparent l'Italie de l'Illyrie: il les passa sans résistance, parce que les habitans avaient tous abandonné le pays; mais bientôt son armée murmure de ne pas trouver dans sa marche l'abondance dont on l'avait flattée; elle s'aperçoit qu'on a dessein de la détruire par le manque de vivres. Maximin arrête ces premiers murmures par des châtimens, et arrive près d'Aquilée sur le bord de la mer Adriatique, ville alors grande et opulente, parce qu'elle était l'entrepôt du commerce de l'Italie avec l'Illyrie. On avait eu soin de la pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége, et le sénat y avait envoyé deux consu-

laires qui, par leur conduite, leur courage et leur éloquence, affermirent la garnison et les habitans dans la résolution de se bien défendre. Tous résolurent de périr et de s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de se rendre à Maximin, qui leur promettait cependant de les bien traiter. Les enfans même et les femmes prirent part à la défense ; celles-ci coupèrent leurs cheveux pour faire des cordes d'arc. Ce trait d'héroïsme, dont nous avons déjà vu un semblable exemple dans l'histoire grecque, fut récompensé par le sénat, qui fit ériger un temple dédié à *Vénus la chauve* : ce temple immortalisa le sacrifice des femmes d'Aquilée, et le généreux dévouement des habitans de cette ville sauva celle de Rome. Pendant qu'ils opposaient à Maximin la résistance la plus opiniâtre, Pupien grossissait et disciplinait son armée ; il se mettait en état d'attaquer son rival avec avantage, mais les soldats de Maximin le dispensèrent d'en venir aux mains avec ce barbare. Irrité de la vigoureuse résistance des assiégés, le cruel Maximin s'en prit à ses officiers du mauvais succès du siége ; il en fit mourir plusieurs. Cette cruauté

révolta les soldats déjà rebutés, et d'ailleurs intimidés par le bruit qui courait que tout l'empire était soulevé contre Maximin. Ils résolurent de se défaire de ce tyran, et allèrent en foule droit à sa tente à l'heure où il se livrait au sommeil. Les soldats de garde se joignirent aux autres, et Maximin, réveillé par le bruit, étant accouru avec son fils, ils furent l'un et l'autre massacrés. On coupa leurs têtes pour les envoyer à Rome, et leurs corps, abandonnés aux chiens et aux vautours, furent ensuite jetés dans la rivière.

Telle fut la fin de Maximin à l'âge de soixante-cinq ans; son fils n'avait guère que vingt et un ans; leur règne dura un peu plus de trois ans.

Pupien était à Ravenne lorsqu'il reçut la nouvelle que les Maximins venaient d'être égorgés; il s empressa de remercier les dieux de cet heureux événement, et écrivit au sénat des lettres qu'il couvrit de lauriers. Le courrier, porteur de ses dépêches, trouva, en arrivant à Rome, Balbin et Gordien au théâtre, où le peuple était assemblé pour des spectacles, ce qui prouve que l'inquiétude n'interrompait point le cours des plaisirs. On apprit avec une

joie inexprimable la mort du cruel Maximin. Ceux qui apportaient sa tête et celle de son fils arrivèrent peu de jours après, et les exposèrent à la vue du peuple, qui, après leur avoir fait mille insultes, les jeta dans le Tibre, ou, selon d'autres, les brûla publiquement.

Pupien se rendit de Ravenne à Aquilée, où il fut reçu avec de grandes acclamations. L'armée de Maximin se réunit à la sienne, et il rentra dans Rome en triomphe. Balbin et Gordien allèrent au-devant de lui hors des portes de la ville, et tous trois participèrent aux honneurs d'une entrée triomphante.

Balbin et Pupien-Maxime (je l'ai toujours jusqu'alors désigné sous son premier nom, afin d'éviter de vous le faire confondre avec Maximin, mais la plupart l'appellent de préférence du nom de Maxime) Balbin et Pupien-Maxime s'appliquèrent ensuite à rétablir le bon ordre, et méritèrent, par la sagesse de leur gouvernement, l'amour du peuple et du sénat. Cependant les prétoriens murmuraient; ils se plaignaient d'être privés du droit d'élire des empereurs, et se montrèrent d'autant plus mécontens, que quelques sé-

nateurs se permirent des propos indiscrets et offensans pour ces troupes. Les prétoriens étaient d'ailleurs blessés de ce qu'on avait amené à Rome des troupes du Rhin ; cette mesure leur faisait craindre qu'on n'eût le dessein de les casser, et dans leur ressentiment ils cherchèrent les moyens de se défaire de Balbin et de Pupien ; c'était sur-tout à ce dernier qu'ils en voulaient : le corps de Germains qu'il avait ramené de son armée d'Aquilée le leur avoit rendu suspect, et la discipline qu'il s'attachait à rétablir acheva de le leur rendre odieux. Ils enveloppèrent Balbin dans leur haine, parce qu'ils le supposaient consentant aux desseins de son collègue, et dans cette persuasion ils résolurent de les immoler tous deux.

Les deux empereurs se disposaient à partir, l'un pour aller faire la guerre aux Carpes, dans la Germanie septentrionale, l'autre aux Perses, dont le roi Sapor, fils d'Artaxercès, menaçait les provinces d'Orient. Le jeune Gordien devait rester à Rome pour s'y former aux affaires sous les yeux et la conduite du sénat. Balbin et Maxime avaient jusqu'alors gouverné de concert, mais ils se jalousaient mutuellement, et leur se-

crète mésintelligence causa leurs pertes en favorisant les mauvaises intentions des prétoriens. Attentifs à veiller le moment d'exécuter leur projet, ces gardes perfides choisirent un jour où l'on célébrait à Rome les jeux capitolins ; la plupart des courtisans et les domestiques des deux empereurs coururent à la fête, et les laissèrent presque seuls au palais. Les prétoriens saisissent cet instant ; ils viennent en foule pour les égorger. Pupien, qui fut averti le premier de leur dessein, voulut appeler ses Germains ; Balbin s'y opposa, par la crainte qu'il conçut que ce ne fût une alarme suscitée par son collègue, et qu'il ne se servît d'eux pour lui enlever son autorité. La contestation donna le temps aux prétoriens de forcer le peu de gardes qui étaient restés à l'entrée du palais : ils se saisissent des deux empereurs, déchirent leurs robes, les traînent dans la ville en les chargeant de coups ; et, comme des coupables condamnés à mort, ils les menaient à leur camp pour assouvir plus à loisir leur barbare fureur, lorsqu'ils apprirent que les Germains accouraient pour les délivrer ; alors ils massacrèrent ces deux infortunés, et laissant leurs corps sur

la place, ils emmenèrent dans leur camp le jeune Gordien, qu'ils proclamèrent seul empereur.

C'est ainsi que la défiance de Balbin lui coûta la vie, et fut également funeste à Pupien. Tous deux régnaient depuis un an, et il s'était seulement écoulé trois mois depuis la mort de Maximin.

Vous voyez, ma chère Aline, que la garde prétorienne était encore redoutable, et que les révolutions ont été fréquentes dans la dynastie des empereurs romains. Depuis Alexandre-Sévère les événemens se sont succédés avec une telle rapidité, que je n'ai point cru devoir en couper le cours; j'ai mieux aimé vous offrir une lettre excessivement longue que d'interrompre une narration qui me paraît devoir être présentée de suite pour être bien conçue dans un rapide aperçu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE PREMIÈRE. — Introduction à l'histoire moderne, et fin du règne d'Auguste. *Page* 1

LETTRE II. — Tableau du règne de Tibère et de celui de Caligula. 37

LETTRE III. — Règnes de Claude, de Néron et de Galba. 74

LETTRE IV. — Othon et Vitellius. 106

LETTRE V. — Retour sur les divers peuples dont l'histoire est restée en arrière pendant la durée des premiers siècles de l'ère chrétienne. 132

LETTRE VI. — Suite des empereurs romains. — Vespasien, Titus et Domitien. 158

LETTRE VII. — Règnes de Nerva, de Trajan et d'Adrien. 185

LETTRE VIII. — Règnes d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Commode. 219

LETTRE IX. — Evénemens qui suivirent la mort de Commode. — Règnes de Pertinax, Pescennius, Niger, Clodius-Albinus et Septime-Sévère. 251

LETTRE X. — Règnes de Caracalla, de Macrin et d'Héliogabale. *Page* 282.

LETTRE XI. — Règne d'Alexandre-Sévère. — Ruine de la monarchie des Parthes. — Nouvel empire des Perses. — Règnes de Maximin, de Balbin et de Pupien-Maxime. 305

FIN DU PREMIER VOLUME.